

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉPISTÉMOLOGISATION DU SENS ET DE LA RÉFÉRENCE CHEZ GARETH EVANS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

MARTIN CRÊTE

MAI 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier M. Alain Voizard pour la supervision de l'écriture de mon mémoire. Je tiens à souligner sa patience, ses encouragements et son emploi du temps qui m'ont tous permis de continuer mon travail. Dieu sait que je n'ai pas été l'élève le plus organisé, ni le plus assidu, et je lui dois toute ma reconnaissance.

Je souhaite remercier également mes deux parents, Sylvie et Louis, qui ont su me soutenir et m'encourager mentalement, émotionnellement et financièrement durant ce parcours ardu.

Ensuite, je tiens à remercier chaleureusement ma copine, Garance, qui était présente durant l'ensemble de l'écriture de mon mémoire. Sans elle, il m'est difficile de concevoir comment j'aurais pu terminer ce projet. Sa patience, son implication et sa simple présence m'ont été indispensables à l'accomplissement de mon travail. Elle a toujours su m'encourager et me motiver durant les moments les plus difficiles, sans jamais demander quoi que ce soit en retour.

Finalement, je souhaite remercier également mes ami.es, qui n'ont jamais cessé de me tenir compagnie durant l'entièreté de mon cheminement à la maîtrise, sans quoi ma rédaction aurait peut-être été plus efficace, mais certainement plus solitaire et ennuyante. Je pense ici à Christophe, Maxime, Gabrielle, Léo, Fabien, et également à Gabriel et Alexandra pour leur accueil toujours très généreux, sans oublier mes frères et sœurs, Vincent, Sophie et Justine.

DÉDICACE

Pour Garance, pour mes amis et pour ma famille

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE	iii
RÉSUMÉ	vi
ABSTRACT	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 La sémantique de Frege, et les écueils de la théorie traditionnelle de la référence	11
1.1 Introduction	11
1.2 La philosophie du langage de Gottlob Frege	13
1.2.1 Le signe, le sens et la dénotation.....	13
1.2.2 Le statut ontologique du <i>sens</i> chez Frege.....	18
1.2.3 Le réalisme platonicien du projet frégéen.....	21
1.3 Gareth Evans et <i>cie</i> , et les écueils du programme frégéen	24
1.4 Conclusion.....	33
CHAPITRE 2 Le principe de Russell	35
2.1 Structure logique et sémantique de la pensée	35
2.2 Perception et réalisme épistémique	42
2.3 Le rôle de <i>l'espace</i> au sein de <i>l'esprit</i>	48
2.4 Synthèse et analyse : à propos du <i>sens</i> et de la <i>référence</i> chez Evans	53
CHAPITRE 3 Les indexicaux et leur sémantique	57
3.1 Les indexicaux et la référence égocentrique comme angles morts de la théorie traditionnelle	57
3.2 Evans sur les indexicaux.....	63
3.3 Les indexicaux comme termes à la dénotation éphémère	76
3.4 Conclusion.....	81
CHAPITRE 4 Les termes vides et les termes singuliers	83
4.1 Introduction	83
4.2 Termes vides, objets imaginaires et fiction	86
4.3 Les termes singuliers et le rôle de la communauté	95
4.4 Conclusion.....	111
CONCLUSION	114

BIBLIOGRAPHIE.....123

RÉSUMÉ

En philosophie du langage, la question du sens et du fondement de la référence rassemble un lot de problèmes ontologiques, épistémiques et linguistiques qui servent souvent à répondre à une question pourtant très simple : « comment un terme a-t-il le sens qu'il a? Et comment cela dirige-t-il vers sa référence? ». Bien qu'une question formulée de cette manière-là est trop ancienne pour être fixée à une époque précise, le point de départ pour la philosophie analytique du langage est Gottlob Frege (1848-1925), suivi ensuite de Bertrand Russell (1872-1970). Leur méthode s'est démarquée par leur systématisme et leur réalisme rigide. Cela dit, la grande question qui représente la ligne directrice de ce mémoire peut être conçue ainsi : « le sens est-il une entité objective, indépendante de l'esprit et du corpus de connaissances d'une communauté linguistique donnée, ou est-il une entité qui est souple, sujette aux changements historiques et culturels, ainsi qu'aux nouvelles informations et connaissances relatives à notre communauté épistémique et linguistique? ». Souhaitant éviter toute forme de relativisme sémantique, est-il possible de concevoir le sens (et la référence) de manière non-radicalement objective, faisant appel à certains critères épistémiques, voire subjectifs? Le philosophe britannique Gareth Evans (1946-1980) a voulu répondre à ces questions dans son ouvrage *The Varieties of Reference*, dans lequel il souhaite mettre en lumière les multiples critères et les multiples forces en jeu dans la sémantique. Son but sera de réinterpréter la conception frégeo-russellienne du sens et de la référence de manière à justifier philosophiquement des phénomènes problématiques et observables tels les changements de sens, changements de dénotation, le discours sur des objets fictifs, et même la subjectivité inhérente des expressions indexicales.

Mots clés : Philosophie du langage, Sémantique, Théorie de la référence, Gareth Evans, Gottlob Frege, Épistémologie, Termes singuliers, Noms propres, Contextualisme

ABSTRACT

In philosophy of language, the problem of meaning and the foundation of reference includes a great deal of ontological, epistemic and linguistic problems that aim to answer a quite simple question: “how does a word have the meaning that it has? And how does that lead us to its reference?”. Even though a question written in this way is too ancient to be linked to a particular era, the starting point for analytic philosophy of language is Gottlob Frege (1848-1925), followed by Bertrand Russell (1872-1970). Their method stood out by their systematicity and their strong realism. That being said, *the* question that figures as the core problem of this work can be written as follows: “is meaning an objective entity, independent of the mind and the corpus of all the knowledge of a given linguistic community, or is it a flexible entity, subject to historical and cultural changes as well as new information and knowledge carried by our own epistemic and linguistic community?”. Wanting to avoid any form of semantic relativism, is it possible to conceive meaning (and reference) in a non-radically objective manner, calling to certain epistemic and possibly subjective criteria? The British philosopher Gareth Evans (1946-1980) wanted to answer these questions in his work *The Varieties of Reference*, in which he tries to shed light onto the multiple criteria and forces at play in semantics. His goal is to reinterpret the Frege-Russellian conception of meaning and reference as to philosophically explain problematic but observable phenomena, such as changes in meaning, changes of reference, discourse on fictitious objects, and even the inherent subjectivity of indexical expressions.

Keywords : Philosophy of Language, Semantics, Theory of Reference, Gareth Evans, Gottlob Frege, Epistemology, Singular Terms, Proper Names, Contextualism

INTRODUCTION

1. Les questions philosophiques en jeu, et pourquoi certaines sciences seront mises de côté

Ce mémoire se penchera sur certaines questions fondamentales au fondement philosophique des concepts de *sens* et de *référence*. Bien que la philosophie du langage s'attarde longuement à ces questions, on peut également retrouver ces mêmes questions et problématiques dans le grand domaine de la *linguistique*, non pas dans une perspective purement descriptive (qu'on peut qualifier de scientifique et d'empirique), mais plutôt dans les branches *a priori* de ce domaine d'étude. La question fondamentale, qui lie tous les propos de ce mémoire, est la suivante : quel est le fondement du *sens*, et par extension, celui de la référence? On peut reformuler cette dernière de plusieurs façons : comment est-ce qu'un terme, qu'il soit *singulier* ou *général*, porte-t-il le sens qu'il a? Quels mécanismes sémantiques sont en jeu afin qu'un terme puisse jouir d'un certain sens, ce qui déterminera par le fait même la ou les références de ce terme?

Plus précisément, la question proprement philosophique qui nous occupe peut se formuler ainsi : le sens d'un terme *x* est-il une entité purement objective, subjective, ou se trouve-t-il entre les deux? Par rapport à cette question, au moins deux constats vont de soi : d'abord, les mots que nous manipulons ont tous un certain sens, et ainsi, pointent tous vers un certain objet, un concept, une idée, etc. Le second constat est que le sens des mots doit suivre une certaine règle afin que ce dernier soit minimalement cohérent et stable. Sans cette stabilité sémantique (peu importe où elle se trouve), il existerait toujours la possibilité que le sens des mots varie sans cesse, ce qui minerait la communication entre les agents.

Ainsi, une première maxime inébranlable et irréfutable doit être posée : dans une situation normale, les locuteurs d'une même langue se comprendront. La façon la plus évidente de constater la validité de cette maxime est dans notre vécu quotidien: je comprends les dires de mes proches, et mes proches comprennent les miens. Nul besoin d'aller plus loin dans notre justification de ce fait; nos intuitions les plus primitives nous conduiront toujours à cette conclusion. Bien sûr, les malentendus existent bel et bien, mais ils peuvent toujours être identifiés et corrigés. Constater que deux individus se sont mal compris implique nécessairement une manipulation de certains critères de compréhension. *Savoir* qu'il y a eu mécompréhension implique nécessairement qu'il aurait pu y avoir une compréhension exacte, sans quoi

le concept même de *mécompréhension* n'est plus. De la même manière, l'idée qu'un geste est *illégal* implique qu'il existe certains gestes qui, eux, sont *légaux*.

Cela dit, au niveau de la méthodologie que nous devons adopter afin de résoudre ces grandes problématiques, une question métaphilosophique se dresse ici : pourquoi ces problèmes existent-ils une solution *philosophique*, plutôt qu'une solution, disons, purement scientifique? Pourquoi les concepts de *sens* et de *références* ne peuvent-ils pas être décrits et justifiés à la suite d'une enquête fondamentalement empirique et descriptive? Nous l'avons mentionné plus tôt, certaines branches de la *linguistique* se penchent exactement sur les questions qui nous préoccupent, mais nous avons tâché de dire que c'est *seulement* l'approche aux raisonnements *a priori* de celle-ci qui est suffisamment outillée pour répondre à ces questions. Qu'est-ce qui nous pousse à dire cela? Après tout, la linguistique est composée de plusieurs branches, dont plusieurs sont précisément scientifiques et descriptives, et dont les lois et principes seront dérivés d'études empiriques (pensons ici à *la phonétique, l'étymologie, etc.*). Pourquoi faudrait-il alors privilégier l'approche philosophique afin de répondre à la question du fondement du *sens* et de la *référence*.

La réponse à cette question méthodologique est plus simple qu'on pourrait croire. La raison se trouve dans le *type* de questions que nous nous posons, et par extension, dans le *type* d'objets que nous étudions. Le *sens* et la *référence* sont en soi de simples *concepts*. À proprement parler, ils ne sont ni observables, ni quantifiables dans l'expérience. Par conséquent, l'approche épistémique que nous devons prendre doit respecter cela. En ce sens, on peut laisser de côté toutes les sciences empiriques, car elles n'ont pas l'objectif d'étudier ce qui n'est ni observable ni quantifiable. Il faut dès lors analyser les concepts de *sens* et de *référence* par une approche *a priori* et conceptuelle. Nous l'avons mentionné, la sémantique (en tant que branche de la *linguistique*) adopte cette approche, tout comme la philosophie. La différence majeure se trouvera dans les présupposés et les conséquences de notre analyse du langage : tous seront fondamentalement philosophiques, plutôt que linguistiques.

La réponse sommaire est la suivante : *la* question phare qui nous préoccupe est à savoir quel est le *fondement* des concepts de *sens* et de *référence*.

Là où une linguistique proprement *descriptive* et *a posteriori* aura des réponses exactes serait dans une situation où nous cherchons le sens exact d'un terme précis. Imaginons-nous que nous voulons savoir quel est le sens du terme 'horloge', en formulant une question du type « que signifie le terme 'horloge'? ». En

évacuant ici toute forme de prescriptivisme, il est clair que la réponse à cette question demandera une enquête plutôt empirique (exactement comme le font, par exemple, les écrivains d'un dictionnaire et les linguistes). Ces chercheurs iront étudier *comment* les gens utilisent ce terme, ce qu'ils ont en tête lorsqu'ils le prononcent, et ainsi de suite. Que cela passe par une sorte de sondage d'une certaine communauté linguistique ou non, cela n'a peu d'importance pour l'instant. Ce qui compte, c'est que ces enquêtes iront voir les *faits*, elles iront voir *ce qui est le cas*. Ainsi, le constat que nous devons en tirer est celui-ci : pour le sens d'un terme donné, nous n'avons qu'à regarder *comment* ce terme est manipulé et *ce à quoi* il réfère dans ces situations normales. À ce niveau-là, la philosophie n'a rien à contribuer : elle ne pourra jamais, sous une approche argumentaire et rationnelle, établir quel est le sens d'un terme donné; cependant, cela n'a jamais été sa tâche.

Or, la question qui nous préoccupe n'est précisément pas de ce type. Notre tâche *ne sera pas* de faire une liste exhaustive du sens de tous les termes de la langue française. Si nous faisons cela, on n'aurait toujours pas réussi à expliquer la source du sens, nous aurions seulement associé les termes à leur sens.

La question est plutôt « *comment* un terme donné jouit-il d'un sens et d'une référence? ». *Ce comment* ne s'observe pas empiriquement, il doit plutôt pouvoir être détaillé grâce à une étude rationnelle et conceptuelle. C'est pour cette raison que nous pouvons écarter la linguistique *empirique* comme étant une science qui pourrait répondre à nos questions philosophiques. Nous l'avons déjà mentionné, la branche de la linguistique que représente la *sémantique*, elle, serait bel et bien outillée pour offrir des réponses adéquates à nos questions. Cela dit, nous n'allons pas trop nous attarder à ses théories pour la simple et bonne raison que nos problématiques sont essentiellement plus philosophiques que linguistiques. En d'autres mots, les théories que nous étudierons auront également une portée sur d'autres branches philosophiques, en particulier l'épistémologie, l'ontologie et la philosophie de l'esprit. Nous ne nous prononcerons pas sur la grammaire, la syntaxe, l'étymologie, etc.

Mis à part la linguistique descriptive, une autre approche purement empirique est à rejeter quant à l'explication du fondement du sens et de la référence : celle de la *psychologie*. En effet, les questions qui nous préoccupent ne trouveront pas plus leur réponse au sein de cette science. Encore une fois, la raison derrière cela est que la psychologie est une science *descriptive*, elle ne fait que décrire des phénomènes observables et quantifiables. Ce que la psychologie (peu importe la branche) pourra déterminer, par exemple, est comment un individu particulier associera un sens à un terme donné. Pensons à

l'apprentissage d'une langue faite par les enfants: la psychologie aura bel et bien les outils pour décrire comment un enfant associera un terme (sous la forme d'un son d'abord) à un certain sens. Elle pourra nous dire ce qui se produit dans le cerveau d'un agent lorsqu'il apprend un nouveau mot, et comment, par exemple, la *mémoire* est primordiale pour l'utilisation future de ce terme. Elle pourrait également démontrer comment l'esprit manipule certains termes afin de former des phrases significatives. Ici, la psychologie traitera bien plus de l'esprit et du cerveau que du *langage*.

Cependant, ce que la philosophie du langage tente d'accomplir est d'offrir une théorie adéquate du fonctionnement *logique* des langues naturelles. Les propriétés sémantiques et logiques d'un certain terme (ou d'une *classe* entière d'expression) n'ont rien d'essentiellement psychologique.

Afin de bien comprendre pourquoi la psychologie, prise comme un tout, ne saura pas offrir des réponses satisfaisantes à nos questions portant sur le *sens*, nous pouvons provisoirement comparer la philosophie du langage aux mathématiques. Imaginons que nous cherchons la solution à un problème mathématique quelconque, et que nous nous posons la question suivante : quelle *science* (au sens large) est la plus appropriée pour résoudre ce problème? Il va de soi que, dans ce cas-ci, ce sont les *mathématiques* qui seront les mieux outillées pour la tâche. Cela dit, ce que la psychologie sera en mesure de faire, c'est de décrire ce qui se produit au sein de l'esprit (voire le cerveau) d'un individu lors de la résolution du problème mathématique. Ainsi, trouver la solution d'un problème mathématique donné passera toujours par un exercice mental qui peut être adéquatement décrit par la psychologie. Cela dit, la nuance fondamentale est la suivante : les règles mathématiques, les preuves logiques et les calculs *ne sont pas* psychologiques. Bien sûr, aucun problème mathématique ne pourrait être résolu sans un certain effort psychologique, mais cela n'implique pas du tout que les lois mathématiques se réduisent ultimement à la *psychologie* des agents. Pour cette raison, il est inutile de regarder ce qui se produit dans l'esprit (ou le cerveau) des sujets lorsqu'ils tentent de résoudre un certain problème mathématique. En effet, dans une perspective réaliste, les lois mathématiques sont fondées indépendamment des interprétations psychologiques que nous en faisons, et elles sont prouvées logiquement plutôt que psychologiquement.

Quant à la philosophie du langage, on peut reprendre exactement cet argument. Ce n'est pas un examen psychologique qui va nous éclairer par rapport au fonctionnement logique du sens et de la référence. En effet, les objets d'étude de la philosophie du langage ne sont pas des objets psychologiques : il faut regarder *au-delà* de l'esprit des agents. Exactement comme les lois mathématiques, les lois sémantiques

que nous tâcherons d'analyser ne peuvent pas être expliquées de manière exhaustive simplement au travers d'une psychologie empirique. Il faut plutôt examiner le langage en *lui-même*, et son fonctionnement propre. Bref, les objets de notre examen philosophique ne sont tout simplement pas des objets psychologiques à proprement parler.

2. Définitions de concepts préliminaires

Maintenant, il importe de définir certains concepts importants que nous retrouverons au cours de ce mémoire. Bien sûr, les concepts philosophiques les plus importants seront définis dès le premier chapitre du mémoire, car plusieurs d'entre eux feront référence à un philosophe donné. Cela dit, les concepts mentionnés ici seront conçus exactement tel que définis: ils ne seront pas sujets à de corrections futures.

Le premier concept est le *terme*. Un terme est l'entité langagière la plus petite ayant un sens, voulant dire qu'on ne peut pas la diviser davantage sans précisément perdre son sens. Prenons comme exemple un terme tel 'table'. Il est composé de cinq lettres, positionnées dans un certain ordre, mais aucune de ses lettres ne peut être supprimée ou déplacée sans perdre le sens de son terme. Ainsi, la suite de lettre « t+a+b+l+e » est *indivisible*, et ne se réduit pas sémantiquement à des composés plus simples.

Selon cette définition, un terme est donc indécomposable, indivisible. Cela n'a rien à voir avec le nombre de lettres, ou même le nombre de *mots* qui compose le terme. En ce sens, les termes logiques se réduisent à n'importe quelle expression dénotante, des expressions qui réfèrent à quelque chose. Ainsi, un terme peut être composé de plusieurs mots, et ce terme peut demeurer indivisible. Par exemple, l'expression 'la métropole de la province du Québec' réfère tel un terme unique qui pourrait potentiellement être remplacé par le terme 'Montréal'. Cela dit, il y a plusieurs catégories de *termes*. Les termes singuliers simples sont des termes comme 'Montréal' (noms propres), qui comprennent une seule unité du langage et qui réfèrent à un et un seul objet. Les *descriptions définies* sont une autre sorte de termes, qui s'écrivent à l'aide de plusieurs unités langagières, par exemple 'la métropole de la province du Québec'. Il existe également les termes généraux (noms communs) qui dénotent une classe d'objets, par exemple le terme 'chaise' qui réfère à toutes les chaises du monde. Finalement, il existe aussi les termes de masse, dont les dénnotations ne sont pas dénombrables comme le sont les termes généraux, par exemple le terme 'eau'

ne réfère pas à un certain nombre d'eaux que nous pouvons compter. Ce qui importe dans ces différentes conceptions de ce que représente un 'terme' est que chacun de ces termes se comporte comme une expression dénotante, une expression qui pointe vers un certain objet ou une classe d'objets. La question à savoir si ces objets existent dans la réalité ne change rien au concept en soi, il s'agit d'une question ultérieure.

Au niveau logique et structurel, il n'y a aucune différence fondamentale entre un terme composé de plusieurs *mots*, et un terme composé *d'un seul* mot : les deux ont un sens précis, et les deux sont indivisibles. Là se trouve la nuance importante entre un *terme* et un simple *mot* : un terme peut être composé de *plusieurs* mots, et tout de même jouir d'un sens très précis. Parler de *termes* nous permet de référer à toutes les expressions indivisibles du langage qui exprime un sens particulier. Bref, parler de *mots* est trop vague, et donc nous privilégierons systématiquement l'expression 'terme' pour nos propos.

Le second concept que nous devons définir est le celui de la 'sémantique'. Le terme 'sémantique' référerà toujours à quelque chose relatif au *sens*, à la *signification*, ou même aux *mots*. Cependant, le terme 'sémantique' peut prendre la forme d'un objet grammatical autant que d'un prédicat. Lorsqu'on parlera de la *sémantique* de quelqu'un, d'un philosophe donné, on parlera de la sémantique tel un objet. En l'occurrence, on parlera ici de *sa* théorie du langage précise, de *ssa* métaphysique, etc.

Lorsqu'il prendra la forme d'un prédicat, alors on parlera de la *propriété* d'être à propos du sens, de la signification. On peut alors parler d'une *relation sémantique*, d'un *processus sémantique*, d'un *fondement sémantique*, etc.

Succinctement, on parlera de *sémantique* parfois comme un objet, parfois comme une propriété. Ce qui demeure, est que ce seront, bien sûr, des objets et des propriétés *philosophiques*. Le concept de 'sémantique' lorsque pris, disons, dans un contexte de linguistique descriptive et empirique, n'aura pas certainement le même sens.

Finalement, le dernier concept que nous devons définir est le concept de *contexte*. Ici, on entend contexte comme étant une situation ou une position épistémique au sein de laquelle on accepte certains présupposés métaphysiques ou épistémiques qui vont régir ce qui peut être dit, ce qui peut être vrai ou faux, etc. Cela nous permettra de parler de *contextes scientifiques* et de *contextes de fiction*, qui ont chacun des visées et des buts différents. En l'occurrence, les contextes scientifiques souhaitent parler d'objets qui

existent vraiment dans la réalité, alors que les contextes de fiction ne sont pas restreints par ces présupposés ontologiques. Ainsi, l'adjectif 'contextuel' fera précisément référence à un ensemble de clauses, de présupposés et de buts épistémiques en jeu dans un certain discours. En effet, certains contextes sont plus rigides que d'autres, et cela aura une conséquence directe sur ce qui peut être jugé vrai ou faux. En d'autres mots, il n'existe pas un contexte universel; il faut déterminer sous quel angle épistémique nous parlons, et être conséquent de cela. Ce qui exprime le vrai dans un contexte de fiction, par exemple, peut tout à fait exprimer le faux dans un contexte scientifique ou historique.

3. Les objectifs et la structure du mémoire

L'objectif premier de ce mémoire sera de résumer et d'analyser les théories de Gareth Evans (1946-1980) sur le *sens* et la *référence*. Ses thèses seront tirées de son œuvre posthume *The Varieties of Reference*, publiée en 1982. En quelques mots, Evans croit que le concept de *sens frégéen* doit être revu. Selon lui, le *sens* doit être teinté d'une certaine subjectivité (plus précisément, d'un aspect épistémique), si on veut arriver à une compréhension plus intuitive et représentative de l'usage *réel* de la langue. Une théorie du langage donnée peut tout à fait être parfaitement cohérente, évitant toute contradiction, mais on se demandera quelle est sa pertinence si elle n'arrive pas à expliquer l'usage quotidien de notre langue. Une théorie du langage adéquate saura accommoder autant le discours scientifique du langage autant qu'un discours mondain. Cela signifie qu'il faudrait idéalement développer une théorie qui réussit également à expliquer le fonctionnement *ordinaire* du langage.

Gareth Evans souhaite démontrer que le *sens* n'est pas une entité indépendante des activités humaines (en occurrence, des découvertes historiques ou scientifiques, des changements de communauté linguistique, et ainsi de suite). Plus exactement, il existe plusieurs mécanismes ou facultés à teintes épistémiques qui sont essentiels afin de fonder et saisir le sens de certains termes. Selon le contexte et le terme, cela peut s'incarner dans un exercice purement individuel, sinon collectif (et donc *intersubjectif*). Cela dit, Evans ne prétendra jamais que le *sens* est relatif à la volonté des locuteurs, il prétendra plutôt que le sens est établi grâce à des facultés subjectives et épistémiques. Il est erroné de croire que parce que quelque chose trouve sa source au sein d'une subjectivité quelconque (ou d'un ensemble de subjectivités) qu'il peut varier comme bon lui semble. Les critères sémantiques peuvent tout à fait

demeurer *rigides*, peu importe s'ils sont ultimement objectifs ou subjectifs. Cela fermerait la porte à un scepticisme sémantique (qui stipulerait qu'on ne peut jamais être certain du vrai sens d'un certain terme).

Nous tâcherons maintenant de détailler la structure générale du mémoire, chapitre par chapitre. Le premier chapitre servira d'introduction générale à certaines thèses et théories philosophiques qui constitueront le point de départ des apports et des corrections offertes par Evans. Nous débuterons ce chapitre en exposant à grands traits de la *théorie traditionnelle*. À juste titre, c'est la philosophie du penseur Gottlob Frege qui sera analysée en premier. Ses positions sur le sens, sur la dénotation et sur son ontologie fortement réaliste seront exposées. Nous allons ainsi pouvoir saisir les grands traits de sa sémantique, qui nous dira *d'où vient le sens*, dans une perspective *frégéenne*. Par le fait même, d'autres questions seront soulevées, en l'occurrence 'quels statuts d'existence auront le *sens* et la *dénotation* des divers termes?'. Nous allons également exposer pourquoi la théorie de Frege est très bien adaptée au discours scientifique, mais également pourquoi elle manque de nuance pour un discours plus discret.

Au second chapitre, nous allons présenter le *principe de Russell* tel qu'exposé par Evans. Ce principe stipule que, lorsque nous portons un jugement sur un objet, il faut avoir cet objet à l'esprit. Exprimé d'une autre manière, il stipule qu'il faut savoir de quoi nous parlons si nous voulons formuler des jugements doués de sens. Evans va détailler les critères fondamentaux que nous devons poser afin de respecter ce principe.

Ensuite, ce chapitre tentera d'exposer l'importance primordiale de la *perception* quant à la saisie de certains sens et certaines dénotations. Par extension, on analysera également l'importance de la proprioception et de la mémoire à court terme, deux facultés qui assurent la cohérence et cohésion de nos pensées relatives à l'espace externe. Cela offrira, entre autres, les bases conceptuelles aux agents pour référer à des lieux, soit à l'immédiat ou au futur.

Le troisième chapitre tentera d'exposer les critères fondamentaux et nécessaires pour justifier philosophiquement la *référence-à-soi*, qui s'avérera absolument nécessaire et primordiale pour divers types de références. Entre autres, nous verrons en quoi la *référence-à-soi* constitue une étape indispensable quant à la référence réflexive de certains lieux ou de certains moments (exprimés sous la forme de termes tels 'ici', 'là-bas', 'demain', 'hier', etc.). Cela nous amènera à parler des termes *indexicaux*, dont l'importance philosophique est non négligeable. Ces termes sont tout simplement ceux dont le sens et la référence sont relatifs au contexte d'énonciation (tel le lieu, le moment, le locuteur, etc.). Nous verrons pourquoi la source du mécanisme référentiel de ces termes est largement subjective et

épistémique. Après tout, les facultés qui nous permettent de nous repérer dans l'espace et de situer notre propre corps sont essentiellement individuelles et épistémiques. Nous partageons ces facultés avec autrui, mais sa manifestation est unique à chaque agent. Il s'agit là de facultés faisant appel à une *intersubjectivité* plutôt qu'à des mécanismes objectifs.

Le quatrième et dernier chapitre portera sur les noms propres, qu'on peut appeler les *termes singuliers*. Il sera divisé en deux sections : la première s'attardera aux noms propres fictifs, qui n'ont aucune dénotation réelle. Nous analyserons la possibilité de manipuler des noms propres fictifs (termes singuliers vides) afin de formuler des énoncés significatifs. Cette *possibilité* impliquera une étude des présupposés épistémiques des contextes fictifs et le bagage d'informations léguées par une certaine œuvre.

La seconde section du dernier chapitre se penchera sur les noms propres *normaux*, ceux qui ont bel et bien d'une référence empirique palpable. Notre analyse d'Evans montrera comment la dénotation des noms propres fait appel à un certain corpus d'information que véhicule une communauté linguistique donnée. On expliquera comment un changement de nom (ou sinon un changement de dénotation) est possible, ce qui nous conduira à la thèse que les noms propres ne sont pas *nécessairement* fixes. En effet, plusieurs facteurs peuvent causer un changement de nom ou de référence, telles des découvertes historiques ou archéologiques qui nous forcent à reconcevoir notre corpus d'informations et de noms propres. Cela nous amènera à parler des facteurs historiques et sociaux qui peuvent affecter le sens et la référence d'un nom propre donné. Cela ira à l'encontre de la théorie traditionnelle qui présuppose une stabilité inhérente, voire une invariabilité sémantique absolue des noms propres. Evans va critiquer cette idée, et va plutôt privilégier une lecture plus souple, plus sensible aux changements d'époque, de culture et de contexte.

Evans adopte bel et bien un *réalisme*, mais il ne défendra pas l'existence d'un lien métaphysique invariable entre le nom et l'objet dénoté. Ce *lien*, avant les écrits d'Evans, a pu être conçu tels un ensemble de descriptions, ou un baptême, par exemple. L'avantage, tel que nous le verrons, est que la théorie d'Evans réussit à décrire et à expliquer des phénomènes linguistiques supplémentaires (le changement de dénotation, par exemple). Plus tôt, nous avons dit que si les locuteurs d'une langue se comprennent, alors cela doit être tenu tel un point de départ pour une philosophie du langage. La même idée sera reprise lors de l'analyse des noms propres : si les locuteurs, lors d'une situation normale, se comprennent et pensent au même objet, alors il n'y a aucune raison de croire qu'ils n'ont pas utilisé le bon nom. Cela n'est pas du

tout problématique ou menaçant; ce doit être tenu tel un *fait*. Bien que la philosophie soit, par défaut, un domaine d'étude théorique, cela ne veut pas dire qu'elle peut ignorer certains faits observables. Une théorie philosophique donnée qui ne prend pas en compte des faits importants à son domaine d'étude sera pauvre et facilement mise à mal. Par exemple, une théorie en philosophie de la physique qui ne reconnaît pas la *relativité* n'aura que très peu de valeur théorique. Dans le même ordre d'idée, Evans va remanier les principes philosophiques de la théorie traditionnelle afin d'accommoder les phénomènes de changement de sens ou de dénotation; ce qui importe, au final, est seulement la *compréhension* mutuelle des agents.

Ces quatre chapitres montreront comment Gareth Evans défend l'idée selon laquelle les concepts de sens et de références ont été trop *objectivisés* dans la théorie traditionnelle, et comment une teinte épistémique ajoutée à ces concepts rendra sa théorie plus intuitive, descriptive et versatile. En effet, la théorie d'Evans va s'éloigner d'un *prescriptivisme* linguistique (qu'on pourrait attribuer à la théorie traditionnelle) pour se rapprocher d'un *descriptivisme* linguistique. Rappelons que l'avantage d'une théorie descriptive est qu'elle suppose que les interlocuteurs, par défaut, ne peuvent pas se tromper s'ils se comprennent. La théorie est donc plus à l'écoute des habitudes linguistiques des agents. Pour une philosophie du langage, cela signifie que la théorie d'Evans réussit non seulement à justifier le fondement logique et métaphysique du sens et de la référence, mais qu'elle respecte également les variations linguistiques qu'on retrouve dans notre quotidien. Bien sûr, sa théorie est minimalement *normative*, mais elle ne nous permet pas de rejeter une quelconque utilisation de la langue telle que la font les locuteurs (quelque chose qu'on peut constater dans la théorie traditionnelle).

Tel que nous le verrons, la théorie traditionnelle suppose qu'il existe des sens (et également des dénotations) *objectifs*, qu'on peut bien ou mal saisir. Dès lors, tous les membres d'une communauté pourraient potentiellement se tromper et mal dénoter ce qu'ils auraient voulu dénoter. Cela a la fâcheuse conséquence de donner plus d'autorité à la philosophie du langage (qui est fondamentalement théorique) qu'à l'utilisation courante de la langue (qui est pratique). À l'inverse, la théorie d'Evans a l'avantage de marier la théorie à la pratique, d'une manière telle que l'utilisation réelle et observable de la langue est dès lors justifiée par la théorie. Ainsi, on ne considère pas qu'il existe une certaine primauté de la théorie par rapport à la pratique. De cette manière, Evans n'est pas menacé par des objections qui diraient que la philosophie se donne trop d'autorité et d'importance aux dépens d'autres sciences qui offrent des réponses au problème du sens et de la référence.

CHAPITRE 1

La sémantique de Frege, et les écueils de la théorie traditionnelle de la référence

Dans ce chapitre, nous résumerons et analyserons les principes de base de la sémantique frégréenne, qui figure telle *la* représentante de la sémantique classique. Nous analyserons ensuite les ajouts offerts par Russell. Finalement, nous étudierons les problèmes inhérents à cette théorie traditionnelle tels qu'identifiés par Evans.

1.1 Introduction

Une bonne portion du discours philosophique, tout comme la genèse de nouvelles théories, apparaît souvent dans la rivalité qui oppose une théorie dite 'traditionnelle' à une théorie alternative. En effet, nous pouvons faire ce constat au sein de plusieurs branches philosophiques, et les exemples ne manquent pas: Kant a répondu à Hume, Rawls s'est opposé à l'utilitarisme, le poststructuralisme est apparu en réponse au structuralisme, et ainsi de suite.

Depuis le XX^e siècle, une tranche importante de la philosophie occidentale s'est concentrée autour des questions portant sur le *langage*, et tous les liens qu'entretient le langage avec d'autres concepts ou facultés tels la connaissance, l'esprit, la conscience, le monde objectif, etc. Le champ dit *analytique* a ainsi connu un grand essor au siècle dernier, et beaucoup de questions posées par cette branche nous préoccupent encore à ce jour. Bien sûr, les questions et les concepts ont évolué, et ces derniers ne sont donc pas le calque des questions initiales d'il y a 120 ans. Cependant, ces questions nous ont bel et bien été léguées par la tradition philosophique, ce qui explique leur persistance et leur pertinence encore actuelle. Des questions sémantiques, ontologiques et logiques demeurent, et plusieurs philosophes de la deuxième moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle ont proposé des réponses à ces problématiques.

Le penseur qui a initié la philosophie analytique du langage, tel qu'on l'étudie encore aujourd'hui, est l'allemand Gottlob Frege (1848-1925). Les thèses argumentées par ce dernier représentent à ce jour la théorie qu'on appellera 'traditionnelle'. Les positions de Frege représentent un point de départ

incontournable, il a orienté les discussions analytiques pour pas moins d'un siècle. Autrement dit, les philosophes du langage qui ont écrit *après* Frege, en philosophie analytique, vont presque tous devoir se confronter à sa théorie afin de s'en affranchir dans un second temps. Selon le même ordre d'idée, si Johannes Kepler a démontré que les planètes orbitent suivant la forme d'une ellipse (et non d'un cercle), alors nécessairement il œuvrait *en fonction* des découvertes de Nicolas Copernic. De la même manière, les philosophes se penchant sur le langage au XX^e siècle devront minimalement connaître et comprendre la théorie du philosophe et mathématicien Frege.

Bien sûr, tous les successeurs de Frege n'ont pas suivi son parcours philosophique: plusieurs ont voulu le dépasser ou s'en distancier. Ses écrits ne survivent pas sans controverse, et par le fait même, les discussions qui en découlent peuvent être extrêmement fécondes pour la philosophie. Certains auteurs ont alors conservé un certain modèle frégréen, tout en ajoutant leurs propres nuances et critiques afin d'étoffer, on l'espère, une théorie encore plus riche et intuitive.

Cela est précisément ce qu'a fait le philosophe anglais Gareth Evans (1946-1980). Ce penseur a voulu actualiser et enrichir la théorie traditionnelle frégréenne afin d'être plus exhaustif, plus souple, et afin qu'elle puisse répondre aux objections les plus menaçantes qu'on lui a traditionnellement adressées. En effet, la théorie traditionnelle porte en elle quelques angles morts et ne réussit donc pas à expliquer *certain*s phénomènes langagiers. Une théorie révisée, ou alternative, devrait répondre à ces questions laissées en suspens. C'est d'ailleurs une des visées de l'ouvrage qui nous occupera principalement dans ce mémoire: *The Varieties of Reference* (1982) rédigé par Gareth Evans (et édité par John McDowell).

Ce chapitre sera divisé ainsi: d'abord, la théorie traditionnelle de Frege sera analysée et détaillée, plus particulièrement sur la question de *l'objectivité du sens* des mots et des expressions. Par le fait même, le platonisme de Frege sera mis en évidence ainsi que ses conséquences métaphysiques et épistémiques. Ensuite, la seconde section s'attardera aux problématiques et aux écueils qu'engendre une telle théorie. La dernière section présentera brièvement comment Evans entreprend sa révision du programme frégréen, en tâchant de se distancier son platonisme (ou, du moins, d'un objectivisme fort).

1.2 La philosophie du langage de Gottlob Frege

Le philosophe allemand Gottlob Frege a offert, au fil de ses écrits, une philosophie du langage complète, qui se veut un système philosophique cohérent, réussissant à poser les bases d'un langage idéal, un langage pur et sans ambiguïté qui serait parfaitement adapté pour le discours factuel, à savoir, le discours scientifique. À l'inverse, les films, les romans ou le théâtre sont des domaines où les ambiguïtés du langage sont mises de l'avant, au profit d'une force artistique. On le reconnaîtra, ces œuvres artistiques n'ont pas pour but de représenter fidèlement le monde réel, ce qui est. Le discours scientifique, lui, ne peut pas se permettre d'utiliser des termes vagues ou imprécis; un langage parfaitement structuré et rigide dans sa sémantique sera le langage le plus approprié dans un contexte de discours factuel. C'est cette visée, pouvons-nous dire, qui résume le projet frégéen. Frege a détaillé au cours de sa carrière une économie linguistique très précise, qui propose une ontologie réaliste et platonicienne au sein de sa sémantique.

1.2.1 Le signe, le sens et la dénotation

Un premier moment fort de la théorie qui nous occupe ici est celui de l'approfondissement du concept de signe, qui retrouve certains parallèles dans la linguistique traditionnelle telle que développée par Ferdinand de Saussure. En effet, Frege met en lumière la relation entre le signe, son sens et son objet.

Tout d'abord, un signe est une unité linguistique douée d'un certain sens¹. Ce signe peut être un simple symbole, un mot, un énoncé, etc. Par exemple, le concept d'unité peut être exprimé par le signe 'un', ainsi que par '1'. Cela dit, bien que les signes jouissent d'une signification, ils ont également la propriété linguistique de référer à (dénoter) un objet. Un autre exemple, le terme/signe 'Montréal' a un certain sens dans notre langage, et ce sens nous conduit à l'objet en question (qui est ici une ville, la métropole de la province de Québec). Frege reconnaît cependant que le même objet peut être dénoté à l'aide de différents sens. En d'autres mots, un objet *x* peut être compris selon différents aspects ou modes de présentation.

¹ Gottlob FREGE, "Sense and Reference", dans *The Philosophical Review*, volume 57, no. 3, 1948, p. 209-211 (§26-27).

Ainsi, on peut référer à la ville de Montréal via différentes voies: on peut dire 'la métropole de la province de Québec', ainsi que 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642'. Dans le même ordre d'idée, Frege écrit qu'il serait erroné de dire que Hesperus et Phosphorus possèdent le même sens, bien que leur *Bedeutung* (dénotation dans le lexique frégeen) soit le même objet.

Ainsi, ces signes jouent le rôle de termes singuliers (communément appelés noms propres), dont la dénotation (*Bedeutung*) est rigidement définie. On les oppose ici aux termes généraux (appelés également 'noms communs'), tel le terme 'chaise', qui référerait à une classe d'objets plutôt qu'à un seul. En effet, si on identifie l'expression 'la métropole de la province de Québec' à 'Montréal', alors cette expression n'a qu'une seule dénotation, tel le terme singulier conventionnel 'Montréal'. L'identification que nous venons de présenter, faisant appel au terme 'la métropole de la province de Québec', porte bel et bien en elle une description, mais aux yeux de Frege, rien n'empêche cette dernière de fonctionner en tant que terme singulier, puisqu'elle réfère à un et un seul objet. Dit autrement, selon la théorie traditionnelle, un terme complexe peut tout à fait remplir le rôle de terme singulier, et ce, sans contradiction. Les termes singuliers se distinguent par leur mécanisme sémantique, et non par la forme linguistique qu'ils revêtent. Cela dit, une expression complète fonctionne exactement tel un *terme* (comme un *nom*) au sens où elle va référer à quelque chose elle aussi.

À ce sujet, les locuteurs d'une communauté linguistique donnée pourront saisir le sens de ce nom propre. Cela dit, selon cette logique, il faut accepter que si deux locuteurs comprennent différemment le sens de 'Montréal', ces deux sens mèneront tout de même à une dénotation commune. Par contre, Frege écrit que si nous nous retrouvons dans un discours scientifique (au sein de la biologie ou de la chimie, disons), il faudra alors s'assurer d'éliminer toutes variations ou asymétries dans notre saisie des sens².

Bien qu'un signe *s* porte en lui un sens précis, et que ce sens précis détermine sa dénotation, le référent peut s'exprimer de multiples façons. Conséquemment, un objet précis pourra être dénoté à l'aide de signes différents (rappelons que 'une paire', pris en tant qu'objet, peut être exprimé autant par le signe 'deux' et '2'). De plus, il n'est pas nécessaire que tous les sens exprimés au sein d'une expression

² Frege, *op. cit.*, p. 210-212 (§27-28-29)

linguistique trouvent un référent dans le monde. L'exemple que donne Frege est le suivant: l'expression 'l'objet céleste le plus éloigné de la Terre' a un sens, mais sa dénotation n'existe vraisemblablement pas³.

S'il est correct de dire, avec Frege, que c'est le *sens* qui détermine la dénotation de nos expressions, il importe de se pencher davantage sur ce concept. Après tout, le sens est le concept clé des problématiques qui nous occupent l'esprit ici. L'importance du sens au sein de la philosophie frégréenne devient apparente lorsqu'on considère, avec l'auteur, ce qui est réellement exprimé au sein d'une expression du type 'A=B', là où l'énoncé est vrai bien sûr. La question est la suivante: si on dit que 'A' est identique à 'B', alors qu'est-ce qu'on veut vraiment dire? Comment doit-on interpréter respectivement le 'A' et le 'B'? Si ce qui est exprimé par 'A' et 'B' est simplement l'objet qu'ils dénotent, alors rien de significatif n'a été prononcé⁴. Pourquoi cela? Imaginons que 'A' réfère à un objet *x*. Par le fait même, puisque 'A=B' est vrai, alors 'A' est identique à 'B', et donc, 'B' réfère également à l'objet *x*. Ainsi, on peut réinterpréter l'énoncé comme disant simplement 'A=A' ou 'B=B', ce qui n'exprime aucun contenu cognitif. Alors si on doit comprendre que les signes 'A' et 'B' ne représentent que les objets, alors 'A=B' peut être réduit à 'A=A'. C'est une identité d'objet qui est cachée derrière une différence de signe ou de terme.

Afin d'expliquer en quoi 'A=B' est significatif, Frege propose une autre avenue. Il fait remarquer qu'il ne peut y avoir une différence réelle entre A et B à moins que la différence de signe conduise à une différence dans le 'mode de présentation' de l'objet⁵. Ce mode de présentation est offert aux locuteurs précisément dans de la saisie du sens de nos expressions. Ainsi, c'est à partir du sens qu'on peut significativement interpréter un énoncé du type 'A=B'. Bien sûr, avec cette proposition, on établit que l'objet représenté par le terme A est le même que l'objet représenté par le terme B; cela dit, c'est le sens qui diffère, et qui rend la proposition pertinente et significative pour une science quelconque. Succinctement, ce que dit 'A=B' est la chose suivante: l'objet représenté par A, ayant le sens *a*, est le même objet que l'objet représenté par B, ayant le sens *b*. Présentons un exemple qui est identique dans sa forme à l'argument de Frege lui-même.

Imaginons que 'A', comme 'B', est un signe complexe qui dénote la ville de Montréal. Nous l'avons vu, rien n'est exprimé par un constat du type 'A=A' (là où on dit que 'Montréal = Montréal'). Imaginons maintenant que 'A' soit 'la métropole de la province du Québec', et 'B' 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642'.

³ Frege, *op. cit.*, p. 211-212 (§28)

⁴ Frege, *op. cit.*, p. 209 (§25-26)

⁵ Frege, *op. cit.*, p. 210 (§26)

Dans ce cas-ci, lorsque nous exprimons l'identité 'A=B', nous disons alors 'la métropole de la province du Québec' est la même que 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642'. Cette identité-là, formulée de cette manière, a une valeur cognitive. Quelqu'un qui ignore presque toutes les descriptions imaginables de Montréal saura tout de même que la ville de Montréal est identique à elle-même ('A=A'). Or, cette même personne apprendra certainement quelque chose par l'énoncé 'A=B' tel que formulé ici. Ainsi, le sens est une voie conceptuelle vers l'objet désigné.

Ainsi, on peut constater avec Frege qu'un signe portera en lui un sens déterminé, et représentera donc un objet. Mais tout objet n'a *pas* qu'un seul sens, ils en ont un nombre potentiellement très grand. En effet, la ville de Montréal peut être dénotée de plusieurs façons, par exemple, 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642' tout autant que par 'la métropole de la province du Québec' ⁶.

Sur ce, Frege distingue cependant le *sens* de la *représentation* où seule cette dernière porte la trace d'une interprétation/compréhension subjective. Il s'agit d'un aspect alors irréductiblement psychologique et fondamentalement impossible à comparer publiquement comme peut l'être le sens. L'analogie utilisée par l'auteur à ce sujet est autant célèbre que significative : une personne regarde la Lune à l'aide d'un télescope⁷. La Lune, prise en soi, est analogue à la *dénotation*, donc, l'objet en lui-même. Ensuite, deux types d'images se manifestent : l'image de la Lune qui se trouve *dans* l'objectif du télescope, ainsi que l'image qui s'imprègne sur ma rétine. La première image se compare au *sens* : elle est objective, publique et indépendante. La seconde, cependant, se rapproche de la *représentation*, puisque bien qu'il soit possible de publiquement percevoir et comparer l'image qu'offre l'objectif (le *sens*), il est impossible de comparer deux images rétinienne; ces dernières sont subjectives.

Un autre point important de l'économie sémantique de Frege : la dénotation d'un énoncé est tout simplement sa valeur de vérité⁸. L'énoncé, pris en entier, dénote donc soit le Vrai, soit le Faux. L'ontologie qui découle de cette thèse sera analysée à la prochaine section.

⁶ Frege, *op. cit.*, p. 211 (§27)

⁷ Frege, *op. cit.*, p. 213 (§30)

⁸ Frege, *op. cit.*, p. 215-216 (§34)

Maintenant, considérons ceci : si on parle dans un discours direct, il est clair que la valeur de vérité d'une phrase sera inchangée si on substitue un terme à un autre ayant la même dénotation. Ainsi, l'énoncé 'il habite Montréal' sera vrai aux mêmes instants que 'il habite la métropole de la province de Québec'. Cependant, on change légèrement la donne si on se retrouve dans un discours indirect. Dans ce contexte, il faut respecter ce que le locuteur a voulu dire et ce qu'il croyait au moment de l'énonciation. Ici, il est possible que l'individu qu'on cite ignorait certaines identités métaphysiques en jeu. Par exemple, un individu pourrait tout à fait ignorer *qui* a fondé la ville de Montréal, ainsi que de *l'année* de sa fondation. Au sein du discours direct, il demeure vrai de que 'Montréal = la ville fondée par de Maisonneuve en 1642', mais cela ne pourra jamais être exprimé dans le discours indirect de l'individu qui ignore ce fait. Bref, dans le discours indirect, la substitution des termes ou expressions ayant la même dénotation ne garantit pas du tout la conservation de la valeur de vérité.

Il faut ainsi garder cela en tête lors de l'assignation de valeur de vérité à certaines propositions. Il faut savoir, ainsi, si le discours en jeu est un discours sur l'objet en soi, indépendamment de l'état des connaissances des individus, ou si on se retrouve dans un discours qui se rapporte aux dires prononcés en eux-mêmes. La différence fondamentale entre ces deux types de propos se retrouve dans *l'interprétation* des énoncés, et non dans son *contenu* pris comme tel.

Sans surprises cependant, le discours *direct* est primordial au sein du discours scientifique, le discours portant sur ce qui *existe*. On le voit très clairement : l'énoncé 'Montréal = la ville fondée par de Maisonneuve en 1642' est vrai, mais l'énoncé 'mon voisin sait que Montréal a été fondée par de Maisonneuve en 1642' est potentiellement vrai, mais possiblement faux également. Cela ne dépend pas de l'identité métaphysique des deux objets, mais dépend plutôt des connaissances de mon voisin. Cette nuance entre le discours *direct* et *indirect* est fondamentale, car on distingue précisément quel type d'énoncé se range dans le discours scientifique (qui est primordial pour Frege), et quel type d'énoncé ne s'y range pas. On ne s'attend donc certainement pas à une identité exacte entre, d'un côté, les vérités métaphysiques, et d'un autre, nos savoirs épistémiques. On reconnaît très bien, ainsi, qu'il existe des énoncés qui sont métaphysiquement vrais, mais dont on ignore précisément la vérité. Par exemple, nous concevons qu'il existe bien un nombre exact et réel (bien que changeant) qui dénote le nombre total de fleurs individuelles sur la planète, bien que, vraisemblablement, nous ne saurons jamais vraiment quel est ce nombre.

1.2.2 Le statut ontologique du *sens* chez Frege

Maintenant que nous avons vu une partie de la sémantique de Frege, il importe de voir comment l'auteur conçoit l'ontologie sous-jacente à ses propos. Quel statut d'existence Frege donne-t-il aux concepts tels le sens, la dénotation ou même la vérité? Quelles conséquences métaphysiques découlent de sa théorie du sens? On le sait bien, Frege est un réaliste convaincu, mais toujours faut-il comprendre sous quels aspects et selon quels arguments ce réalisme dit 'platonicien' s'incarne.

La question provisoire est la suivante: quel statut ontologique doit-on accorder au sens? Très brièvement, on peut établir la disjonction suivante: soit le sens est une entité fondamentalement publique, ou bien elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, alors elle sera décrite, par défaut, comme étant 'privée'.

Pour répondre à la question, le sens, selon Frege, est fondamentalement *public, objectif*. Les critiques frégréennes adressées au psychologisme, qui représente la position adverse, seront mises de l'avant plus tard. Tout d'abord, que signifie dire que le *sens* est *objectif*? On dit qu'il est public et objectif, car n'importe quel locuteur suffisamment instruit pourra significativement manipuler des termes doués de sens, former des phrases et communiquer sans trop d'obstacles. Tout comme, dans le contexte de la perception, je peux percevoir un objet, saisir sa forme, sa couleur et approximativement son volume, le monde langagier me permet également la saisie d'entités publiques: je peux communiquer avec autrui, saisir le sens de leurs mots, la dénotation de leur expression, etc. (supposant ici que nous sommes des locuteurs compétents). Le sens, dans cette perspective-là, sert précisément à la communication, au partage d'information⁹.

Pour les fins de ce texte, l'aspect le plus important de la théorie de Gottlob Frege est le suivant: le sens est *objectif*. L'ontologie frégréenne considère que le sens des expressions que nous utilisons se compare à des objets de notre perception. Si je perçois un objet quelconque par le biais de mes sens, alors théoriquement, je perçois ce que n'importe qui pourrait percevoir. Un arbre, par exemple, pris comme objet de notre perception, est quelque chose de pleinement *public* (et ainsi, objectif). De la même manière, saisir une expression revient à percevoir son sens. Comprendre un mot c'est alors saisir son sens, le *bon sens* plus

⁹ Michael DUMMETT, *Frege: Philosophy of Language*, deuxième édition, Duckworth, Royaume-Uni, 1981, p. 154

précisément. Cependant, on remarque bien que toutes nos perceptions ne sont pas fiables: on peut mal prêter attention, on peut être victime d'illusions, etc. Pour Frege, cela est analogue à notre saisie d'une langue et des expressions qui la composent; nous pouvons nous tromper et ainsi mal saisir le sens de certains signes. Notre interprétation, ou notre représentation de ces expressions ne sont pas infaillibles. Certes, le *sens* de certains termes, tout comme les objets de notre perception, existe indépendamment de notre saisie individuelle de celui-ci.

Il faut ajouter à cela que plusieurs termes (jumelés à leur sens) peuvent être codésignatifs, ils peuvent avoir la même dénotation. Cela dit, la dénotation (*Bedeutung*) n'est pas un ingrédient de la signification. Cette dernière, la *signification*, représente plutôt une notion intuitive et imprécise, qui traite tout de même d'un contenu sémantique qu'un locuteur d'une langue *L* reconnaît et saisit. Formulé autrement, ce que Dummett nous dit en rappelant que la dénotation n'est pas un ingrédient de la signification est ceci: on ne saisira pas le sens d'un mot simplement en saisissant sa dénotation¹⁰. En effet, le phénomène que représente *saisir* le sens d'un mot n'équivaut pas à une simple association mentale entre le terme linguistique (le *mot*, dit autrement) et sa dénotation (l'objet); il doit exister une méthode ou un moyen par lequel on atteint mentalement la dénotation.

Le même objet peut être dénoté à l'aide de différentes expressions (et donc sous différents *sens*), ce qui rend alors trompeuse la tâche de vouloir remonter la chaîne linguistique de l'objet au sens original, puisqu'on se retrouvera, presque toujours, face à plus d'un seul sens. Rappelons que le sens du terme 'Hesperus' est distinct du sens de 'Phosphorus', bien que leur dénotation soit la même: la planète Vénus.

Cet exemple (celui de Hesperus et Phosphorus) est le plus précieux que nous puissions donner. Nous l'avons vu plus tôt, afin que l'énoncé soit riche de sens, il faut supposer qu'il exprime quelque chose de *plus* qu'une proposition du type 'A = A'. Établir une identité entre deux termes doit ajouter quelque chose d'épistémiquement riche, qui ne se réduit pas à une simple tautologie. On souhaite expliquer que l'énoncé 'Hesperus = Phosphorus', ici jugé vrai, apporte de nouvelles connaissances aux locuteurs. Inversement, 'Hesperus = Hesperus' n'exprime rien de pertinent. Rappelons ici que saisir le sens d'un nom propre ne revient pas à identifier la dénotation de ce nom, mais représente plutôt une *manière* par laquelle nous

¹⁰ Dummett, *op. cit.*, p. 91-93

sommes capables d'associer le terme à sa dénotation¹¹. Ainsi, si l'énoncé 'Hesperus = Phosphorus' nous apprend bel et bien quelque chose, et il représente une vraie découverte astronomique, alors pour Frege, cela signifie que le sens de chacun des termes est différent. Certes, l'objet est le même, et c'est précisément là que l'on constate une découverte. Ce que nous apprenons ainsi est que 'l'étoile du soir' est 'l'étoile du matin'. Cela avance nos connaissances astronomiques. De plus, on renforce à nouveau l'idée selon laquelle le fait de saisir le sens d'un mot ne revient pas à simplement identifier son objet. Si on refuse ce point, alors quiconque qui saisit le sens de 'Hesperus' et de 'Phosphorus' sera en mesure d'établir l'identité 'A = B' puisque cet individu aura immédiatement saisi que les deux étoiles sont en fait la planète Vénus. Or, cette alternative est absurde et contre-intuitive: personne ne s'attend à ce que quelqu'un puisse d'un seul coup saisir cette identité *a priori*; au contraire, cela était précisément le cœur de cette découverte; tout comme quelqu'un qui sait que Montréal est la métropole du Québec ne sait pas nécessairement que Montréal a été fondé par de Maisonneuve en 1642.

Selon la lecture de Dummett, comment devrions-nous caractériser le *sens* d'un terme? Le sens se définit alors comme étant un moyen par lequel une dénotation correcte est déterminée pour le terme linguistique¹². Exprimé autrement, le sens d'un mot peut être compris comme étant une route (parmi d'autres) menant à une destination précise, qui est ici *l'objet*, la dénotation. On peut également parler d'un *mode de dénotation* d'un objet *x*, au sens où saisir le sens d'un terme serait généralement suffisant à conduire notre esprit à l'objet dénoté. Par exemple, je peux me représenter à l'esprit la ville de Montréal grâce à des sens différents, différentes voies par lesquelles je suis conduit à l'objet dénoté¹³. En effet, deux sens qu'on pourrait offrir à l'aide des expressions suivantes : 'la métropole de la province du Québec' ou bien 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642'. Compris séparément, chacun de ces sens nous conduit au même objet, supposant que nous possédons le bagage conceptuel nécessaire pour établir cette association. Plus précisément, la méthode d'identification est constitutive du fait de saisir le sens d'un nom propre. L'identification aura donc été réussie si je suis en mesure de saisir *de quel* objet il est question sur la base du *sens*.

¹¹ Dummett, *op. cit.*, p. 95

¹² Dummett, *op. cit.*, p. 93

¹³ Dummett, *op. cit.*, p. 96

1.2.3 Le réalisme platonicien du projet frégeen

L'économie ontologique de Frege est telle qu'il considère même que les pensées (*'thoughts'*, en anglais) sont ultimement des entités publiques, au sens où elles expriment des propositions douées de sens, qu'elles jouissent de valeur de vérité, et peuvent être parfaitement exprimées par les mots de la langue naturelle (si les *pensées* sont conceptuellement publiques, il faut mentionner que les *idées* seront ce qui demeure privé¹⁴). En effet, si nous sommes aptes à comparer nos pensées, les juger vraies ou fausses, etc., alors elles doivent être quelque chose d'exprimable objectivement. Plus précisément, les pensées, conçues par Frege, sont tout simplement le *sens* d'une expression complexe complète¹⁵. Les idées, elles, sont bel et bien mentales et irréductibles en ce sens, mais les pensées représentent bien une proposition qui s'exprime au sein d'une langue et qui, par défaut, sera nécessairement communicable à autrui.

De plus, on peut comparer le sens aux vérités arithmétiques qui, telles que nous les concevons régulièrement, seront toujours vraies, et qui relèvent davantage de l'ordre de la découverte que de la création¹⁶. Si tous les êtres humains sur la planète disparaissaient demain, on dirait certainement que certaines propositions du type ' $2 + 2 = 4$ ' seront toujours vraies. Tout comme le monde du *réel* porte en soi des vérités mathématiques éternelles, ce monde porte également en lui les *pensées*, qui vont en retour déterminer la dénotation de nos expressions langagières.

Par le fait même, l'auteur défend un platonisme mathématique, au sens où les nombres naturels existent pleinement. Le signe ' 2 ' renvoie ainsi au nombre 2 qui, selon cette ontologie, existe au même titre que les planètes et les arbres. Frege s'oppose alors à une lecture idéaliste où, dans le cas des nombres, le signe ' 2 ' référerait tout simplement à l'ensemble des *pairs* que nous pouvons sélectionner dans le monde. Selon l'idéalisme, le chiffre 2 est donc un simple concept même si, dans la nature, il n'existe que des objets que nous pouvons mentalement rassembler en paire; pour Frege, ce n'est pas le cas: le 2 existe pleinement tel un objet.

¹⁴ Dummett, *op. cit.*, p. 153

¹⁵ *Ibid*

¹⁶ Dummett, *op. cit.*, p. 154-155

Cela dit, qu'en est-il de la dénotation (*Bedeutung*) des propositions entières? Si un terme a un sens, ainsi qu'une dénotation précise, alors une proposition aura les mêmes propriétés. Ainsi, une proposition porte bel et bien un sens *et* une dénotation. Certes, son sens est fonction de ses parties, mais quelle serait sa dénotation? À ce sujet, Frege nous offre à nouveau une réponse profondément réaliste: ce sont les valeurs de vérité qui sont la dénotation de nos propositions¹⁷. Elles doivent avoir une dénotation si elles sont à concevoir comme des unités sémantiques significatives. Ainsi, ce sont les *valeurs de vérité* qui figureront au titre de dénotation, qui seront donc soit le *Vrai*, soit le *Faux*. Les propositions réfèrent alors au *Vrai* ou au *Faux*, et ces derniers sont conçus tels les objets de nos propos. Si, par exemple, en utilisant le mot 'Lune' nous parlons bien de *la* Lune, alors en exprimant l'énoncé « la Lune est l'astre satellite de la Terre », nous parlons bien *du* Vrai. En ce sens, toutes expressions complètes fonctionnent de manière analogue aux termes, car elles aussi ont une dénotation précise (ou bien le Vrai, ou bien le Faux). Plus précisément, au niveau logique, les expressions complètes (objet réel associé à une propriété donnée) se comparent aux *termes singuliers* (noms propres). En effet, selon Frege il n'existe *qu'une seule* vérité, et *une seule* fausseté, exactement comme il n'existe *qu'une seule* ville de Montréal à laquelle on réfère quand on dit 'Montréal'. On voit bien pourquoi on peut faire cette comparaison, il y a une expression (expression simple telle un terme singulier, ou bien un énoncé complet), et cette expression réfère à un et un seul objet. Ce fonctionnement du type 'une expression pour un seul objet' est précisément ce qui définit les noms propres. Même si la différence se trouve dans *ce qu'ils* dénotent et dans la forme linguistique qu'ils prendront (certains ont une seule unité linguistique, d'autres sont décomposables), les termes singuliers simples et les expressions complètes sont tout à fait comparables.

Ainsi, Frege adopte un réalisme fort (auquel nous reviendrons), et une partie de la compréhension se trouve dans sa critique virulente du psychologisme sémantique, selon lequel les sens de nos expressions sont déterminés au sein d'entités mentales (telles des 'images mentales'). La critique fermera la porte à un psychologisme fort, et si certains principes de cette théorie devront être retenus, ce sera dans la perspective où ils devront tout de même se marier à une forme (ou reformulation) du réalisme frégeen. La thèse du psychologisme est la suivante: les sens, et donc le mode de présentation de la dénotation, sont mentaux. Ils sont psychologiquement fondés, et peuvent être significativement partagés avec autrui sous la condition que notre interlocuteur associe le mot à *son* image mentale du terme. S'il y a adéquation

¹⁷ Dummett, *op. cit.*, p. 180-181

approximative, alors les locuteurs se seront réellement compris. Cela nous amène alors à une objection très forte du psychologisme sémantique.

Si ce sont nos représentations mentales qui déterminent la dénotation de nos expressions, alors comment accommoder la situation suivante: deux individus ont une représentation mentale différente du même objet. L'individu *a* possède une représentation *x* d'un objet, alors que l'individu *b* possède une représentation *y* du même objet. Si chacun utilise le même terme pour dénoter l'objet, il semble qu'ils auront tout de même référé à deux objets distincts, à leur insu. Inversement, chacun pourrait avoir une représentation identique de deux objets fondamentalement différents. À ce sujet, l'exemple de la Terre jumelle est très précieux; imaginons une planète identique à la Terre, où tout est exactement le même sauf pour un seul aspect: l'eau sur Terre jumelle n'est pas de l'H₂O, mais plutôt du XYZ¹⁸. Deux individus essentiellement identiques (individu *a* et son jumeau *b* sur la Terre jumelle) auront ainsi la *même* représentation mentale (substance incolore, inodore qui coule sous les ponts, qui est potable, etc.) pour deux substances distinctes; leur représentation mentale est comparable, voire identique, mais ils interagissent avec deux substances, deux objets fondamentalement différents. Ainsi donc, il est clair que la représentation mentale ne déterminera pas ce qu'est la *bonne* dénotation de nos expressions. En résumé, l'argument de la *Terre jumelle* défend l'idée selon laquelle ce *n'est pas* l'entité mentale (ou le contenu mental) de l'agent qui va déterminer la dénotation correcte.

Revenons à Frege. La réponse qu'il offrirait serait la suivante: dans l'analogie du télescope, il y a primauté à l'image qui se retrouve *dans* l'objectif de l'appareil, plutôt que de celle qu'on retrouve sur notre rétine¹⁹. Idéalement, il y aurait peut-être adéquation métaphysique entre mon image rétinienne et l'image *réelle*, mais il est toujours le cas que ce n'est pas la première qui *détermine* cette dernière; l'image non-psychologique de la Lune demeure. Pour Frege, le sens et la dénotation (*Bedeutung*) ne sont donc pas déterminés par une image mentale quelconque (ou *conception*)²⁰. Si c'était le cas, il faudrait décrire comment une transmission exacte de ces images mentales d'une génération à l'autre est possible (ce qui, clairement, s'avère tâche ardue). De plus, il faudrait admettre que nos conceptions sont suffisamment fiables et stables pour être à la source d'identification réussie. Or, cette facette de notre esprit est propice

¹⁸ Hilary PUTNAM, "The Meaning of Meaning", dans *Language, Mind and Knowledge*, vol. 7 (13), University of Minnesota Press, Minneapolis, 1975, p. 140.

¹⁹ Frege, "Sense and Reference", p. 213 (§30)

²⁰ Frege, *op. cit.*, p. 212 (§29)

à la corruption, l'oubli, la modification, etc. On n'a aucune garantie que nos conceptions sont réellement identiques à celles d'autrui, ce qui ouvre la porte à un scepticisme (ou même un solipsisme) presque irréductible vis-à-vis la sémantique. De la même manière, si un agent parle de la Lune, il parle de la Lune en elle-même; il ne parle pas de *son* image mentale qui, elle, représente correctement ou non la Lune. En effet, nul besoin de ce doublon qui mettrait théoriquement en péril plusieurs pans de la théorie. Frege penche plutôt du côté d'un réalisme fort selon lequel les objets dénotés par nos mots sont précisément *ce dont nous parlons*²¹. Exprimé autrement, lorsque nous prononçons des énoncés vrais (imaginons l'énoncé « Montréal est au Québec »), alors nous nous exprimons directement sur l'état réel de certains objets. Les énoncés, et leurs sens, ne seront ainsi jamais médiés ou déterminés par un quelconque état psychologique du locuteur, mais plutôt par un état de fait tel qu'il est le cas dans la réalité.

1.3 Gareth Evans et *cie*, et les écueils du programme frégéen

Aux yeux d'Evans, si la théorie de Frege pose certains problèmes, c'est la question des termes singuliers dits *vides* (en anglais, *empty singular terms*) qui est au fondement de sa critique. Que sont-ils? Il s'agit de termes référant à un objet inexistant, un objet qu'on ne retrouve pas dans le monde réel. Par exemple, des termes comme 'la fontaine de Jouvence' ou bien 'l'actuel roi de France' sont des termes vides au sens où ces noms ne dénotent rien. Tous les noms de personnages fictifs seront ainsi, par défaut, rangés dans la classe des termes vides. Cela dit, il faut distinguer deux classes de ces noms. La première classe contient des objets inexistants, mais dont l'existence n'implique aucune contradiction flagrante. On peut les nommer pour l'instant 'termes vides fictifs'. Par exemple, le terme 'fontaine de Jouvence' ne réfère pas, mais n'implique en soi aucune contradiction métaphysique. Aussi absurde que cela puisse sembler, il n'est pas *logiquement* impossible que la fontaine de Jouvence existe vraiment. Cependant, cela n'est pas le cas de la seconde catégorie de termes vides, qui incluent des objets dont l'existence est *radicalement* impossible. Ici, nous pouvons penser au *cercle carré*, qu'on ne trouvera dans aucun monde possible. Les

²¹ Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, p. 196-197.

termes vides qui seront abordés plus en profondeur dans de ce mémoire seront les termes vides *fictifs*; nous laisserons de côté les termes vides *impossibles*, dont la pertinence philosophique est limitée.

Maintenant, en quel sens ces termes posent-ils problème pour une théorie frégréenne? Selon Evans, la valeur de vérité d'un énoncé est fonction de la relation entre *l'argument* d'une proposition et le *prédicat*. Si l'objet en position d'argument est un objet qui n'existe pas, alors le prédicat ne s'applique à rien. Ainsi, selon ce système, cet énoncé-là sera incomplet et n'aura, à proprement parler, aucune valeur de vérité; il ne sera ni vrai ni faux²². Rappelons que pour Frege, la valeur de vérité est la dénotation de nos propositions.

Evans formule ici une première critique qui sera fondamentale dans la défense de ses thèses futures. Si nous suivons Frege, nous dit Evans, alors nous devons accepter qu'une pensée pleinement déterminée, mais comprenant un terme singulier vide, n'aura aucune valeur de vérité. Or, si cela est vrai, deux propositions contradictoires comportant le même terme vide en guise de sujet n'auront, elles aussi, aucune valeur de vérité²³. Supposons que x soit un terme vide, la proposition ' $(x \text{ est } F)$ ' sera ni vraie ni fautive, tout comme son contraire, ' $\neg(x \text{ est } F)$ '. Si on accepte cette idée, il faut alors remettre en cause le principe du tiers exclu.

Une première piste de solution proposée par Evans consiste à modifier certains aspects de la théorie de Frege afin de s'assurer que dans ce système, une proposition comportant un terme vide en guise de sujet soit toujours fautive. Pour Frege, ces termes vides sont fictifs, et nous donnent simplement l'illusion d'avoir affaire à des phrases douées de sens. Ces termes échouent à référer à quoi que ce soit, et on ne peut alors pas leur assigner un quelconque prédicat significatif. Or, cette idée est contestable, croit Evans. En effet, nous pourrions très bien concevoir dans notre système que *tous* les termes réfèrent correctement à un certain *ensemble*²⁴. La référence serait donc toujours établie, cependant la question deviendrait 'cet ensemble est-il vide?'. Si l'ensemble est vide, alors le terme est vide lui aussi, et la proposition en question sera ainsi systématiquement fautive. Si cependant l'ensemble n'est *pas* vide, et contient des objets réels, alors la valeur de vérité sera déterminée par la *justesse* avec laquelle nous pouvons affirmer que le ' x est F '. Evans conçoit ainsi qu'il est parfois sémantiquement pertinent de faire référence à des ensembles vides.

²² Gareth EVANS, *The Varieties of Reference*, Oxford University Press, New York, 1982, p. 11.

²³ Evans, *op. cit.*, p. 25.

²⁴ Evans, *op. cit.*, p. 32

Bien que la théorie du philosophe allemand soit hyper habile dans un contexte de science exacte, on doit se poser la question si sa philosophie du langage offre une bonne interprétation de la réalité, et si elle représente correctement le fonctionnement réel de nos langues. Mais si on suit sa sémantique, n'importe quelle proposition comportant un terme vide sera, en un certain sens, *hors-jeu*, dépourvu de valeur de vérité. La proposition, ainsi dit, est incomplète.

On peut cependant formuler une proposition qui exprime le vrai, même si elle comporte un terme vide en position d'argument. En effet, l'énoncé 'la fontaine de Jouvence n'est pas en Europe' est vrai; sans la négative, la déclaration sera jugée fausse, bien sûr. Certes, à ce sujet, Frege sera tenu de dire que l'énoncé ne sera *ni vrai ni faux*. En effet, chez cet auteur, il n'y a aucun espace pour une troisième valeur de vérité, qui serait nulle, qui servirait précisément à ce genre de cas ambigu²⁵. Pour cela, si on le suit à la lettre, il faudrait dire plutôt que l'énoncé n'a tout simplement aucune valeur de vérité. Cela dit, il est bien étrange d'en conclure qu'un terme vide tel 'fontaine de Jouvence' peut n'avoir *aucun sens* quelconque. Telle est la problématique des termes singuliers qui ne dénotent rien.

Une autre réponse provisoire, qui implique certainement quelques modifications à la théorie originale, pourrait être de défendre l'idée selon laquelle les termes vides possèdent vraiment un certain sens, malgré le fait qu'ils sont tout simplement fictifs ou inutiles au sein d'un discours portant sur *ce qui existe*. On ne pourra tout simplement rien dire de *pertinent* sur eux. Là est la nuance: dire qu'ils ont un sens ne revient pas à dire qu'ils seront nécessairement précieux au discours factuel. En effet, les termes vides, pris comme tels, ne pourront jamais faire avancer nos connaissances scientifiques positives. On ne pourra jamais exprimer une vérité en associant un prédicat à un terme vide. Pour quelle raison? Puisque les objets cités n'existent pas, rien de positif ne peut leur être assigné. Par exemple, dans un contexte de discours factuel, rien ne peut être véritablement dit à propos de 'la fontaine de Jouvence', si ce n'est que par des prédicats négatifs tel 'ne pas être en Europe'. Or, dans ce contexte, on ne peut pas faire progresser nos savoirs à la négative. L'énoncé 'la fontaine de Jouvence n'est pas en Europe' est en quelque sorte trompeur, car cette fontaine n'est tout simplement nulle part. Selon le même ordre d'idée, l'énoncé vrai 'Montréal n'est pas en Europe' ne nous dit pas positivement où se trouve Montréal, simplement où la ville n'est pas. Ainsi, il ne faudrait pas supposer que les énoncés portant des termes vides sont dépourvus de sens, bien qu'il faille

²⁵ Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, p. 184-185

reconnaître qu'ils sont incapables de faire avancer nos savoirs dans le contexte d'un discours strictement scientifique.

Cela étant dit, il n'est pas contradictoire de dire qu'au sein d'un contexte plus souple (littéraire, fictif, etc.), il est correct de dire que la fontaine de Jouvence rajeunit la personne qui boit de son eau. De manière évidente, cette propriété qu'on associe à la fontaine de Jouvence est vraie au sein de certains mythes et récits, et nous devons précisément distinguer ce qui relève d'un discours factuel de ce qui relève de vérités relatives aux œuvres de fiction. Il en demeure que l'erreur courante serait de penser que *tous* les discours ne sont en réalité *que* des discours factuels, ce qui, encore une fois, semble être contredit par notre utilisation mondaine de la langue.

Cela nous amène à parler de Russell qui tâche de distinguer radicalement la classe des expressions référentielles de la classe des expressions *non*-référentielles. Russell croit qu'un nom correct et significatif est un nom qui nous conduit à son objet²⁶. Ainsi, ce que Evans et d'autres ont appelé un terme singulier *russellien* est un terme dont le sens dépend du fait que sa référence existe vraiment. Un terme vide ne peut donc pas *référer* de la même manière, puisqu'il n'a aucun référent. Bien sûr, on manipule ici une différente définition de 'référence', mais il demeure que ces termes ont tout de même un pouvoir représentationnel.

Cependant, Russell décrit une autre classe d'expression, une qui n'exigerait pas l'existence de son objet. La connaissance par *description* s'incarne au sein d'une clause, d'une proposition *p*, qu'on associe à un terme²⁷. Cette proposition *p* ne sera rien d'autre qu'une certaine description attachée au nom, de manière provisoire ou non. On peut ainsi dénoter un lieu en disant, par exemple, 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642'. On saisit cette expression par description; la ville dénotée doit respecter le critère qu'on vient tout juste d'imposer: avoir été fondée par un certain de Maisonneuve en 1642. Ces identifications *par description* peuvent conduire à un ensemble vide, là où aucun objet correspondant n'existe (ce n'est bien sûr pas le cas de notre exemple). À l'inverse, un *nom propre* russellien ne passera pas par une description pour référer à son objet. Dans ce contexte, le terme 'Montréal' réfère directement à la ville de Montréal, et non par une description déguisée, uniquement rattachable à cette ville.

²⁶ Evans, *The Varieties of Reference*, p. 42-43

²⁷ Evans, *op. cit.*, p. 31; p. 47

Lorsque x est une description, dire que ' x n'existe pas' peut très bien être un énoncé doué de sens, et donc même potentiellement vrai également²⁸. Pour que cette proposition soit vraie, il faudrait, bien sûr, que la description ne décrive rien (par exemple, la fontaine de Jouvence). Ainsi, la différence fondamentale, chez Russell, entre un *nom* et une *description définie* est la suivante: le *nom* est un symbole qui mène à un objet déterminé, un individu; la description définie comporte plusieurs symboles, et ne réfère pas *directement* à un particulier²⁹. Le nom propre ordinaire *doit* référer à un objet qui existe réellement, alors que la description définie peut tout à fait dénoter un ensemble vide. Ainsi, bien que l'expression 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642' réfère à un objet particulier et que, prise telle quelle, elle fonctionne telle une description, alors que le terme 'Montréal' référerait tel un vrai nom propre.

Cet aspect est défendu grâce à un argument très simple: lorsqu'on parle d'un *nom*, il n'y a aucun sens à dire que ' $x = x$ '³⁰. Dire que Montréal est identique à elle-même ('Montréal = Montréal'), cela est tautologique, et ne vaut peut-être même pas la peine d'être prononcé. Ce type d'identité sera *toujours* vraie. À l'inverse, les *descriptions* n'ont pas *forcément* ce même comportement logique. Dans tous les cas, *toutes* les propositions positives, dans lesquelles une description qui ne décrit *rien* apparaît en position de sujet, seront fausses³¹. Par exemple, peu importe quel prédicat on souhaite représenter par F , la proposition exprimant 'la fontaine de Jouvence est F ' sera fausse.

Puisque la différence fondamentale pour Russell est que les *noms propres* réfèrent *tous* à un particulier, *seules* les descriptions peuvent être questionnées par rapport au statut d'existence de leur dénotation³². Ainsi, certains individus historiques (comme certaines personnes qui nous sont très éloignées, comme Homère ou Socrate) que nous ne connaissons pas par familiarité portent un nom qui doit être saisi via une description définie qui les identifie de manière unique. Ainsi, selon l'exemple de l'auteur, si on se demande si Homère a réellement existé, alors on saisit le terme 'Homère' comme une description abrégée, en l'occurrence, 'l'auteur de *l'Odyssée* et de *l'Illiade*'. Selon Russell alors, un très petit nombre de *noms propres* fonctionnent vraiment, dans notre utilisation de la langue, tels de *vrais* noms propres; la grande

²⁸ Bertrand RUSSELL, "Descriptions", *Meaning and Reference*, édité par A.W. Moore, Oxford University Press, 1993, p. 326

²⁹ Russell, *op. cit.*, p. 328

³⁰ Russell, *op. cit.*, p. 330

³¹ Russell, *op. cit.*, p. 333

³² Russell, *op. cit.*, p. 332

majorité est des descriptions déguisées. Telle est la nuance importante entre une connaissance *par accointance* et une connaissance *par description*.

On peut très bien, cependant, se représenter un objet *x*, possiblement fictif, à l'aide d'un nom provisoire et d'un critère d'identification³³. Une identification telle 'la seule personne qui a écrit la Bible' en serait un bon exemple. On peut également s'imaginer que cet énoncé puisse être *vide*, dans le cas où, par exemple, ce serait *plusieurs* personnes qu'ils l'aient écrit. Le philosophe admet ainsi dans sa sémantique une classe de noms, les termes *descriptifs*, dont la dénotation n'est pas nécessairement tenue comme existante; encore une fois, les descriptions peuvent donc faire référence à un ensemble vide.

Aux yeux d'Evans maintenant, les descriptions sont un instrument efficace et même nécessaire afin de penser à certains objets: ces dernières nous offrent un critère d'identification rigide³⁴. Cela dit, Russell distingue très clairement les *noms propres* d'un côté, et les *expressions référentielles* pures, qui seront toujours jointes à une description donnée³⁵. Nous l'avons vu, les noms propres purs sont très rares pour Russell, puisque très souvent, ces noms sont saisis descriptivement : tout dépend de notre relation épistémique avec leurs objets. Tous les objets que nous ne connaissons *pas* par accointance (personnages historiques, villes étrangères, etc.) seront dénotés par l'entremise d'une description, et inversement, seuls les objets connus par *accointance* auront un nom propre *pur*. Par exemple, dans *mon* lexique, le terme singulier 'Montréal' référera tel un nom propre pur, car j'interagis régulièrement avec la ville de Montréal. De la même manière, un terme singulier tel 'Shangai' va référer descriptivement lorsque je le prononce, puisque je n'ai aucun lien d'accointance passé avec cette ville.

Selon Evans donc, les descriptions ne sont pas des expressions référentielles, à proprement parler³⁶. Il écrit que lorsque nous évaluons la valeur de vérité d'énoncés portant en eux des noms, pronoms, démonstratifs, etc., ce qui nous importe est de savoir si l'objet *x* a bel et bien la propriété d'être *F*, ou bien s'il ne l'a pas. L'énoncé sera alors vrai si c'est le cas que '*x* est *F*', et faux s'il est le cas que '*x* est non-*F*'. Evans dira même que les noms propres peuvent jouir d'un sens frégéen, d'un côté, *et* être en mesure de dénoter

³³ Evans, *Varieties of Reference*, p. 47

³⁴ Evans, *op. cit.*, p. 44

³⁵ Evans, *op. cit.*, p. 47

³⁶ Evans, *op. cit.*, p. 60

directement, de l'autre³⁷. Selon lui, les noms propres peuvent donc référer directement, tel des désignateurs rigides, tout en ayant un *sens*. Evans n'y voit pas de contradiction, une idée qui serait certainement contestée par Russell.

Chez Evans, il va de soi qu'une proposition ayant un terme vide en position référentielle demeurera intelligible³⁸. Il élabore: les descriptions sont à saisir plutôt comme des morceaux d'information à propos de leur objet³⁹. Que ces descriptions soient métaphysiquement vraies ou fausses, cela n'a pas d'importance quant à la réussite ou à l'échec de la référence. En d'autres mots, si la description n'est pas uniquement applicable à l'objet souhaité, cela ne ferme pas la porte à une référence intelligible. En parlant de l'individu Homère, nous parlons de celui qui portait ce nom-là, et non de *l'unique* individu qui a écrit *l'Odyssée* et *l'Illiade*. Cette description-là, 'l'auteur de *l'Odyssée* et de *l'Illiade*', ne sert qu'à introduire la référence, et son nom, à quelqu'un qui ne sait pas de qui nous parlons; elle ne sert pas à justifier sémantiquement la référence passée et future des noms propres.

Maintenant que la théorie des descriptions de Russell a été exposée, on peut se demander si ce dernier réussit à se sortir du problème des termes vides lorsque placés en position référentielle. Peut-il se sortir de la fâcheuse situation où un énoncé peut être ni vrai ni faux? La réponse est oui, mais il doit pour cela rejeter certaines idées frégréennes. Pour ce faire, il faut revoir la portée de la négation afin qu'elle soit plus large qu'étroite⁴⁰. Proposons le constat suivant: « la fontaine de Jouvence a été détruite ». Cet énoncé est faux, mais quel sens devons-nous donner à la négation de celle-ci? Après tout, la négation d'une fausseté devrait conduire à une vérité, selon toutes vraisemblances. La solution russellienne, qui nuancera par le fait même la pensée frégréenne, consiste à expliciter la distinction entre deux types de négation : d'un côté on retrouve la négation prédicative ('x est $\neg F$ '), de l'autre, on retrouve la négation propositionnelle ($\neg x$ est F'). Russel fait remarquer que la négation peut être interprétée de deux manières, et chacune a des conséquences logiques et sémantiques distinctes.

³⁷ Evans, op. cit., p. 61

³⁸ Evans, op. cit., 52

³⁹ Evans, op. cit., p. 48

⁴⁰ Evans, op. cit., p. 51-52

Le problème se manifeste lorsqu'on pose la négation en face du prédicat, stipulant alors qu'il est faux que le sujet x possède la propriété F . Or, cette interprétation implique l'existence de ce x , ce qui est précisément louche dans un cas tel celui de la fontaine de Jouvence. L'énoncé serait alors « la fontaine de Jouvence n'a pas été détruite », qui exprime à nouveau une fausseté. La solution est alors de placer la négation devant l'énoncé entier, de ne pas le décomposer avec, d'un côté, le sujet, et de l'autre, le prédicat. L'énoncé sera alors traduit ainsi: « il est faux que [la fontaine de Jouvence a été détruite] », qui est vraie.

La force de cette réinterprétation est que la proposition est à la fois significative, et elle suit les principes les plus fondamentaux telle la loi *du tiers exclu* ainsi du *principe de non-contradiction*. Dorénavant, il est possible de formuler des énoncés doués de sens (car soit vrai, soit faux), tout en faisant appel à des termes singuliers vides. L'écueil principal auquel Frege était confronté est donc le suivant: les objets posés en position référentielle (sous forme de variable, auxquels on assigne une propriété P) doivent être conçus comme *réels*, existant dans le monde, afin que les énoncés de type frégéen soient doués de sens.

Un autre problème hérité des écrits de Frege, un point qui sera central dans ce mémoire, est le suivant: Frege ne laisse que trop peu d'espace aux variations historiques, sociales et géographiques face au sens et la référence. Si on conçoit que le sens de nos expressions est analogue aux vérités mathématiques, alors on prétend que la corruption ou la variation de leur sens n'est pas possible, du moins dans un contexte normatif (on inclut ici la science exacte). Or, plusieurs exemples de termes qui ont changé de sens au fil du temps existent. Frege répondrait que nous avons graduellement développé une meilleure (ou une pire) saisie du sens du mot; mais au niveau normatif, cela est problématique. Si toute la communauté linguistique a suivi ce changement de sens, et que le mot gagne un nouveau sens grâce à ce consensus, alors est-il vraiment correct de comparer le sens aux vérités mathématiques? Faudrait-il alors vraiment prétendre que l'entièreté de la communauté s'est trompée face à certains sens de nos termes? Ces deux voies semblent douteuses.

Face à ce problème, le philosophe Hilary Putnam, dans « The Meaning of Meaning », décrit l'importance de la division du travail linguistique⁴¹. Selon lui, les experts de chaque branche épistémique (imaginons ici, la géographie, l'histoire, la chimie, etc.) forment ainsi une autorité sémantique vis-à-vis le sens de certains mots. Putnam mentionne que la dénotation des termes 'chêne' et 'orme', par exemple, ne sera peut-être

⁴¹ Putnam, "The Meaning of Meaning", p. 144

pas claire pour un individu moyen⁴². Il n'est pas certain qu'un locuteur moyen sait *ce qu'est* exactement un chêne ou un orme. Ainsi, une utilisation correcte, précise et sans ambiguïté de ces mots devra ultimement, si on souhaite éviter toute confusion possible, être réglée par des experts. En ce sens, on peut voir que l'utilisation correcte et sans ambiguïtés de la langue doit passer par un mécanisme social et historique. Parler d'une *communauté d'experts* comme référence normative implique que les consensus aussi peuvent changer, et donc, le sens d'un terme tel 'chêne' ou 'platine' pourra être revu, actualisé ou approfondi. Comme le mentionne Putnam lui-même, à l'époque où on a découvert que l'eau se composait de deux atomes d'hydrogène pour un atome d'oxygène (composant ainsi l' H_2O), le sens de 'eau' a donc été actualisé. Les déterminations de nos références, ainsi, n'étaient pas aussi *publiques* qu'un objet simple de la perception, tel la Lune ou un arbre.

Les figures historiques (et leurs noms propres) constituent un autre type d'entités dont le sens peut être revu au fil des générations. Evans, par exemple, écrit dans son article « The Causal Theory of Names » que si les historiens découvraient que, après 1815, un imposteur a remplacé Napoléon Bonaparte, alors on devra actualiser l'utilisation du nom propre Napoléon⁴³. Il faudrait avoir alors deux noms, imaginons Napoléon A et Napoléon B, là où 'Napoléon A' réfère à l'individu pré-1815, et où 'Napoléon B' référerait à l'imposteur d'après 1815. Dans une perspective strictement réaliste, il faudrait conclure que tous les individus qui ont utilisé 'Napoléon Bonaparte' pour parler d'une personne après 1815 se seraient trompés, et auraient métaphysiquement échoué leur référence, sur la base que ce n'était pas *réellement* Napoléon Bonaparte après cette année. Cependant, si nous suivons Putnam ici, on peut concevoir que l'utilisation du terme 'Napoléon', *avant* la découverte de l'imposteur par les historiens, n'avait rien de problématique: les historiens croyaient qu'il n'en avait toujours qu'un. Si cela se révélait faux, alors la communauté linguistique devra actualiser son utilisation des termes afin d'être plus fidèle à la réalité.

En effet, si les langues évoluent au sein de nos communautés linguistiques, et que certains mots changent de sens et de références, alors il sera profondément malhabile de prétendre que l'entièreté de la communauté s'est fourvoyée. Après tout, le langage fonctionne sur la base de conventions et de consensus entre les locuteurs. N'est-il pas absurde de prétendre, comme on pourrait l'interpréter chez Frege, qu'une communauté en entier puisse se tromper face aux sens de certaines expressions? Le changement possible

⁴² Putnam, *op. cit.*, p. 143-144

⁴³ Gareth EVANS, "The Causal Theory of Names - I" dans *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, vol. 47, 1973, p. 201-202.

ici est-il vraiment la trace d'une *corruption*, plutôt que d'une simple variation tout à fait acceptable? Il semble alors que la signification est relative à l'*usage* des termes d'une langue au sein d'une communauté donnée.

1.4 Conclusion

En conclusion, Evans souhaite analyser comment il est possible d'appliquer correctement le modèle sémantique de Frege aux langues naturelles, en tâchant d'apporter certaines modifications précises, afin d'avoir une théorie plus clémente et représentative de l'*usage réel* du langage⁴⁴. On comprendra qu'une théorie du langage qui fait fi de l'utilisation réelle et publiquement observable de nos langues sera bien évidemment pauvre, même si elle répond correctement à certaines problématiques philosophiques importantes. Sans prétendre que la théorie de Frege est pauvre (bien au contraire, elle est très riche et subtile), elle ne semble pas prendre en considération d'importants mécanismes sémantiques à l'œuvre dans l'utilisation de nos langues.

Que les termes, les noms propres, ou même certains prédicats changent de sens au fil du temps ou des cultures, cela n'a rien de fondamentalement problématique. Il est naturel que le sens de certains mots varie, car le sens n'est pas indépendant des contraintes sociales et historiques et de l'évolution de la communauté linguistique. Par exemple, l'unité phonétique exprimée par 'Québec' signifiait pour les autochtones 'passage étroit'. Quelques centaines plus tard, ce même terme signifie à la fois un territoire, une ville, ainsi qu'un gouvernement provincial. La question à savoir s'il ne faudrait pas ajouter au sein du sens une composante qui accommode précisément ces variations sémantiques potentielles demeure.

Parmi ces ajouts que proposera Evans, une place importante sera réservée à des termes ou bien des mécanismes sémantiques éventuellement subjectifs. Le *sens*, bien que rigide et normatif, n'est pas nécessairement seulement dépendant de variables objectives; certains termes indexicaux tel 'moi' et 'ici' semblent justement puiser leur dénotation d'une source strictement égocentrique. De plus, les *termes*

⁴⁴ Evans, *Varieties of Reference*, p. 41

vides ne sont pas aussi inutiles ou insensés qu'on aurait pu le croire: ils ne menacent pas la valeur de vérité des propositions simples. Au pire, ils seront inutiles dans le *discours factuel*. En effet, on peut sauver l'idée selon laquelle ces termes ont bel et bien un *sens*.

En résumé, ce chapitre-ci se contentait de poser clairement les bases conceptuelles nécessaires à une analyse féconde de la philosophie du langage de Gareth Evans. Bien sûr, cela passe forcément par une analyse préalable de la théorie traditionnelle à laquelle cet auteur s'oppose, en l'occurrence ici, la philosophie de Gottlob Frege. Ainsi, nous avons mentionné plusieurs problèmes réels ou potentiels quant au programme de Frege. En effet, les questions portant sur la valeur de vérité d'énoncés, les indexicaux, les noms propres historiquement déterminés, ainsi que le statut ontologique du sens sont toutes des questions menaçantes qui demandent un approfondissement philosophique. Les prochains chapitres vont l'exposer, ces difficultés vont pousser Gareth Evans à actualiser et retravailler certains principes frégréens importants, afin d'en arriver à une théorie plus souple et plus représentative de l'usage réel que nous faisons de nos langues.

Tout ceci mène à croire que le sens de nos expressions et de nos termes n'est pas aussi objectif ou neutre que Frege le pensait. Plusieurs contre-exemples ou difficultés inhérentes à son système ont montré qu'il *peut exister* des termes dont le sens n'est pas un objet public, tel un objet de notre perception. Que nous fassions référence à un quelque chose grâce à un bagage conceptuel communautaire, ou bien grâce à un mécanisme purement subjectif, cela met à mal la systématité objective défendue par Frege. La position défendue par Evans soutiendra que bien qu'il y ait d'excellents principes et pistes chez Frege, même si la théorie de frégréenne demande d'être nuancée afin qu'elle fasse de la place aux multitudes de sens et de dénnotations qui sont établis grâce à des mécanismes soit subjectifs, ou intersubjectifs.

CHAPITRE 2

Le principe de Russell

Dans ce chapitre, nous traiterons du *principe de Russell* tel que conçu par Evans, un principe fondamental, mais lourd d'explications philosophiques. Par le fait même, nous allons faire référence au rôle de la perception quant à la saisie du sens et de la référence, ainsi que d'autres facultés mentales importantes (espace mental et mémoire) en sémantique (sens, référence et de l'identification d'objets).

2.1 Structure logique et sémantique de la pensée

Evans débute le chapitre 4 de son ouvrage en présentant ce qu'il appelle le 'principe de Russell'. Il va de soi que Russell a développé plus d'un 'principe' dans sa carrière, et il faut donc préciser à *quel* principe exactement nous faisons référence. Evans tire cette idée de *Problems of Philosophy*, plus précisément du chapitre 5, dans lequel Russell définit succinctement son principe.

Le principe tel que conçu par Russell va comme suit : il est à peine concevable (traduit de « scarcely conceivable ») de poser un jugement à propos de quelque chose, sans savoir sur quel objet porte le jugement. Nous reviendrons sur ce point longuement. Ce principe est issu d'une autre idée russellienne selon laquelle « toute proposition que nous pouvons saisir doit être entièrement composée de constituants avec lesquels nous sommes familiers »⁴⁵. Pour l'auteur, la différence entre saisir le sens d'une phrase et entendre des sons est la suivante : dans le premier cas, nous assignons des sens aux mots prononcés, et ces sens doivent nous être familiers (au sens d'être 'accointés'), dans le second, nous entendons seulement des bruits auxquels nous n'assignons aucun contenu sémantique.

Evans reprend le principe de Russell sur le sens et la référence et va tenter de le clarifier et de le justifier. Il formule le principe comme ceci : un sujet ne peut pas poser un jugement à propos de quelque chose, à

⁴⁵ Bertrand RUSSELL, *The Problems of Philosophy*, New York, Oxford University Press, 2001, p. 32, ma traduction

moins qu'il sache sur quel objet porte son jugement. Comme tel, le principe est pratiquement identique à la formulation originelle. Cependant, Evans fait remarquer que les termes « qu'il sache à quel objet » ne signifient pas que l'individu sait exactement *quel* est l'objet dont il parle. En effet, Evans défend l'idée qu'il n'est pas nécessaire de garder un critère si fort que tout individu qui prononce un nom propre, par exemple, doit nécessairement connaître sans erreur possible l'objet auquel il fait référence. Par exemple, on peut tout à fait s'imaginer un individu qui se joint à une conversation entre amis et qui demande 'qui est ce Charles dont vous parlez ?'. Cette personne aura convenablement fait référence à l'individu nommé Charles, mais il est à ce stade incapable de dire de *quel* Charles il s'agit.

Une seconde lecture de ce principe doit aussi être rejetée, écrit Evans⁴⁶. Si le principe veut simplement dire « le sujet qui porte un jugement sur un objet doit être en mesure de pouvoir penser à l'objet (ou plutôt, doit être en mesure d'avoir l'objet à l'esprit) », alors on se demandera si le principe exprime quelque chose qui vaut la peine d'être mentionné. En d'autres termes, cette deuxième lecture rend le principe si évident et trivial, qu'il n'exprime peut-être rien de philosophiquement remarquable. Après tout, il semble tout à fait tautologique de dire « si tu poses un jugement à propos de l'objet *x*, alors tu dois penser à l'objet *x* » puisque le jugement est lui-même une opération mentale qui requiert nécessairement la condition de 'penser à l'objet'. Sur cette base, Evans rejette cette lecture et en propose une autre.

Evans croit pouvoir reformuler le principe de manière à ne le rendre ni trop contraignant, ni tautologique. Selon ce dernier, le principe de Russell doit faire appel à au moins une *connaissance discriminante*. Cette dernière doit permettre au sujet de pouvoir *reconnaître* l'objet de sa pensée parmi les autres objets qui pourraient être visés par ce jugement.

La formulation proposée ici rend le principe plus souple : nul besoin de postuler chez l'agent une capacité mentale telle qu'il est systématiquement capable de savoir exactement de quel objet on parle, peu importe les circonstances. Sur ce, Evans clarifie ce qu'il entend par le principe de Russell.

Il donne l'exemple d'un individu qui, par le passé, aurait interagi avec une boule de métal *x*. Quelques années plus tard, on lui présente la boule *x* accompagnée d'une boule identique *y*. Bien que le sujet ait seulement interagi avec une seule des deux boules par le passé, il ne sera pas en mesure de trancher et de sélectionner exactement la boule *x* plutôt qu'*y*. Le sujet semble alors être dans une situation qui

⁴⁶ Gareth Evans, *The Varieties of Reference*, p. 89

violerait le principe de Russell, car il est incapable de présenter des critères ou des faits qui lui permettrait de distinguer de quelle boule il parle. Evans reconnaît ainsi que le *principe* devrait être détaillé davantage, afin d'éviter des objections les plus menaçantes.

Un premier modèle interprétatif du *principe de Russell* est offert par Evans ; il s'agit du *vérificationnisme*. Cette approche défend l'idée selon laquelle le modèle fondamental de l'identification est le *démonstratif* (aussi appelée définition ostensive). Cette forme rassemble toutes les autres formes d'identification si on réussit à démontrer que toutes les identifications peuvent se décrire par un démonstratif potentiel et futur. Saisir le sens d'un mot pourrait donc se réduire au fait d'être en mesure d'identifier l'objet à l'aide d'un démonstratif, lorsque nous sommes en présence de cet objet.

Evans détaille le vérificationnisme de Michael Dummett. Qu'est-ce exactement que le vérificationnisme selon la lecture de Dummett? Ce dernier écrit que le vérificationnisme, appliqué à la question du *sens* des termes singuliers (noms propres) se résume en la possibilité de concevoir un critère d'identification d'un objet⁴⁷. Ce *critère d'identification* serait la capacité mentale à déterminer la référence d'un terme singulier donné. En d'autres mots, la lecture vérificationniste stipule que le fait de comprendre le sens d'un nom propre, revient à connaître quel test, quel examen est nécessaire afin de déterminer que l'objet *x* est bel et bien l'objet désigné par le nom '*N.N.*'. Une conséquence de cela est la suivante : comprendre le sens d'un nom *propre* (un nom qui ne réfère qu'à un et un seul objet), c'est avoir la propension à reconnaître l'objet en question, et ce, par le moyen des *sens*⁴⁸.

Cependant, à ce niveau, Evans ne croit pas que le modèle proposé par Dummett soit adéquat. Il fait remarquer que certains objets ne pourront jamais être *perçus* au sens strict, malgré le fait que nous comprenons tout à fait le sens des mots qui les dénotent. En effet, nul besoin d'avoir une expérience sensorielle (passée ou future) des atomes ou des particules pour comprendre le sens des termes 'atome' et 'particule'.

⁴⁷ Michael Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, deuxième édition, p. 488

⁴⁸ Evans, *op. cit.*, p. 94

La contrainte de généralité suppose que nos pensées doivent être structurées d'une manière commune ou similaire⁴⁹. La pensée que *x* est malade, par exemple, ne peut pas être très différente de la pensée que *y* est malade. En d'autres mots, ces deux pensées, bien qu'elles ne soient pas identiques, doivent exprimer un contenu analogue. Evans mentionne que cette contrainte n'implique pas du tout un langage de la pensée, ni une manipulation mentale d'un ensemble de symboles. Tout ce que la contrainte exige est que si un individu comprend la phrase « *a* est *F* » alors le sujet doit être en mesure de saisir le sens de '*F*' et de '*a*' séparément. Ainsi, Evans défend l'idée que toutes les pensées de la forme « *a* est *F* » doivent avoir une structure analogue entre elles. Par conséquent, les énoncés « *a* est *F* » et « *a* est *G* », lorsqu'ils sont pensées ou prononcés par un sujet, impliquent un état mental apparenté.

Plus précisément, aucun individu normalement constitué ne peut se représenter « *x* est heureux » et « *y* est gentil », sans pour autant être apte à concevoir les énoncés « *y* est heureux » et « *x* est gentil »⁵⁰. À ce sujet, Strawson a défendu une lecture similaire des *prédicats*. Selon lui, un prédicat représente l'ensemble des individus discernables auquel le prédicat peut être significativement assigné. Le prédicat 'être heureux' exprime le *même* contenu, peu importe à qui on attribue cette qualité. Comprendre le sens d'un prédicat, c'est être en mesure de s'imaginer des objets *x* dont il serait vrai de dire « *x* est *F* ». Ainsi, la propension à assigner le prédicat *P* à $x_1, x_2, x_3, \dots, x_n$, est constitutive de la connaissance d'un langage. Selon Evans, les individus doivent avoir les *ressources conceptuelles* nécessaires pour entretenir les pensées du type « *x* est *F* », où *x* peut référer à une multitude d'objets. Maîtriser une langue exige donc *plus* que le simple fait de comprendre les phrases telles qu'elles sont exprimées ; il faut avoir la capacité de comprendre à quels objets les prédicats qu'on utilise peuvent s'appliquer. Cela dit, Evans défend l'idée que la *contrainte de généralité* s'applique aux *pensées* des individus, et non aux *jugements*.

Plus loin, Evans cherche à définir et à défendre une version non-vérificationniste du *principe de Russell* (qui dit, rappelons-le, qu'un sujet qui a la pensée que *P* doit être en mesure de comprendre ce que serait la situation où *P* est vrai).

Sur la base du principe de généralité, Evans ajoute que si nous pouvons comprendre l'énoncé « *a* est *F* », alors nous devons avoir à l'esprit ce que l'auteur appelle une *idée fondamentale*. Ainsi, pour comprendre

⁴⁹ Evans, *op. cit.*, p. 100

⁵⁰ Evans, *op. cit.*, p. 103-104

ce que « a est F » exprime, il faut pouvoir comprendre ce que signifie 'a' et 'F', et c'est l'*idée fondamentale* de chacun des termes qui assurera cette compréhension.

Une idée fondamentale, pour Evans, est un concept mental qui nous permet de distinguer une idée particulière, parmi l'ensemble des autres idées que nous avons. Dit succinctement, nous devons avoir à l'esprit une conception de 'a' et/ou de 'F' qui offre une *justification de différenciation* conceptuelle, afin de pouvoir correctement distinguer une idée d'une autre. Ainsi, si nous pouvons distinguer un objet parmi d'autres (ou un prédicat parmi d'autres), c'est parce que nous pouvons reconnaître une *base de différence*, qui émane de nos *idées fondamentales*, sans quoi la discrimination serait impossible. En d'autres mots, si je suis en mesure de reconnaître une chaise parmi un ensemble d'objets situés devant moi, c'est bien parce que j'ai à l'esprit l'idée fondamentale de chaise, et cette dernière est suffisamment détaillée et distincte pour que je puisse reconnaître dans mon champ visuel ce qui est une chaise, et ce qui n'en est pas une. Pour reprendre un exemple de l'auteur, l'idée fondamentale de 'carré' serait équivalente à « forme géométrique aux angles droits à quatre côtés de même longueur ». On peut voir comment l'idée fondamentale se rapproche d'une simple définition, tant et aussi longtemps que cette définition épuise réellement l'ensemble des particuliers qui lui correspond. Tout ce que nous cherchons ici est un concept, voire un mécanisme, qui explique comment nous pouvons référer sans ambiguïtés à certains objets (abstraites ou matériels). Sinon, comment pouvons-nous parler de 'carrés' ou de 'chaises', sans une capacité à les reconnaître ? Si nous refusons l'existence de ce mécanisme, il devient difficile de comprendre comment les êtres humains se comprennent lorsqu'ils parlent la même langue. La question peut se poser pour soi-même : comment puis-je m'assurer que ce que je vois sur ce papier est bel et bien un carré, si ce n'est pas par le moyen d'une règle, même abstraite, qui réussit à établir ce qu'est un carré ?

L'idée fondamentale de Evans offre une manière de distinguer par la pensée les catégories d'objets dont nous faisons l'expérience dans le monde. De plus, dans une discussion avec un interlocuteur, elle nous permet d'identifier certains objets qui figurent dans des expressions référentielles. Chez Strawson, le concept de *faits individualisants* joue ce rôle : il s'agit de propriétés qui s'appliquent à un et un seul *x* au sein du schème conceptuel partagé par les interlocuteurs⁵¹. Citer les bons faits individualisants assurera la réussite de l'identification pour notre public. Premièrement, ceci n'implique pas que les *faits individualisants* doivent agir comme des descriptions russelliennes, au sens où ils doivent être vrais d'un

⁵¹ Peter Frederick STRAWSON, *Individuals*, New York, Routledge, 2005, p. 23

et un seul objet dans l'absolu. Au sein d'un certain schème conceptuel et d'un contexte précis de conversation, peut-être n'existe-t-il qu'un seul 'Charles' auquel on peut référer par l'expression 'le frère d'Antoine'. Ainsi, identifier Charles en disant qu'il est le frère d'Antoine pourra suffire à l'identification réussie, dans ce contexte précis. Cependant, il est évident que si la description devait être vraie d'un et un seul objet dans l'ensemble de l'Univers (à la Russell), alors il aurait été ambigu de dire 'le frère d'Antoine'.

Deuxièmement, on peut citer un fait individualisant qui ne réfère pas directement à l'objet, mais qui réfère plutôt à un *autre* objet, avec lequel l'objet dénoté est le seul à entretenir une relation particulière⁵². Ainsi, pour identifier un objet, il n'est pas nécessaire de lister exactement une ou plusieurs propriétés qui s'appliquent directement à lui.

Au sujet de 'l'identification' réussie d'un particulier, P.F. Strawson la définit comme étant la capacité de saisir l'objet que notre interlocuteur souhaite dénoter sur la base des expressions qu'il prononce⁵³. Les expressions dont il est question peuvent tout à fait faire appel à des noms propres, des descriptions et des pronoms. Une identification échouera si, lors d'un contexte où on réfère à un objet, notre interlocuteur ne réussit pas à saisir, sur cette base, l'objet auquel on souhaite faire référence.

Dans *Logico-Linguistic Papers*, Strawson argumente également que l'utilisation d'un nom propre (et l'identification de sa dénotation par nos interlocuteurs) requiert chez le public certaines connaissances antérieures. En effet, on ne peut pas utiliser un nom propre '*N*', et uniquement celui-ci, en espérant se faire comprendre si on ne croit pas simultanément que notre public saisira l'objet auquel on réfère sur la base de ce nom. En d'autres mots, on ne peut pas identifier avec succès un individu par un nom propre si notre public ne connaît pas cet individu⁵⁴. Le terme '*N*' ne servira à rien, tant que nous ne donnons pas une description suffisante pour que nos interlocuteurs puissent sélectionner l'individu qu'on nomme '*N*'. Une description du genre « le premier homme à avoir fait *x* » suffirait tout à fait. Ainsi, si on a la conviction que notre public possède le même bagage conceptuel que nous, alors le nom propre communément accepté à lui seul est suffisant pour qu'il y ait identification réussie. Dans un contexte plus restreint, disons dans un groupe d'amis, on peut dire qu'il existe, par exemple, un et un seul 'Nicolas', bien qu'il existe une

⁵² Strawson, *op. cit.*, p. 25

⁵³ Strawson, *op. cit.*, p. 16

⁵⁴ Peter Frederick STRAWSON, *Logico-Linguistic Papers*, Londres, Richard Clay (The Chaucer Press) Ltd, 2004, p. 79-80

multitude d'individus qui portent ce nom *en dehors* de ce groupe d'amis. Conséquemment, en dehors de ce contexte, le nom 'Nicolas' demeurerait ambigu.

De plus, pour Strawson, il existe un type d'identification qui s'attarde à ce que nous pouvons *percevoir*, à un moment ou à un autre : l'identification par *ostension*. Les expressions utilisées à l'aide d'un démonstratif réfèrent à des objets ou des événements qui sont distinguables et sélectionnables dans le champ perceptuel des sujets. En d'autres mots, une expression qui réussit à identifier ostensiblement un objet va dénoter des choses perceptibles et, sur la base de ces perceptions, les individus seront en mesure de reconnaître et même de situer dans leur champ perceptuel l'objet dont il est question⁵⁵. Par exemple, si deux personnes écoutent la même chanson, alors l'un d'eux pourra identifier démonstrativement celle-ci en disant « cette chanson-ci », et sur la base de ce qu'il entend, son interlocuteur aura toutes les ressources conceptuelles et cognitives pour saisir la référence.

Evans défend même l'idée selon laquelle on ne peut pas penser à une catégorie d'objets sans présupposer l'existence d'au moins un objet⁵⁶. De plus, pour pouvoir penser à *cette* catégorie d'objets, il faut justement reconnaître l'existence d'un critère *conceptuel de différence*, en plus d'une faculté d'identification ou de reconnaissance de l'objet.

Il est évident que le concept d'*idée fondamentale* chez Evans permet en partie d'expliquer comment les idées d'un individu fonctionnent suivant le *principe de Russell*. Puisque les idées fondamentales possèdent la propriété de se différencier des autres idées aux yeux des agents, ces derniers disposent donc des outils conceptuels nécessaires pour identifier correctement les objets qui leur sont familiers. Cela dit, rien n'implique que *tous* les mots que nous prononçons correspondent à une idée fondamentale dans notre esprit. Dans la vie de tous les jours, on parle régulièrement d'objets ou de choses que nous serions incapables de décrire et de définir pour que notre compréhension corresponde à l'*idée fondamentale* de Evans (par exemple, 'nicotine', 'azote', etc.). Il existe certes des experts en chimie, par exemple, qui seraient parfaitement capables d'avoir à l'esprit des critères d'identification stricts et factuels pour 'nicotine'. Bien que cela soit un critère nécessaire à tout discours scientifique, les conversations mondaines ne font pas toujours appel à ces idées fondamentales.

⁵⁵ Strawson, *Individuals*, p. 19

⁵⁶ Evans, *op. cit.*, p. 108

Revenons à l'exemple offert plus tôt par Evans, celui de l'individu qui perçoit deux boules identiques, dont *une* qu'il a déjà vue par le passé. Lorsqu'il se pose la question « est-ce que cette boule-là est celle que j'ai déjà vue ? », que veut-il dire ? Qu'est-ce qui est supposé si sa réponse est 'oui' ? Le problème est le suivant : l'individu ne peut rien faire de *plus* pour montrer qu'il a vraiment à l'esprit la boule *x* (et que c'est elle qu'il a perçu par le passé), et non la boule *y* qui lui est identique. Ainsi, Evans reconnaît, sans problèmes immédiats, que l'homme en question ne pourra pas dire quelle est *la* boule qu'il a en tête, même s'il souhaite faire appel à une chaîne causale retraçant la perception de la boule *x* à l'origine. En d'autres mots, même si le sujet dit « une seule des deux boules m'a été présentée, et donc je sélectionnerai la boule qui a été la source/cause de ma perception originale », il propose un critère qui ne pourra jamais réellement éclairer son choix. Après tout, si les deux boules sont vraiment identiques, alors comment retracer l'une des deux boules à son origine causale ? Il semble impossible d'éviter l'ambiguïté et la possibilité de l'erreur. Ainsi, Evans écarte la *source causale* de l'objet perçu comme facteur prépondérant dans le fonctionnement mental de l'identification ; à l'inverse, il insiste sur l'importance du concept d'*idée fondamentale* au sein de ce processus.

2.2 Perception et réalisme épistémique

Evans croit que le principe de Russell est encore et toujours acceptable, tant et aussi longtemps que nous ne l'interprétons pas sous l'angle d'une théorie de la description⁵⁷.

D'abord, l'auteur défend l'idée que nos pensées vis-à-vis un objet quelconque, et l'assignation d'une valeur de vérité à certains jugements à propos de cet objet, seront déterminées par le contenu mental que nous associons au concept. La perception joue également un rôle fondamental et nécessaire dans ce phénomène de production de jugements. En effet, la perception a précisément la capacité de nous informer sur le monde et sur les objets qui le composent. Si nous percevons une voiture, par exemple,

⁵⁷ Evans, *op. cit.*, p. 120

nous percevons simultanément sa couleur et sa forme. Ainsi, nous recueillons les bases nécessaires afin de former un jugement qui sera vrai ou faux à propos de cette voiture.

Le lien intime entre perception et connaissance a été grandement développé par David M. Armstrong dans *A Materialist Theory of Mind*. D'abord, Armstrong explique les implications de la thèse selon laquelle 'la perception est un mécanisme d'acquisition de croyances'. Selon cette idée, la perception informe le sujet de l'état du monde extérieur, ainsi que de notre position corporelle dans ce monde. La perception serait fondamentalement un phénomène biologique, cela dit, qui n'est pas, comme tel, exclusif aux êtres humains.

Les croyances issues des perceptions peuvent bel et bien être vraies ou fausses, selon l'assentiment (ou le dissentiment) du sujet vis-à-vis ces dernières. Cependant, Armstrong croit fermement qu'on ne peut pas analyser séparément les concepts *d'information* (au sein de la perception) et de *croyance*⁵⁸. La raison est simple : si la perception est l'acquisition d'informations sur le monde extérieur, alors ces dernières forment certaines de nos croyances. Pour illustrer le propos, imaginons une personne qui se trouve dans un restaurant très bruyant. Sa perception auditive du bruit ambiant va de pair avec la croyance intuitive et conséquente *que* le restaurant est bruyant. Ainsi, entendre ce que cette personne a entendu serait suffisant pour générer la croyance qu'il a. Maintenant, quel test doit-on faire pour savoir si une perception est trompeuse ou véridique ? Armstrong défend l'idée qu'il faut confronter les croyances (issues des perceptions à l'examen) avec les *faits*. Par définition, les *faits* ont la propriété d'être vrais, et causalement parlant, ils sont l'envers objectif et réel des perceptions. Pour reprendre l'exemple du restaurant bruyant, si la croyance du sujet est vraie, alors c'est parce qu'il est un fait *que* le restaurant est bruyant. À l'inverse, si cela était faux, alors on parlera d'une perception trompeuse ou illusoire.

Comprises de cette manière, les perceptions (ainsi que les croyances) sont pré-langagières. En d'autres termes, bien qu'on exprime dans nos propres mots le contenu de nos croyances et perceptions, tous les animaux font l'expérience de perceptions et d'acquisition de croyances. Ainsi, il est trompeur de vouloir

⁵⁸ David M. ARMSTRONG, *A Materialist Theory of Mind*, Londres, Routledge, 1968, p. 210

réduire les croyances, la perception, et peut-être même la pensée à un phénomène essentiellement linguistique⁵⁹.

La perception jouit aussi d'*intentionnalité* : elle est dirigée vers certains objets. Un phénomène perceptuel présente à l'esprit de l'individu les objets de son environnement, et donc, la perception d'objets est à propos de ces derniers. Cependant, Armstrong refuse d'admettre un mécanisme de formation de croyance à deux paliers, où d'abord le sujet perçoit, et où il forme dans un second temps un jugement à propos des objets qu'il a perçus. En effet, l'auteur veut faire la distinction entre la perception et la croyance. Il défend l'idée que l'acquisition d'information causée par le biais de la perception cause du même souffle la formation d'une croyance. Ainsi, la perception d'une voiture (accompagnée d'une saisie de sa forme et de sa couleur) implique immédiatement la croyance qui correspond à cette perception. Dit autrement, si je perçois dans des conditions normales une voiture rouge, alors j'aurai à l'esprit la croyance que 'la voiture est rouge'.

Dans la perspective de la psychologie populaire, où l'on souhaite expliquer nos intuitions communes vis-à-vis la psychologie humaine, il semble que l'idée que la perception cause certaines croyances est tout à fait acceptable. Par exemple, si je vois une explosion au loin, nul besoin de me poser la question si l'explosion a vraiment eu lieu : je vais agir exactement comme si elle avait lieu, puisque percevoir l'explosion était suffisant à la formation de la croyance 'il vient d'y avoir une explosion'. Peut-être que cela était le fruit d'une hallucination, auquel cas ma croyance est fautive, mais cela renforce justement l'idée que les perceptions sont intrinsèquement liées au phénomène de formation de croyances.

Si quelqu'un m'interroge plus en profondeur et demande « comment es-tu certain qu'il y a eu une explosion », ma réponse serait certainement « je l'ai vue » et aucune justification additionnelle n'est nécessaire ou même possible sans présupposer à nouveau l'énoncé « je l'ai vue » ou « je l'ai perçue ». Cependant, tous les exemples illustrant les propos d'Armstrong illustrent des cas où le sujet est conscient et lucide. Or, ici, il n'est pas nécessaire pour l'auteur que nous soyons toujours conscients de toutes nos croyances, ni même de tous les objets qu'on perçoit. En effet, il existe des situations où une simple perception ne pourra pas nous convaincre de ce qu'elle semble nous dire. Certaines croyances que nous adoptons sont si fondamentales, et si profondes au sein de notre économie mentale, que nous nous

⁵⁹ *Ibid*

empêcherons de former une croyance rivale basée uniquement sur une perception quelconque⁶⁰. C'est le cas d'illusion d'optique, par exemple : je vois un bâton à moitié plongé dans l'eau, et ce dernier m'apparaît brisé, mais je refuse tout de même de croire que le bâton est *réellement* brisé. Cela serait expliqué, entre autres, par ma croyance fondamentale que l'eau réfracte la lumière, ainsi que par mon assentiment fort et convaincu à la véracité de ce principe. Même idée pour le cas du miroir, où mes yeux me font croire qu'il existe, derrière le miroir, un monde en toutes apparences identiques à ce qui se trouve derrière moi.

À ce sujet, Strawson conçoit qu'il est suffisant, mais non nécessaire pour l'identification d'un particulier d'être en mesure de le percevoir⁶¹. Il suffit pour deux individus de pouvoir faire l'expérience sensible d'un objet, et sur cette base, être apte à sélectionner l'objet parmi l'ensemble des objets qui se retrouvent dans leur champ perceptuel pour réussir l'identification du particulier. On retrouve ici le fondement des *identifications démonstratives* de Strawson. D'ailleurs, l'objet auquel on réfère, dans cette situation, doit absolument se retrouver dans l'ensemble de ce que l'agent perçoit à ce moment-là. En d'autres mots, on ne peut pas établir une référence démonstrative à propos d'un objet qui est (ou qui était) *en dehors* de ce qu'on peut percevoir au moment de l'énonciation de l'identification.

Selon Strawson, il existe des particuliers fondamentaux que nous pouvons percevoir et reconnaître dans le monde ; ce sont des objets publics et percevables par tous⁶². Ces particuliers peuvent bel et bien être distingués et reconnus par plusieurs personnes à divers moments : tous les locuteurs peuvent percevoir ces particuliers fondamentaux. Ces objets ont également la propriété de pouvoir être identifiés ostensiblement, et ce, sans faire appel à un autre objet ou concept en amont. Par exemple, la phrase « cet arbre » et sa référence peuvent être saisies sans nécessairement avoir à faire appel au concept 'être vivant' ou 'plante'. Cela est différent d'un autre exemple, soulevé par Strawson, selon lequel un décès est nécessairement le décès de quelque chose ou de quelqu'un⁶³. Sur la même note, certains événements ou objets plus complexes (tel une guerre, une pandémie, la nicotine, etc.) ne peuvent pas être qualifiés de 'particuliers fondamentaux', car ils ne sont pas publics et perceptibles au même titre qu'un objet matériel (qu'on pourrait littéralement pointer du doigt, tel un arbre). À ce sujet, Strawson conclut que les objets

⁶⁰ Armstrong, *op. cit.*, p. 221

⁶¹ Strawson, *Individuals*, p. 18

⁶² Strawson, *op. cit.*, p. 45

⁶³ Strawson, *op. cit.*, p. 46

physiques mondains ont un rôle constitutif et fondamental dans notre cognition puisqu'ils représentent les particuliers fondamentaux *par excellence*⁶⁴. Ils ont une primauté au sein de la perception et de l'identification vis-à-vis des objets abstraits et complexes qu'on ne peut pas *observer* ou *rencontrer* de la même manière. On peut donc les identifier directement par une définition ostensive. La raison principale en est que ces objets sont situés spatiotemporellement.

Cependant, Evans défend l'idée que la condition suffisante, soulevée par Strawson, selon laquelle on peut identifier un particulier, n'épuise pas l'étendue des cas possibles de définitions ostensives. L'auteur y reconnaît quelque chose de fondamental : il existe un *lien d'information* entre le sujet et l'objet lors de la perception. Dit rapidement, on dit qu'il y a un 'lien d'information' au sein de la perception, puisque l'individu perçoit certaines propriétés de l'objet, et peut se fonder sur ces perceptions afin de formuler un jugement vrai à son propos. En d'autres mots, les objets qui composent le monde ont des qualités propres à eux (comme leur forme, leur couleur, leur poids, et ainsi de suite), et nous pouvons faire l'expérience de ces qualités pour ainsi *nous informer* par rapport à ces objets. Détaillé de cette manière, il est difficile de contester l'existence des *liens d'informations* tels que proposés par Evans, surtout considérant qu'ils réussissent à justifier un certain réalisme intuitif. De plus, l'auteur croit que les *liens d'informations* jouent également un rôle constitutif au sein du *sens* et de la *référence*. Contrairement à Strawson, Evans va défendre la thèse selon laquelle ces *liens* ne sont pas suffisants, mais seulement nécessaires.

Au sujet de la perception, Evans fait remarquer que nous sommes toujours situés dans un continuum d'événements perceptuels, et que la perception ne s'incarne jamais à un moment T_x quelconque, qui serait extirpable des autres instants T_w et T_y qui le précède et le suit respectivement. Ces épisodes continus dont il est question se traduisent par une *continuité* des liens d'informations⁶⁵. Evans défend donc l'idée que la référence faite à l'aide d'un démonstratif n'est ni entièrement explicable, ni définie par la simple existence ou reconnaissance des *liens d'informations*⁶⁶.

Dans l'article « The Causal Theory of Names », Evans argumente que l'existence des liens d'informations entre un objet x (portant un nom *N.N.*) et le locuteur explique la possibilité de pouvoir référer à cet objet

⁶⁴ Strawson, *op. cit.*, p. 55-56

⁶⁵ Evans, *Varieties of Reference*, p. 146

⁶⁶ Evans, *op. cit.*, p. 148

à l'aide du nom *N.N.*⁶⁷. Si je peux comprendre de qui on parle lorsque quelqu'un prononce le nom 'César', par exemple, c'est parce qu'il y a eu un transfert d'information au fil des générations et que notre communauté reconnaît que 'César' dénote l'empereur romain. Evans ne croit pas cependant que les liens d'informations sont infaillibles et incorruptibles avec le temps : nous pourrions imaginer, comme l'auteur l'a fait, l'existence d'un imposteur qui aurait pris la place de l'individu nommé *N.N.* à un moment T_x à l'insu de l'ensemble de la communauté. Ainsi, lorsque je parle de *N.N.*, je pourrais théoriquement faire référence à *N.N.* pré- T_x , ou *N.N.*' post- T_x , tout en ignorant la distinction. Cela est dérangent peut-être, mais ce n'est pas contradictoire. En effet, Evans défend seulement l'idée que la bonne référence est celle qui tire sa source causale de l'ensemble des informations à la disposition de la communauté auquel le locuteur appartient. Or, cette communauté peut ignorer qu'il y a eu, par exemple, deux Napoléon dans l'histoire : le *vrai* Napoléon, et son imposteur qui l'aurait remplacé après son séjour à l'Île d'Elbe⁶⁸. Les liens informationnels entre l'objet et le locuteur ne transcendent pas les limites de la communauté linguistique des locuteurs.

Ainsi, rien n'empêche que je dise une vérité à propos de *x* par pur accident, ou plutôt, que je prononce une vérité qui n'est pas du tout issue du respect des liens d'information. On dira simplement que mes propos ne sont pas justifiés.

De retour à *The Varieties of Reference*, Evans défend l'idée selon laquelle les liens d'information ne suffisent pas à l'agent pour exercer une pensée singulière⁶⁹. Il illustre cette idée en proposant l'exemple de la radio et de la télévision, où on entend et voit une personne nous parler, sans pour autant être en mesure de savoir exactement où se trouve cette personne. Dans cette situation, il est possible de référer correctement à l'individu qu'on entend et d'avoir une idée adéquate de ce dernier, tant et aussi longtemps que l'on reconnaisse que 'cette personne' signifie 'l'individu qui est à la source causale de mes perceptions auditives et visuelles'. Si quelqu'un est incapable de concevoir qu'il existe des mécanismes (tel la radio et la télévision) qui nous permettent de percevoir des objets ou des individus géographiquement très éloignés de nous, alors cette personne ne sera pas en mesure de former une idée adéquate de ce qu'elle a vu ou entendu. Idéalement bien sûr, on serait en mesure de comprendre et de savoir où se trouve l'objet

⁶⁷ Evans, "The Causal Theory of Names - I", p. 197

⁶⁸ Evans, *op. cit.*, p. 201

⁶⁹ Evans, *The Varieties of Reference*, p. 149-150

qu'on perçoit sur la base de ces perceptions, mais l'exemple de la radio semble représenter le contre-exemple parfait. Cependant, pour Evans, entendre une animatrice à la radio n'implique pas qu'on sait instinctivement où elle est, mais plutôt que l'on comprend qu'elle doit être *quelque part*, occupant bel et bien un espace donné. Échouer à adopter ce point de vue serait en opposition avec le principe de Russell, écrit Evans, car il deviendrait ainsi possible de poser des jugements sur un objet x , sans savoir *de quel* objet il est question. Après tout, il semble absurde de dire qu'on peut concevoir le corps d'une personne quelconque sans imaginer que cette dernière se retrouve à un endroit précis.

Cependant, Evans croit que lors des perceptions dites normales (écartons l'exemple de la radio ici), là où il y a existence d'un lien informationnel fiable et direct, l'agent sera en mesure de *situer* l'objet de sa perception. En fait, c'est le lien informationnel lui-même qui assure cette saisie du sujet. Cela dit, toutes ces considérations s'écroulent si on n'explique pas comment le sujet réussit à référer à sa propre position spatiale. En d'autres mots, Evans croit qu'on ne pourra pas expliquer comment un individu peut se représenter un endroit spatialement éloigné s'il ne peut pas penser à 'ici'. Les prochaines lignes analyseront cette idée.

2.3 Le rôle de *l'espace* au sein de l'esprit

Evans tient pour acquis que nous nous représentons les endroits géographiques que nous connaissons en fonction de leur relation entre eux. Savoir où est la montagne A , c'est être capable de la situer parmi d'autres points de référence (B, C, D , etc.) que nous avons à l'esprit. L'ensemble des A, B, C, D , etc., formera une *carte cognitive* où plusieurs emplacements géographiques nous sont présentés les uns en relation avec les autres. Ainsi, tout endroit avec lequel nous sommes familiers sera spatialement défini par les *autres* endroits avec lesquels nous sommes familiers. En effet, aucun endroit x ne peut être situé sans faire implicitement référence (dans la parole ou dans l'esprit) à un second endroit qui servirait d'ancre ou de point zéro géospatial.

Evans remarque quelque chose de très particulier à propos des pensées faisant appel à 'ici'. Si on les compare aux pensées démonstratives telles que définies plus haut, on voit que les 'liens informationnels'

ne sont pas incarnés de la même manière. En fait, les pensées exprimant 'ici' *ne dépendent pas* des liens informationnels causalement issus de l'objet ou de l'endroit. En d'autres termes, une pensée démonstrative à propos d'un objet que l'on perçoit sera vraie en fonction des informations (comme la forme, couleur, etc.) causalement tirés de l'objet lui-même. Par exemple, la pensée 'cette pomme verte a l'air excellente' est adéquate si elle tire sa source d'une pomme verte qui existe réellement, car seule cette dernière pourra être légitimement à la source du lien informationnel entre sujet et objet. Or, l'auteur fait bien remarquer que toutes ces caractéristiques de la pensée démonstrative s'effritent dans le cas de la pensée 'ici'. Pourquoi ? Une personne peut tout à fait penser et référer à son 'ici' sans avoir quelque idée que ce soit d'où elle se trouve. Evans donne l'exemple d'une personne qui a les yeux bandés, et qui prononcerait tout de même l'expression 'ici'⁷⁰.

Plus précisément, l'auteur écrit que toutes les pensées du type 'ici' se rangent dans un système cognitif qui permet l'expression de pensées telles 'il y a x là-bas', 'à ma droite se trouve X', etc. Ce que l'auteur appelle les pensées *égocentriques* sont des pensées qui gagnent leur sens en fonction de et relativement à la position spécifique de l'individu qui exprime ces pensées. En effet, 'à gauche' par exemple n'est significatif *que* lorsqu'on comprend *qui* a prononcé le mot, et *où* cette personne se trouve, puisque 'à gauche' dépend exactement de cet emplacement. Il n'y existe pas un gauche universel, seulement des 'gauches' relatives aux humains.

L'auteur défend également l'idée qu'on peut parfois avoir une pensée adéquate d'un endroit spécifique dans notre champ spatial égocentrique sans pour autant percevoir cet endroit⁷¹. On peut chercher un objet dans le noir, par exemple, tout en étant convaincu de l'existence de l'objet et de sa proximité dans l'espace. De plus, Evans trace un lien intime entre un *endroit* quelconque, et la capacité d'interagir ou de s'imaginer interagir avec lui. Nos actions sont guidées par notre saisie et notre représentation de l'espace que nous occupons. Plus précisément, Evans écrit qu'un *endroit* est « l'objet de notre action, seulement dans le cas où la réussite de cette action dépend de notre caractérisation de cet endroit »⁷². Pour reprendre un de ses exemples, une personne ne peut pas avoir une bonne compréhension du terme 'ici' si elle n'agit pas en conséquence lorsqu'elle tient pour vrai la phrase 'il y a un feu ici'. En effet, Evans croit

⁷⁰ Evans, *op. cit.*, p. 152

⁷¹ Evans, *op. cit.*, p. 161-162

⁷² Evans, *op. cit.*, p. 161, note en bas de page 32

qu'un animal ou un organisme qui ne produit aucun *output* comportemental ne pourrait pas se représenter soi-même dans l'espace.

L'auteur conclut alors que les références ainsi que les pensées que nous avons par rapport aux endroits spatiaux ne sont pas une forme d'identification par description. La relation que nous avons avec le monde spatial est fonction de notre comportement et de nos actions potentielles ou futures.

Evans semble ainsi défendre une forme de cognition étendue et de cognition énaactive. Dit autrement, notre représentation et notre compréhension des endroits qui nous entourent se manifestent dans notre manière de nous déplacer et d'interagir dans ces endroits. Dit d'une autre manière encore, c'est notre capacité à nous déplacer dans notre environnement et d'interagir avec ce dernier qui nous garantit la capacité d'avoir des représentations géospaciales fiables, voire 'objectives'. Ce n'est pas tout, cependant, car l'auteur reconnaît l'importance d'avoir une carte cognitive (une représentation mentale d'un endroit avec lequel nous sommes familiers). Se représenter l'espace *public*, voire *objectif*, cela est plus complexe que le simple fait de s'imaginer interagir dans ce monde. Pour Evans, penser objectivement un endroit géographique c'est également avoir une carte cognitive de cet endroit. Ainsi, si nous essayons de nous retrouver dans un endroit qui nous est familier, nous allons tenter de faire correspondre notre carte mentale aux objets/repères qui nous entourent et dont la position (plus loin, plus près, à droite, etc.) dépend essentiellement de notre emplacement égocentrique. Ainsi, l'agent qui souhaite retrouver son chemin dans un quartier qu'il connaît bien va constamment tenter de comparer et faire correspondre sa carte mentale avec ce que Evans appelle l'espace public. Défini plus formellement, se retrouver dans l'espace se traduit par la saisie de la vérité de ' $x = P$ ' dans lequel P est une idée d'un endroit public, et où x est une idée d'un endroit identifié par l'agent. Formulé différemment, si x est 'ici', alors je sais où je me trouve si je dis vrai en exprimant ' $x = P$ ', où P est un endroit public. De plus, on doit me créditer la connaissance d'où se trouve un endroit P si je peux concevoir ce qui devrait être fait pour que ' $x = P$ ' soit vrai (où x correspond à là où l'agent se trouve).

Il est nécessaire pour que l'être humain se repère dans l'espace qu'il ait la capacité à *suivre mentalement* (traduit de « *keep track* ») les endroits qui l'entourent⁷³. Au travers de nos mouvements dans l'espace, nous devons avoir la faculté de nous remémorer à court terme où se trouvent toujours les endroits A , B ,

⁷³ Evans, *op. cit.*, p. 164

C, etc., sans quoi même les déplacements les plus intuitifs et naturels ne seraient jamais cohérents comme nous le pensons. Par exemple, une voiture qui file devant nos yeux ne disparaît pas quand elle est trop loin pour être perçue, nous l'avons tout simplement *suivie* jusqu'à ce qu'elle soit visuellement hors de portée. Nous savons très bien ce qu'il faudrait faire pour continuer à la percevoir : nous devrions littéralement suivre la voiture et donc ajuster notre position en fonction de la sienne. Toutes ces considérations sur l'espace égocentrique, sur l'espace public et la capacité à suivre les objets de notre environnement permettent à Evans de montrer comment nous pouvons avoir une pensée adéquate à propos de 'ici' et comment ce dernier joue un rôle crucial dans nos pensées spatiales.

De plus, Evans reconnaît qu'un agent ne peut pas référer à deux endroits différents par l'utilisation du terme 'ici'⁷⁴. Une personne ne peut pas adopter simultanément deux points de vue différents sur le monde au sein de la perception. Si je prononce un premier 'ici', l'endroit auquel je réfère ne peut pas être différent d'un second 'ici' que je prononcerais du même souffle. Evans donne l'exemple de quelqu'un qui dit « il fait chaud ici, mais pas trop ici »⁷⁵. Le sujet pense ainsi pouvoir se représenter dans l'espace à un endroit fixe à un moment donné, et du même coup, il pense être capable de se représenter à un second endroit distinct du premier qui est exprimé par le même terme 'ici'. Or, si le second endroit est bel et bien distinct du premier, il aurait pu référer à ce second endroit par le biais des termes égocentriques (tel 'là-bas', 'à ma droite', 'plus loin', etc.).

Sur ce, l'auteur est d'avis que les individus sont en mesure d'avoir une pensée d'un endroit égocentrique (qui est donc relatif à la position et aux actions potentielles de l'individu), et que cette pensée puisse ensuite correctement référer à un endroit de l'espace *public*. Selon quel mécanisme ? Les humains ont cette disposition mentale à interagir (et à s'imaginer interagir) avec les objets dans leur espace égocentrique. Selon l'auteur, les liens intimes entre la perception et l'action pour un sujet lui permettent de concevoir l'espace égocentrique comme un tout unifié. Finalement, pour posséder une *idée adéquate* d'un endroit de l'espace public, il suffit à l'agent de projeter son espace égocentrique sur sa conception de l'espace public.

⁷⁴ Evans, *op. cit.*, p. 167-168

⁷⁵ *Ibid*

À la lumière de ces arguments, Evans conclut que l'identification d'un endroit x dans l'espace égocentrique d'un sujet *n'est pas* une forme d'identification par description⁷⁶. En effet, les pensées sur 'ici' ne naissent pas par un mécanisme de description, mais sont plutôt issues d'un système de pensées représentant l'espace égocentrique.

Ici, l'auteur retrouve une pensée qui, à ses yeux, porte en elle un contenu entièrement russellien. Rappelons que le *principe de Russell* postule que pour avoir une pensée adéquate, il faut que l'agent sache de quel objet il parle. Si l'individu ne peut pas sélectionner l'objet dont il parle, alors on ne peut pas dire qu'il pense à quoi que ce soit. Evans l'écrit ainsi : « s'il n'y a pas d'endroit auquel on pense, alors il n'y a aucune pensée du tout - aucune proposition intelligible n'aura été soutenue »⁷⁷.

Evans explique ensuite comment l'identification démonstrative des objets matériels est établie. Bien sûr, dans la vie courante, tous supposent qu'il est *possible* de faire ces identifications, et ce, sans complexité profonde : nous pouvons pointer un objet et dire 'je parle de celui-ci' pour clarifier à notre public quel est l'objet de notre pensée. Pour un philosophe cependant, il ne suffit pas de dire que c'est possible, ou d'en faire une expérience phénoménologique ; nous devons expliquer les mécanismes logiques et les conséquences ontologiques du phénomène. La question est plus précisément '*comment* est-il possible ?' plutôt que '*est-il* possible ?'⁷⁸.

La réponse sommaire à cette question est la suivante : sur la base de certaines perceptions, et reconnaissant qu'il existe un lien informationnel entre l'objet et le sujet, l'individu sera en mesure de localiser dans son environnement l'objet qu'il a à l'esprit. Evans est explicite : c'est l'existence d'un lien informationnel qui permet au sujet de localiser l'objet dans l'espace. Cependant, ce lien informationnel n'est pas suffisant en lui-même. Le sujet doit pouvoir se représenter ce qui devrait être le cas pour que la phrase 'ceci = l'objet situé à endroit y ' soit vraie.

⁷⁶ Evans, *op. cit.*, p. 169-170

⁷⁷ Evans, *op. cit.*, p. 170

⁷⁸ Evans, *op. cit.*, p. 170-171

Pour Evans, une identification démonstrative ne s'explique pas par l'entremise d'une identification *descriptive* plus fondamentale⁷⁹. En d'autres mots, les idées démonstratives sont ontologiquement autonomes vis-à-vis des idées saisies par description ; la démonstrative n'est pas une sous-classe de descriptions.

De plus, au sein d'une perception d'un objet *x*, s'il n'y a, en fait, *aucun* objet au bout du fil (qui se comprend comme la source causale de la perception), alors on devrait dire, avec Evans, que la pensée issue de cette perception ne sera à propos de rien. Si le sujet échoue à nous faire comprendre quel objet il perçoit par le biais d'une identification démonstrative, alors cette personne a dû halluciner. En effet, une identification démonstrative réussie doit nécessairement être issue d'un lien informationnel qui existe réellement, et qui n'est pas simplement supposé par l'agent. Pour illustrer ces propos, imaginons que je pointe du doigt un objet à un ami, et que je décrive l'objet du même coup pour qu'il puisse mieux le discriminer dans son champ visuel. Bien sûr, si l'objet n'existe pas en réalité, alors je ne fais référence à rien, j'hallucine : je ne décris rien. Cependant, si l'objet existe, alors je décris *quelque chose*, et les qualités que j'assigne à cet objet me proviennent des liens informationnels qui existent entre moi et l'objet. C'est pour cette raison que si une pensée démonstrative d'un objet est adéquate, ce doit être un *fait* qu'il existe un lien informationnel, sans quoi il n'aurait pas été permis d'appeler cette pensée 'adéquate'.

2.4 Synthèse et analyse : à propos du *sens* et de la *référence* chez Evans

Il a été mentionné plus tôt qu'on pouvait identifier le concept d'*idée fondamentale* avec le concept de définition d'un mot. Par le fait même, on peut dire que l'idée fondamentale représente le *sens* d'un mot. Si l'idée *F* nous permet d'identifier des particuliers sur la base de son contenu, alors on peut voir que le même phénomène se produit lorsque le sens d'un terme détermine la référence de ce terme. En effet, le sens de 'carré' sera le contenu langagier de l'idée fondamentale, en occurrence : forme géométrique à

⁷⁹ Evans, *op. cit.*, p. 173

quatre côtés droits de même longueur. Le sens détermine bel et bien la référence puisqu'on réussit à sélectionner la totalité des carrés avec une telle définition, et seulement ceux-ci.

Cela dit, la différence principale entre le 'sens' et 'l'idée fondamentale' chez Evans est que, sans surprise, l'idée fondamentale est d'abord une entité mentale, qui n'est pas nécessairement publique comme l'est le sens (dans le modèle frégéen). Selon Frege, les sens sont fondamentalement publics, et existent indépendamment des représentations mentales (correctes ou non) des individus.

Si l'idée fondamentale, comme le sens, permet de déterminer/sélectionner les objets dénotés, alors on retrouve une entité entièrement mentale qui est suffisamment précise et déterminée pour exprimer la signification de certains mots. Ceci le démarque de Frege pour qui, ultimement, seul le sens public et objectif porte ce statut ; les esprits des agents ne font que saisir ou comprendre ces sens, comme on perçoit des objets dans notre environnement. Ces sens, chez Frege, ne sont pas issus des esprits des individus, ils existent indépendamment et nous ne faisons que les saisir. Le sens du terme 'carré' n'est pas mental, bien qu'il soit compris et internalisé par tous les locuteurs d'une langue. Mais le sens de 'carré' existe, peu importe la position psychologique de l'agent vis-à-vis de lui.

Evans ajoute ici son grain de sel. Les explications et les arguments soulevés plus tôt sur le mot 'ici' souhaitent pallier une lacune de la théorie frégéenne. Pour résumer ce que défend Evans, le sens mot 'ici' n'est pas déterminé ou explicable grâce à une entité publique, mais grâce à une entité privée. Ce que 'ici' signifie dépendra du moment ainsi que de la personne qui l'exprime. Conséquemment, le sens de 'ici' n'est pas universel et indépendant des esprits qui le conçoivent ; il n'existe pas de sens ou d'objets qui représentent un 'ici' universel. Pour comprendre ce que veut dire notre interlocuteur lorsqu'il dit 'ici', nous devons, minimalement, nous imaginer ce que cela implique pour lui d'être dans la position dans laquelle il est. Nous devons, si on veut, nous mettre mentalement dans ses souliers afin de saisir le sens exact de 'ici' tel que prononcé par lui.

Cela dit, le modèle d'Evans doit réussir à expliquer, voire accommoder, certains cas d'ambiguïté par rapport à 'ici'. Comment s'assurer que la théorie puisse expliquer qu'on soit tout à fait capable de se comprendre en exprimant ce mot, en plus d'expliquer comment on peut parfois se tromper en assignant certaines caractéristiques à 'ici' ? Evans répond que lorsque nous formons un jugement faux sur 'ici' (par exemple, « c'est bruyant ici »), sur la base de perceptions, alors c'est dû à une chaîne de communication fautive. En d'autres mots, on ne peut pas s'y méprendre en référent à ici, mais dans certains cas nous

pouvons assigner une propriété à ce 'ici' qui ne lui appartient pas. Evans donne l'exemple d'une personne qui porte, à son insu, de petits écouteurs lui faisant croire que les sons qu'il entend viennent de son entourage. Dans la grande majorité des cas, là où les chaînes de communication sont fiables, le sujet qui exprime 'ici' signifiera un endroit relatif à sa propre personne.

La capacité des individus de *suivre* certains objets ou endroits est fondamentale à la saisie du sens de certains mots. Pourquoi ? Certains indexicaux (tel que 'ici', 'maintenant', 'là', etc.) changent de sens et de référents selon leur moment et lieu d'énonciation. Si je prononce 'maintenant' à 14h, cela signifie quelque chose d'autre que si je le prononce à 18h. Cependant, comment s'assurer que nous puissions comprendre ces phrases, et ce, même après coup (c'est-à-dire, bien après le moment où le mot indexical a été prononcé) ? Le problème est le suivant : si mon ami dit 'ici' à un endroit *x*, et le répète lorsqu'il se trouve à un endroit *y*, alors 'ici' aura eu comme sens deux endroits distincts. La capacité à *suivre* nous permet justement d'avoir une continuité de croyances vis-à-vis certains objets. Par exemple, si je marche et je dis 'ici', en quelques secondes, ce lieu sera mieux exprimé par 'là-bas', car je conçois que je m'éloigne de l'endroit désigné au début. Pour des entités temporelles, si je lis 'hier' dans un journal, je comprendrai qu'on signifie la veille de la publication de ce journal. Cependant, pour référer à nouveau à cette journée spécifique, je dois *suivre* par la pensée la journée en question afin de pouvoir y référer adéquatement. Ainsi, si je relis le journal un jour plus tard, le jour désigné par 'hier' écrit dans l'article deviendra 'l'avant-veille de la publication du journal'. Si, dans le futur, on souhaite exprimer à nouveau cette journée, alors on aura à suivre à rebours la journée en question, et réactualiser les mots qu'on utilise pour y référer⁸⁰.

Le sens de ces termes (tel 'ici' et 'maintenant') n'est donc jamais fixe ; ils dépendent du lieu, de la personne et du moment où ils sont prononcés. Leur sens sera donc en constant changement, et si nous voulons comprendre ce que l'un a voulu dire par 'ici' ou 'maintenant', il faudra retracer le moment et l'endroit où la personne a dit ces mots-là afin de saisir quels lieu et instant il voulait dénoter.

Selon « The Causal Theory of Names », le sens de certains noms propres est destiné à changer avec le temps si la communauté linguistique perd ou retrouve certaines connaissances à propos de l'objet dont il est question. Le sens et la dénotation de 'Napoléon' pourraient tout à fait changer avec le temps si nous apprenons qu'il y a eu un premier Napoléon original, suivi d'un imposteur qui a usurpé son nom et son

⁸⁰ Evans, *op. cit.*, p. 193-194, écrit par John McDowell

titre. Le sens de 'Napoléon' est public, bien sûr, mais il n'est pas au-delà de la somme des connaissances de la communauté par rapport à Napoléon. Tant que nous réussissons à retracer le mot 'Napoléon' à son objet d'origine, et que le personnage de Napoléon est toujours reconnu au sein de la communauté linguistique, alors le mot exprimera un sens précis et déterminé.

Dans le chapitre suivant, il sera question de la capacité d'un individu à référer ou à penser à soi-même telle qu'expliquée et défendue par Evans. Pour quelle raison l'auteur souhaite-t-il clarifier cette notion ? Dans les dernières lignes de la section 6.4 de *The Varieties of Reference*, il défend l'idée selon laquelle la pensée 'ici' est sous-tendue par une compréhension préalable du sujet vis-à-vis sa propre personne⁸¹. C'est-à-dire que le sujet doit implicitement se représenter *soi-même* avant de pouvoir concevoir 'ici'. En effet, s'imaginer naviguer dans le monde extérieur implique précisément une compréhension et une distinction mentale de ce qu'est le 'je'. Même une théorie réaliste faible supposera tout de même que le monde extérieur existe indépendamment de l'existence des sujets qui le perçoivent. Ainsi, si on s' imagine être à un endroit de la planète qu'on aimerait bien visiter un jour, on imagine nécessairement alors un corps se déplaçant dans une direction, occupant un certain espace, percevant selon un certain angle, etc. Bref, on ne peut pas penser à un endroit quelconque sans pour autant avoir une reconnaissance et une saisie intuitive de notre propre position corporelle et de notre propre personne.

⁸¹ Evans, *op. cit.*, p. 176

CHAPITRE 3

Les indexicaux et leur sémantique

Dans ce chapitre, nous analyserons les différents mécanismes nécessaires à la saisie du sens et de la référence des termes indexicaux. Nous verrons comment ces termes posent problème à la théorie traditionnelle, et pourquoi il est nécessaire de faire appel à des mécanismes intersubjectifs pour la saisie correcte de leur dénotation.

3.1 Les indexicaux et la référence égocentrique comme angles morts de la théorie traditionnelle

Tel que soupçonné dès le chapitre 1, il existe une classe d'expressions dont la dénotation est déterminée par des mécanismes proprement égocentriques et rigidement contextuels. Ces expressions se rangent dans la catégorie des 'indexicaux', dont le sens et la référence sont déterminés strictement au sein du contexte immédiat d'énonciation. Les expressions qui ont été analysées sous la loupe philosophique jusqu'ici ont la propriété de porter un sens fixe et objectif: ce qu'ils expriment demeurera le même peu importe le moment ou le lieu d'énonciation. Le terme 'chaise' réfère ainsi à un ensemble d'objets bien déterminés, et qui jouissent de la même valeur sémantique dans la bouche de tous les locuteurs de la langue française.

Cela dit, les 'indexicaux' ne se bornent pas à cette économie sémantique. Ces derniers ne sont intelligibles que si on saisit, simultanément, soit le lieu, la personne et le moment de l'énonciation. Ce ne sont donc pas des propriétés ou des qualités fixes, ainsi, qui vont justifier une référence bien saisie ou non (à l'inverse, nous reconnaissons que les noms communs se soumettent exactement à ce mécanisme). Conséquemment, n'importe quelle théorie du langage sera incomplète si elle ne réussit pas à jeter de la lumière sur le processus de la genèse de leur sens et de leur référence. Après tout, les indexicaux figurent à part entière dans notre vocabulaire et, en contexte normal, ils ne présentent pas une source de confusion ou d'ambiguïté. De toute façon, toute philosophie du langage doit admettre ce point de départ: il n'y a pas de raison de croire que dans un contexte ordinaire, deux locuteurs qui maîtrisant la même langue ne se comprendront pas. Cette thèse est tellement banale qu'elle figurera, *mutatis mutandis*, tel un axiome au

sein de la philosophie analytique du langage. À l'opposé, une sorte de scepticisme sémantique serait absurde à défendre; toutes les conversations mondaines que nous avons justifient la thèse inverse.

Mais encore, quels sont, spécifiquement, ces termes dits 'indexicaux'? Ils sont, rappelons-le, des mots dont le sens et la référence seront déterminés uniquement au sein du contexte d'énonciation. Ce 'contexte' peut faire appel au *lieu*, au *locuteur* ou au *moment* spécifique de l'énonciation. Conséquemment, des expressions telles 'ici', 'cela', 'maintenant', 'demain' et 'moi-même' seront tous des indexicaux. Bien évidemment, les *termes généraux* ne suivent pas cette logique: le mot 'chaise' peut être compris dans l'absolu, au sens où le contexte n'aidera pas à déterminer la référence. À l'inverse, quelqu'un qui saisit la journée dont il est question lors de l'énonciation du mot 'aujourd'hui' devrait nécessairement être en mesure de saisir le contexte relatif à cette expression. En soi, cela n'a rien de problématique, il suffit d'être mentalement à l'affût des conditions temporelles et géospatiales de nos interlocuteurs. Cela dit, ces termes semblent être dans un angle mort d'une théorie frégréenne. Pourquoi? Les indexicaux n'auront jamais une signification fixe ou absolue, ils sont essentiellement relatifs. Les expressions 'maintenant' et 'ici' peuvent représenter un nombre indénombrable de moments et de lieux. Par le fait même, un énoncé tel 'je suis ici' aura, dans ma bouche, la signification 'Martin C. se trouve dans son appartement à Montréal'. Pris tel quel, le *même* énoncé aura un sens totalement différent lorsque c'est une autre personne qui le prononce. Dans le même ordre d'idée, le jour auquel je réfère par le terme 'demain' devra être identifié différemment le jour suivant (en l'occurrence, à l'aide du terme 'aujourd'hui'). On arrive ainsi devant la situation fâcheuse, pour Frege, où les *mêmes* unités linguistiques et les énoncés qu'elles composent peuvent changer radicalement de signification d'un moment à l'autre. C'est précisément là qu'on trouve la difficulté posée par les indexicaux. Alors comment rendre compte de leur fonctionnement sémantique? Comment s'assurer que notre théorie philosophique réussit à rendre compte de ces cas apparemment atypiques? Ce sont ces questions qui guideront les discussions du présent chapitre.

Il existe deux aspects importants constitutifs du fonctionnement sémantique des indexicaux. Selon David Kaplan, les indexicaux possèdent un *contenu*⁸². Le contenu des indexicaux correspond à *ce qui est exprimé* par l'expression ou l'énonciation. Au sein d'énoncés entiers (contrairement, disons, à un terme singulier), c'est précisément ce qui est sujet à une évaluation de valeur de vérité. Si ce qu'on évalue est un terme

⁸² David KAPLAN, "Demonstratives: An Essay on the Semantics, Logic, Metaphysics and Epistemology of Demonstratives and other Indexicals", dans *Themes from Kaplan*, 1989, p. 500-501

indexical, le terme ‘aujourd’hui’ par exemple, alors son contenu sera tout simplement l’objet dénoté, *la* journée *j* à laquelle nous faisons référence. De manière évidente, selon le contexte d’énonciation, le *contenu* d’une expression pourra varier. Si on souhaite réexprimer le *même* contenu, alors il faudra peut-être remanier certains termes afin d’être cohérent au sein du contexte qui est variable.

Le second aspect constitutif des indexicaux est ce que Kaplan appelle le *caractère*⁸³. Le caractère n’est rien d’autre que *ce qui* détermine le contenu, en fonction du contexte. En ce sens, le caractère d’un terme tel ‘moi’ ou ‘je’ est justement la *règle* qui stipule que ces mots, ‘moi’/‘je’, réfèrent à la personne qui parle ou écrit. Il s’agit d’une règle communément reconnue, qui aide à déterminer la référence des termes. Cela dit, le *caractère* n’est pas suffisant en lui-même pour nous permettre de saisir la référence de nos expressions, son contenu, car elle doit également s’accompagner de la saisie du contexte. Ainsi, le caractère est *ce qui* demeure le même, et ce, d’un contexte à l’autre. Cependant, il faut abandonner une lecture descriptiviste du caractère: une fonction telle ‘la personne qui parle ou écrit’ n’est pas une simple description, mais plutôt une voie vers la détermination du *contenu* véridique.

Cela dit, Kaplan distingue deux classes d’indexicaux⁸⁴. Les premiers se nomment *indexicaux purs*, et les seconds se nomment *indexicaux démonstratifs*. Les *indexicaux purs* sont des termes dont la référence peut être comprise directement, tant et aussi longtemps qu’on est conscient des variables contextuelles en jeu. On inclut ici des termes comme ‘je’, ‘aujourd’hui’, ‘ici’, etc. La seconde classe, celle des *indexicaux démonstratifs*, requiert une démonstration ou ostension précise, qui sélectionne exactement l’objet en question. Ces termes sont, par exemple, ‘lui’, ‘ceci’, ‘là’, etc. Au sujet de ces deux classes de termes, Kaplan offre deux principes très simples qui caractérisent leur fonctionnement logique⁸⁵. Le premier stipule que la référence d’un *indexical pur* donné dépend du *contexte* (pris comme un ensemble de variables), alors que la référence d’un *indexical démonstratif* dépend de l’ostension effectuée. Le second principe, qui sera réitéré plus tard, présuppose que *tous* les termes indexicaux (*purs* ou *démonstratifs*) réfèrent *directement*. En d’autres mots, saisir le contenu et le caractère nous permet de saisir la référence directement. Pour faire contraste, une entité comme un nom descriptif ne réussira pas cette référence directe.

⁸³ Kaplan, *op. cit.*, p. 505-506

⁸⁴ Kaplan, *op. cit.*, p. 489-491

⁸⁵ Kaplan, *op. cit.*, p. 492

Un autre aspect, qui découle nécessairement de cette classification, est que l'intention du locuteur est vaine dans le premier cas, alors qu'elle est constitutive d'une dénotation bien saisie dans le second cas. Le public qui entend l'expression 'ici' ou 'maintenant' n'a pas besoin de se représenter quel lieu ou quel moment le locuteur avait à l'esprit: s'ils sont eux aussi en relation avec ce contexte, ils comprendront d'un seul coup. Cependant, si le locuteur parle d'un individu en utilisant le pronom 'il' et 'lui', alors le public devra nécessairement saisir l'ostension effectuée par le locuteur. Cette sélection peut être effectuée, par exemple, aussi simplement qu'en pointant du doigt l'individu dont nous parlons.

Ce qui demeure, dans ces deux familles d'expressions indexicales, est que ces termes vont toujours main dans la main avec le contexte dans lequel ils ont été exprimés. En d'autres termes, la référence dont ils jouissent sera toujours relative au contexte qui était en jeu. En anglais, on parle d'une '*context-sensibility*', signifiant que les dénotations varient selon les changements de contextes. Un énoncé qui contient des indexicaux, ainsi, sera *relatif-au-contexte* si et seulement s'il est possible pour deux locuteurs qui expriment celui-ci, avec conviction, de dire deux choses distinctes⁸⁶. Cette idée est beaucoup plus simple qu'elle ne le semble: on dit seulement que si deux agents expriment mot pour mot la même expression (comportant un terme indexical), ils n'exprimeront pas le même contenu. Par exemple, si Justin Trudeau dit 'j'étais en retard ce matin', l'énoncé signifiera, bien sûr, *que* Justin Trudeau était en retard un matin donné. Si la ministre Mélanie Joly dit exactement la même chose ('j'étais en retard ce matin'), alors elle aura dit *qu'*elle-même, la ministre Joly, était en retard ce matin-là. De manière évidente, une expression qui n'est pas relative-au-contexte n'aura pas cette conséquence; chacun aura exprimé exactement la même chose s'ils avaient dit, par exemple, '3 est la racine carrée de 9'. La seconde thèse, très similaire à la première, est qu'un énoncé sera bel et bien *relatif-au-contexte* si et seulement s'il est possible qu'un des deux interlocuteurs exprime sérieusement p , et que l'autre exprime sérieusement $\neg p$, et ce, sans entraîner de contradiction. Pour reprendre notre exemple, si M. Trudeau déclare 'j'étais en retard ce matin', et que Mme Joly déclare à son tour 'il est faux que j'étais en retard ce matin', ils ne se seront pas contredits de plein fouet. Inversement, ils se seraient contredits si l'un avait exprimé '3 est la racine carrée de 9', alors que l'autre avait dit 'il est faux que 3 est la racine carrée de 9', puisque ces énoncés n'ont pas une valeur de vérité relative au contexte.

⁸⁶ Kaplan, *op. cit.*, p. 523-524 ; David BRAUN, "Indexicals", *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édition été 2017, §2.4, consulté en septembre 2022

Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte lorsqu'il est question du 'contexte', pris au sens large. En effet, on parle de plusieurs variables simultanément: on inclut ici un agent, un moment dans le temps, un lieu, ainsi qu'un monde possible. Ces quatre facteurs résument ce que signifie le *contexte* d'une proposition. Dans plusieurs cas, exemplifiés au travers des indexicaux, la valeur de vérité d'un énoncé sera alors relative à ces variables contextuelles.

En somme, les indexicaux ne sont que de simples instruments de la référence directe⁸⁷, et ce, qu'ils soient *purs* ou *démonstratifs*. Il est largement admis, chez les auteurs qui nous ont occupés, qu'ils ne sont pas non plus des descriptions déguisées, et ne dépendent pas de ces dernières afin de trouver leur référence. Il faut absolument évacuer cette lecture descriptiviste souvent léguée par la tradition. Selon Kaplan, les indexicaux fonctionnent plus précisément tels des désignateurs rigides, au sens où, fidèle au concept de 'référence directe', ils vont trouver la même référence dans tous les mondes possibles⁸⁸. Les critiques du descriptivisme seront développées plus en détail ultérieurement.

Avant de s'attaquer directement à la question, Evans pointe du doigt une sous-classe d'indexicaux qui s'avère, selon lui, absolument fondamentale dans le fonctionnement du langage. L'auteur définit ces termes comme étant 'égocentriques', en voulant dire que ces termes portent leur dénotation grâce à un mécanisme essentiellement subjectif. Les deux termes phares de cette catégorie sont les mots 'moi/je' et 'ici'.

Si notre analyse philosophique est féconde, et qu'elle réussit bel et bien à montrer que la détermination du sens et de la référence est *minimalement* épistémique (où une part de subjectivité s'avère irréductible), alors on se retrouverait devant une bonne piste de contestation de la théorie traditionnelle - tant que cette dernière se veut de part en part objective. Bien sûr, défendre cette idée ne reviendra jamais à défendre un subjectivisme sémantique, ou plus effrayant encore, un relativisme.

Le problème majeur avec la théorie traditionnelle est que Frege croyait qu'une proposition impliquant des indexicaux n'est pas une proposition (ou une pensée) pleinement déterminée⁸⁹. Elle doit nécessairement

⁸⁷ Kaplan, *op. cit.*, p. 492

⁸⁸ Kaplan, *op. cit.*, p. 514

⁸⁹ Dummett, *Frege: Philosophy of Language*, deuxième édition, p. 168-169

inclure la saisie mentale du contexte (et toutes ces variables) afin d'être pleinement sensée, et ainsi, jouir d'une valeur de vérité.

Le philosophe Michael Dummett écrit qu'afin de garder une certaine pensée intacte, ainsi que sa valeur de vérité, on devrait, idéalement, remplacer des pronoms par des termes déterminés. Il y a plusieurs formes d'indexicaux, certains faisant référence à une entité préalablement posée dans l'énoncé lui-même. En d'autres mots, ce type d'indexicaux/pronoms sont plus facilement traduits en termes non-réflexifs. Dummett donne l'exemple « les Chinois ont inventé la poudre à canon, mais ils ont utilisé celle-ci d'abord pour des feux d'artifice »⁹⁰. Deux pronoms sont présents dans cet énoncé, même s'il est radicalement non-contextuel. Nous avons, d'un côté, le terme 'ils' qui réfère aux Chinois, et 'celle-ci' qui réfère à la poudre à canon. Les références sont alors intralinguistiques, au sens où elles sont déjà prescrites dans l'énoncé en soi. Si nous voulions éliminer ces indexicaux, alors on pourrait traduire l'énoncé ainsi: « les Chinois ont inventé la poudre à canon, mais les Chinois ont utilisé la poudre à canon d'abord pour des feux d'artifice ». Ici, on évite certaines indéterminations potentielles. Or, comme le fait remarquer l'auteur, certains indexicaux ne se bornent pas à un seul contexte linguistique; un énoncé tel 'demain sera une dure journée' requiert nécessairement une saisie du moment d'énonciation afin d'être pleinement compris. Ces énoncés, écrit Dummett, ne sont pas elliptiques. Par le fait même, ils ne sont ni vrais ni faux dans l'absolu non plus. Pris mot à mot, ils peuvent être vrais à un temps t , et faux à un temps t' .

Dummett écrit que Frege serait mal à l'aise de devoir admettre une telle souplesse contextuelle vis-à-vis de la vérité ou de la fausseté de certaines propositions, considérant son ontologie radicalement réaliste. Idéalement, pour Frege, les pensées seraient donc vraies ou fausses dans l'absolu, grâce à un langage qui n'admet aucune expression indexicale de ce type. Pour l'auteur de la tradition, cet aspect du langage témoigne d'une imperfection. On préférerait s'attarder plutôt à des *propositions éternelles*, qui feraient fi de références *relatives-au-contexte*. Le problème, de manière très évidente, est que nos langues ne fonctionnent pas de cette manière. Ainsi donc, les énoncés *relatifs-au-contexte* auront précisément l'effet de véhiculer une valeur de vérité variable, selon les critères relatifs au contexte.

⁹⁰ Dummett, *op. cit.*, p. 366-367

Ainsi, la valeur de vérité semble être attribuée non pas aux pensées, mais plutôt au contenu qui a été exprimé par un énoncé faisant appel à un certain moment, une certaine temporalité⁹¹. Selon Dummett, les indexicaux temporels sont particulièrement problématiques pour le projet frégéen⁹². La raison en est que nous devons admettre une certaine variabilité des valeurs de vérité des pensées. Le commentateur y conclut que l'énonciation (prise dans son contexte propre, et incluant toutes les variables relatives à celle-ci) est la première entité qui jouit d'une valeur de vérité⁹³. Il rejette l'idée que les *pensées* soient cette entité première; plutôt, elles sont précisément une entité seconde.

3.2 Evans sur les indexicaux

Au chapitre 7 de *The Varieties of Reference*, Evans revient sur la question des expressions indexicales, dont le fonctionnement a été brièvement détaillé. Cependant, ce ne sont pas *tous* les indexicaux qui occupent ses pensées, mais bien une sous-classe très spécifique d'expressions. Bien que les termes du type 'cela' ou 'aujourd'hui' soient des indexicaux, leur fonctionnement logique ne demande pas la même justification philosophique que les termes sur lesquels se penche l'auteur. En effet, ce que Evans a à l'esprit est ce qu'on peut traduire par *l'identification à soi* (en anglais, *self-identification*) et qu'on appellera parfois également la *référence égocentrique*. À ce sujet, Evans explique qu'on ne peut pas tenir pour acquis que le fonctionnement de *l'identification à soi* suit le même modèle que les noms communs ou les noms propres⁹⁴.

Plus précisément, le terme égocentrique qui se place au centre des arguments de l'auteur est le 'je', qui donnera naissance à ce qu'on peut appeler les *pensées à propos de soi* (*'I'-thoughts*). Le caractère sémantique de ces pensées est tout à fait comparable, nous dit Evans, au fonctionnement d'autres

⁹¹ Dummett, *op. cit.*, p. 391

⁹² Dummett, *op. cit.*, p. 398

⁹³ Dummett, *op. cit.*, p. 400

⁹⁴ Evans, *The Varieties of Reference*, p. 205

pensées indexicales, en occurrence, les *pensées à propos d'ici* et les *pensées à propos de ceci*⁹⁵ (respectivement, les *'here'-thoughts* et les *'this'-thoughts*).

Il importe d'expliciter ce que nous signifions quand nous parlons de *pensées à propos de soi*. L'auteur nous fait comprendre que les pensées égocentriques que nous formons ne sont pas de simples pensées à propos d'un individu *x*, auxquels on aurait qu'à ajouter la clause d'identification exprimant '*x* est moi-même'. En d'autres mots, une *vraie* pensée égocentrique aux yeux d'Evans en est une où le sujet songe *consciemment* à lui-même⁹⁶. Il faut alors extirper de ce modèle toute pensée où il serait possible que le locuteur se trompe à propos de sa référence égocentrique. Les *pensées à propos de soi* sont nécessairement autoréférentielles; elles ne le sont pas de manière contingente, où nous devrions faire constat *a posteriori* de l'identification entre le locuteur et la personne dont il parle. L'identification à soi-même ne permet donc pas la situation difficile où un locuteur *x* parlerait de quelqu'un, sans savoir qu'il parle en fait de lui-même, où ses mots vont référer précisément à *x*, et ce, à son insu.

Ce qui saute aux yeux, ici, est que le gain d'information issu des *références à soi* est d'une nature fondamentalement différente des autres types de références. Evans écrit même qu'à ce niveau, les *pensées sur soi* se distinguent des *pensées à propos d'ici*⁹⁷. Le raisonnement est le suivant: l'identification à soi fait appel à une *autoréférence* directe, dont ne jouissent même pas les *pensées à propos d'ici*. Notre proximité informationnelle à soi-même est encore plus grande que la proximité que nous entretenons avec le lieu où on se trouve. Dans un sens, l'auto-identification est ce qu'il y a de plus direct et immédiat. L'exemple de la *douleur* est certainement un des plus significatifs: dans une situation normale, il est impossible de se tromper à propos de notre propre douleur. Être en douleur, c'est exactement *savoir* que nous sommes en douleur, et il serait insensé de se demander *qui* est le sujet de cette douleur.

Cependant, considérant l'importance philosophique du *principe de généralité* chez Evans, il est clair que les *pensées à propos de soi* devront également suivre cette contrainte. Rappelons-le, ce principe dit qu'un individu qui forme la pensée '*a* est *F*' doit également avoir la capacité mentale à former la pensée hypothétique que '*a* est *G*', ou '*b* est *F*', etc. Ainsi, lorsqu'un agent exprime une pensée égocentrique, il doit être conceptuellement capable de reformuler cette pensée afin qu'elle traite d'un *autre* individu, ou

⁹⁵ *Ibid*

⁹⁶ Evans, *op. cit.*, p. 206

⁹⁷ Evans, *op. cit.*, p. 207

d'une *autre* propriété. Ainsi, si un individu dit 'j'ai faim', qu'on pourrait traduire par '*a* est *F*' (où '*a* = moi' et '*F* = avoir faim, être affamé'), alors il doit être possible pour lui de concevoir 'ma mère a faim' ('*b* est *F*'), ainsi que, par exemple, 'je suis rassasié' ('*a* est *G*'). Le fonctionnement atypique des références égocentriques n'implique donc pas que ces pensées évitent de se conformer au *principe de généralité*⁹⁸.

Evans fait appel à nouveau au concept de 'carte mentale' dont il a été question au chapitre précédent. Selon lui, cette image géospatiale mentale montre précisément qu'il y a un enchevêtrement constant entre la sphère qu'on nommerait 'subjective' et la sphère 'objective'⁹⁹. Rappelons-le, la 'carte mentale' est une carte géospatiale qu'un agent a à l'esprit, basé sur sa mémoire, et où les endroits les plus familiers sont identifiés. Cette entité mentale permet aux individus de se situer dans l'espace, là où on projette notre modèle mental sur l'endroit de l'espace géospatial réel. Lorsqu'il y a adéquation, l'agent s'est bel et bien repéré lui-même.

Cela dit, en quoi est-il le cas qu'il se trouve, là, une irréductibilité du 'subjectif' face à ce qui est 'objectif'? Evans répond qu'il est inconcevable de *ne pas* se situer *soi-même*, d'une manière ou d'une autre, sur cette carte mentale. Les identifications véridiques que nous faisons impliquent une projection de *notre* position égocentrique sur l'espace public. Il est difficile de voir comment un individu pourrait se représenter un espace *e*, sans avoir la capacité de se concevoir *dans* cet espace. Ainsi, on peut voir comment chez Evans, concevoir quelque chose *d'objectif* (dans le sens de perceptible et public, ici) repose sur un second mécanisme qui est, lui, *subjectif*¹⁰⁰. Evans accorde beaucoup d'importance à l'interdépendance entre la représentation mentale du soi et celle de l'espace public. Encore une fois, on trouve ici un cas typique où un jugement vrai donné, et possiblement le sens ainsi que la référence d'un certain terme, obtient le statut qu'il a grâce à un mécanisme essentiellement subjectif.

Maintenant, comment la pensée réflexive (à propos de soi) est-elle possible? Il faut, bien sûr, que l'agent songe à lui-même d'une manière qui lui permette d'établir mentalement l'identification où 'l'objet de ma pensée' est identique à 'la personne qui possède cette pensée'.

⁹⁸ Evans, *op. cit.*, p. 209

⁹⁹ Evans, *op. cit.*, p. 212

¹⁰⁰ *Ibid*

Revenons aux termes qui occupent nos propos. Là où les indexicaux qui nous préoccupent ('moi', 'ici', 'cela') sont comparables, c'est dans la façon dont chaque terme gagne sa dénotation précise¹⁰¹. Chaque terme trouve sa référence grâce à un lien informationnel proprement subjectif, grâce à une des multiples manières que nous avons de nous représenter nous-mêmes et de former des jugements véridiques sur notre propre personne. En effet, Evans croit que l'identification égocentrique (à soi-même, radicalement) n'est pas en proie à l'erreur. Dans une situation normale, il n'y aura pas d'identification erronée. Toujours est-il qu'il faut justifier cette thèse.

Tout d'abord, l'auteur écrit que le terme indexical qui se compare le mieux au terme 'je/moi', est plutôt le terme 'ici' que 'ceci'¹⁰². Il faut également dire que ces termes 'ici' et 'je', lorsqu'utilisés, n'impliquent pas que l'agent sache exactement de quoi il parle. Dit autrement, un agent peut ignorer où il se trouve et quand même référer au lieu où il est à l'aide du terme 'ici'. De manière similaire, dans un épisode d'amnésie grave, une personne peut ignorer toute caractéristique précise sur soi, mais tout de même s'identifier correctement grâce au mot 'je'. Bien que ces conditions ne soient pas nécessaires, celle-ci l'est: un sujet qui peut correctement se représenter lui-même doit être disposé à former certaines pensées grâce aux canaux égocentriques d'information¹⁰³.

Certes, il y a une certaine classe de pensées à *propos de soi* qui, conceptuellement, ne peuvent pas rater leur identification voulue, en identifiant, en réalité, quelqu'un d'autre que nous-mêmes. L'exemple de la douleur doit être répété ici: il est absurde, en temps normal, de remettre en question notre douleur, subjectivement vécue. Il s'agit ici du canal d'information le plus intime qui existe et cela assure qu'aucune erreur d'identification ne sera possible. Ainsi, être en douleur et exprimer « c'est moi qui suis en douleur » ne pourra jamais rater la cible. De la même manière, Evans écrit qu'il est carrément insensé de prononcer un constat tel « quelqu'un a les jambes croisées, mais est-ce moi qui ai les jambes croisées? »¹⁰⁴. Notre vécu subjectif, tel que nous le vivons, ferme la porte à une inadéquation entre ce que nous ressentons, et la personne qui est le sujet de cette sensation. Pour cette raison, la personne qui est en douleur (ou qui a les jambes croisées) saura toujours que c'est elle-même qui a cette propriété. Bien sûr, cette nuance à

¹⁰¹ *Ibid*

¹⁰² Evans, *op. cit.*, p. 215

¹⁰³ Evans, *op. cit.*, p. 216

¹⁰⁴ *Ibid*, ma traduction

propos de notre phénoménologie, et sa proximité à certains constats égocentriques, ne garantit pas que toute identification à *propos de soi* sera correcte. En effet, le constat 'je suis en douleur' jouit d'une plus grande assurance métaphysique que 'je suis né en avril'. Contrairement à la douleur, mon mois de naissance m'a été appris au cours de ma vie par mes pairs, et on peut tout à fait s'imaginer qu'on m'a menti sur ce fait. Rien d'essentiellement subjectif ne garantit l'exactitude de mon mois de naissance, il s'agit plutôt d'un constat *a posteriori*. Ainsi, ce n'est pas parce que le constat réfère à nous-mêmes qu'il suit nécessairement le modèle 'égocentrique'.

Les expériences corporelles semblent avoir une trace épistémique similaire au sens où elles préviennent que le sujet se trompe, précisément parce que ces expériences se vivent à la première personne. En d'autres termes, l'erreur d'identification est très improbable, si et seulement si un agent rationnel ne peut pas remettre en doute *qui* est la personne qui fait l'expérience en question¹⁰⁵. Autrement dit, si un agent se sent d'une manière *F* (imaginons ici que '*F*' signifie être en douleur), alors cet agent ne peut pas douter du fait qu'il ressent '*F*'. Si cette connaissance provient d'une autre source, qui n'est pas à la première personne, alors la possibilité de se tromper dans l'identification du sujet faisant cette expérience est possible. On veut dire que la propriété qu'on assigne à soi-même peut être erronée, mais l'identification de soi-même n'est pas proie à l'erreur.

Notre date de naissance, par contraste, bien qu'elle décrive certains faits à propos de nous-mêmes, n'est pas un fait ou une propriété qui peut être connue directement: nous nous fions aux dires et aux comptes rendus de nos proches. Il se peut, donc, que quelqu'un se trompe lorsqu'il dit « je suis né le 3 septembre », car ce n'était pas son expérience corporelle et subjective, en soi, qui prescrit cela. Sans trop entrer dans les fins détails, si on se dit être le sujet d'une propriété *F*, et que nous accédons à ce fait grâce à une forme d'introspection (parfois appelée 'perception intérieure'), alors il n'y a pas place à l'erreur. Il n'y a pas d'étapes intermédiaires, qui puissent brouiller l'identification correcte.

Evans conclut alors qu'un sujet est irréductiblement un sujet physique *et* psychologique, à la fois. Il n'y a pas de primauté du psychologique sur le physique, tel que la tradition aurait pu nous le faire croire. Evans croit, d'ailleurs, que la vision, prise comme source de perceptions, nous dicte certains faits sur notre propre

¹⁰⁵ Sydney S. SHOEMAKER, "Self-Reference and Self-Awareness", dans *The Journal of Philosophy*, vol 65 (19), 1968, p. 556-557; Frédérique DE VIGNEMONT, "Bodily Awareness" dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édition automne 2020, §1.2, consulté en septembre 2022

corps¹⁰⁶. Nous faisons l'expérience de certaines perceptions, mais cela s'accompagne toujours de la conscience du fait que nous en faisons l'expérience. Ainsi, la vision, par exemple, permet à l'agent de se représenter dans l'espace qu'il occupe.

Cependant, la référence-à-soi n'est pas infaillible. Selon Evans, il est erroné de croire que cette référence aboutira toujours et fidèlement. En effet, l'autoréférence n'est pas toujours garantie, bien que fondamentale. Comment ce cas se produirait-il? La situation se manifeste si les avenues informationnelles (qui nous livrent des informations sur notre propre personne, notre propre corps, etc.) sont bloquées d'une certaine manière. On peut s'imaginer entre autres un individu sous l'effet d'une anesthésie puissante.

À ce sujet, deux contre-exemples qui démontrent cela seront tirés du livre *The Ego Tunnel*, de Thomas Metzinger. Le premier est celui d'une expérience psychologique très répandue où on place la main d'une personne sur une table, mais derrière un écran afin qu'elle soit cachée. On met une main de mannequin sur la même table, à la vue de l'individu, d'une manière telle que l'agent pourrait intuitivement avoir la conviction que la *fausse* main est réellement la sienne, puisqu'elle est dans une position très similaire¹⁰⁷. L'expérience est donc la suivante : nous touchons à la fois la *fausse* main et la vraie avec divers objets, et nous analysons la réaction et les stimuli rapportés par l'agent. Le résultat est que l'individu, après un certain temps, confond la fausse main avec la sienne ; il est trompé par cette illusion. Il témoigne de sensations sur sa *vraie* main, alors que nous avons cessé de la toucher depuis un certain temps. L'agent aura également tendance à pointer la fausse-main lorsqu'on lui demande d'identifier son membre. On en conclut alors que l'identification de soi-même (et donc de certaines parties de son corps) n'est pas infaillible, car il est possible que l'agent soit convaincu que sa main soit à un endroit où elle n'est pas, et qu'elle soit sujette de certaines sensations alors que ce n'est pas vraiment le cas.

Le second contre-exemple qu'on emprunte à Metzinger est celui *d'expériences extracorporelles* (traduction de *out of body experience*)¹⁰⁸. Sans trop entrer dans les détails, ce phénomène se résume à une projection mentale où l'individu ressent être en dehors de son propre corps. Dans certaines situations, les patients rapportent pouvoir se regarder eux-mêmes, à la troisième personne. Parfois, ces personnes

¹⁰⁶ De Vignemont, *op. cit.*, §1.3, consulté en septembre 2022

¹⁰⁷ Thomas METZINGER, *The Ego Tunnel*, Basic Books, New York, 2009, p. 75-77

¹⁰⁸ Metzinger, *op. cit.*, p. 82-83

ne se reconnaissent même pas, et donc ne réussissent pas à identifier leur propre corps. À d'autres moments, les individus savent très bien que ce qu'ils voient est leur propre corps, mais aucune perception directe ne le leur confirme : ils se sentent *ailleurs*, comme si leur *vrai* corps n'était pas le sujet de leurs perceptions actuelles¹⁰⁹. Les conséquences philosophiques pour nos propos sont similaires à celles du premier exemple : il est possible pour un agent d'avoir des perceptions qui l'informent, à tort, qu'il se trouve ailleurs que là où se trouve son corps. Si l'agent avait à se situer, sur la base de ces perceptions, il se placerait lui-même à la troisième personne. La rareté de ces phénomènes n'est pas problématique en soi, tant et aussi longtemps qu'ils existent et qu'on peut les étudier. Dès lors, ils sont assez importants pour être des contre-exemples à la thèse qui stipulerait que nous sommes *toujours, systématiquement* à l'affût de l'état spatial de notre corps, et que nous ne pouvons jamais nous tromper lorsqu'on s'identifie soi-même dans l'espace.

Finalement, une autre situation comparable, où un individu n'arriverait pas à situer sa propre personne, est l'exemple célèbre du 'cerveau dans une cuve'. Un cerveau, conscient et vivant, mais ne jouissant pas d'un corps, ne pourra certainement pas se représenter lui-même dans l'espace¹¹⁰. Bien sûr, dans cette situation imaginée, le cerveau est bel et bien stimulé et nourri d'*inputs* sensoriels. Le cerveau lui-même croit qu'il a un corps, des yeux et des mains, mais cela est illusoire. Ainsi, si ses organes sensoriels n'existent pas, le cerveau ne sera jamais vraiment apte à se situer soi-même¹¹¹. Conséquemment, un tel cerveau ne pourra pas formuler un concept précis et stable du 'soi'.

Cela dit, ces contre-exemples ne font pas tomber tout le système défendu par Evans; ils ne font que démontrer que toutes les identifications indexicales n'aboutissent pas systématiquement. Cela n'a rien de trop problématique cependant, car tel est le cas des termes généraux et singuliers que nous utilisons au quotidien : il nous arrive de nous tromper et d'identifier le mauvais objet, involontairement. Tout comme cela ne remet pas en cause les structures sémantiques en question, les contre-exemples de Metzinger ne devraient pas nous faire sombrer dans un scepticisme quant à la référence-à-soi. Ses objections ont plutôt servi à montrer les types de situations où une telle référence est incertaine, voire erronée. Dès lors, on a une meilleure saisie des situations *normales*, celles qui réussissent à fonder l'autoréférence. Tant que nous

¹⁰⁹ Metzinger, *op. cit.*, p. 92

¹¹⁰ Evans, *op. cit.*, p. 250-251

¹¹¹ Evans, *op. cit.*, p. 250

sommes à l'affût des cas menaçants, nous pouvons reconnaître là où l'identification s'effectue adéquatement. Ainsi, cela permet de discriminer les référence-à-soi réussies de celles qui ont échouées. La logique sémantique telle que promue par Evans demeure tout de même juste : l'autoréférence est au fondement de la dénotation indexicale.

À propos de la référence établie grâce au terme 'je' ou 'moi', Evans rejette une première alternative: 'je' signifie tout simplement 'l'individu qui l'a prononcé'. Pour quelle raison? Si cela était le cas, si le 'je' s'incarnait exactement de cette manière-là, alors l'autoréférence (et ainsi les pensées au 'je') sera remise en cause. La raison est la suivante: si la référence-à-soi se résume à 'celui qui a prononcé ce mot', alors c'est comme ça que devra se représenter l'agent lui-même. L'individu qui réfère à soi-même, alors, exprime ultimement l'énoncé 'la personne qui pense cette pensée-là'. Or, il est évident que ce genre d'identification n'est qu'une simple description. Pour ensuite s'identifier soi-même comme étant précisément le sujet de ces pensées-là, il faudrait alors reconnaître la véracité de l'énoncé « 'moi' = 'le sujet des pensées xyz' ». Or, Evans rejette catégoriquement la priorité conceptuelle de devoir établir une identification correcte en premier lieu, afin de justifier ensuite l'utilisation du terme 'je'. De plus, un opposant de cette théorie pourrait soulever l'objection selon laquelle si nous nous identifions en tant que simple 'sujet de ces pensées-là', alors on ne démontre rien par rapport à l'existence de notre corps ; seule l'existence de l'esprit est établie. Cependant, l'idée selon laquelle nous n'avons peut-être pas de corps entre en conflit direct avec maints présupposés d'Evans. Si nous adoptions ne serait-ce qu'un réalisme faible, alors nous serons conduits à rejeter cette conclusion plutôt absurde. De plus, prétendre que 'x veut référer à soi-même' revient à dire que 'x veut référer à x'¹¹². Or, cette formulation fait fi du concept 'moi' ou 'ici', sans même mentionner que x peut représenter une description adéquate, mais inconnue du sujet.

Le philosophe J. Perry, comme plusieurs autres, rejette également la lecture descriptive de l'usage des indexicaux telle que léguée par une certaine tradition philosophique. Selon lui, les termes comme 'aujourd'hui' nous conduisent à un objet, sur la base de l'énonciation faite par le locuteur. Cette énonciation, bien sûr, sera toujours circonscrite dans le temps et dans l'espace. Si le fonctionnement sémantique des indexicaux n'est, fondamentalement, démonstratif, alors il faut expliquer leur fonctionnement en termes non-réflexifs¹¹³. Une première avenue que nous pourrions emprunter est celle

¹¹² Evans, *op. cit.*, p. 258

¹¹³ John PERRY, "Frege on Demonstratives", *Philosophical Review*, vol. 86 (4), Duke University Press, 1977, p. 479

de l'explication *descriptive* des indexicaux. Imaginons que lorsque nous prononçons le terme 'aujourd'hui', en réalité, nous pensons à la journée *j* non pas par une démonstration immédiate, mais plutôt au travers d'une description '*D*'¹¹⁴. Perry se pose la question: ces descriptions sont-elles pertinentes? Sont-elles vraiment nécessaires dans l'explication du fonctionnement des termes indexicaux?

D'abord, Perry nous fera remarquer la non-importance des croyances des agents vis-à-vis des descriptions qui sont censées dénoter la journée en question¹¹⁵. Défendre l'idée selon laquelle ce sont les descriptions qui portent en elles la force sémantique, cela implique contourner toutes démonstrations contextuelles, afin d'accommoder la croyance d'un seul locuteur. Or, ce locuteur peut se tromper, en croyant que c'est la journée *j* qui est en cours, alors que c'est en réalité la journée *j + 1*.

Ainsi, quelqu'un peut bien avoir la certitude *fausse* qu'on est le jour *j*, mais cela ne semble pas avoir la force explicative nécessaire pour prendre le dessus sur *tous* les autres mécanismes contextuels des démonstratifs¹¹⁶. On devra alors admettre que le locuteur s'est trompé. Dès lors, Perry montre que les descriptions n'ont pas d'impacts sémantiques sur la dénotation de nos indexicaux. Ainsi, si la description '*D*' véhiculée par l'agent se résume à 'le premier jour du neuvième mois de l'année', alors cet agent croit qu'en exprimant 'aujourd'hui', il réfère au 1^{er} septembre. Or, si nous sommes réellement le 2 septembre, sa description aura alors échoué à exprimer la *bonne* journée. Son interlocuteur, qui a réussi à suivre le cours du temps, va comprendre ses dires comme faisant référence au 2 septembre, et non au 1^{er} du neuvième mois. Il semble alors beaucoup plus raisonnable de conclure que c'est celui qui a prononcé 'aujourd'hui', identifiant ici 'aujourd'hui' à la description '*D*', qui s'est trompé, et non l'inverse. Ainsi, les descriptions sont *non nécessaires*, car nous pouvons les évacuer de ce mécanisme sémantique, sans pour autant faire échouer nos références indexicales.

De plus, Perry ajoute aussi que ces descriptions sont *non suffisantes*. Le simple fait de croire, ou même d'être convaincu, que 'je suis *x*' ne suffit pas à déterminer que cela est bel et bien le cas. En effet, Perry défend l'idée selon laquelle « il n'y a pas de raison de croire que nous sommes toujours munis d'un non-démonstratif, équivalent aux démonstratifs que nous utilisons et comprenons »¹¹⁷. En résumé alors, les

¹¹⁴ Perry, *op. cit.*, p. 485

¹¹⁵ Perry, *op. cit.*, p. 486

¹¹⁶ Perry, *op. cit.*, p. 487

¹¹⁷ Perry, *op. cit.*, p. 488, ma traduction

descriptions sont *non suffisantes* puisqu'elles ne sont jamais assez fortes pour déterminer en elles-mêmes la référence de nos indexicaux. Croire avec sincérité absolue que 'aujourd'hui = J' ne va pas assurer que nos références, et que nos interlocuteurs, vont suivre ce modèle descriptif. Si elles étaient suffisantes, bien qu'elles pourraient être écartées de notre modèle sémantique, il faudrait alors conclure qu'elles peuvent, en soi, déterminer la bonne référence. Or, ce dernier point est précisément rejeté par Perry.

Inversement, il est possible que nous soyons, à notre insu, nous-mêmes la référence d'un certain énoncé descriptif que nous prononçons, sans savoir ce fait pour autant. En d'autres termes, je peux sélectionner un individu quelconque, en ignorant que je suis cette personne. Imaginons ceci: je dis 'le gagnant de la dernière loterie 6/49 doit être très heureux aujourd'hui', mais à mon insu, je suis précisément celui qui a gagné la loterie. Je réfère métaphysiquement à moi-même, mais inconsciemment, cette fois-ci. En effet, ici, j'ignore que 'moi' = 'gagnant du 6/49'. Evans y voit quelque chose de précieux: la référence-à-soi n'est jamais constituée d'une description quelconque. La référence-à-soi, bien au contraire, doit être encore plus fondamentale. Evans résume cela en stipulant que la saisie de l'énoncé exprimant 'je suis *F*' ne se réduira jamais à la pensée selon laquelle 'x est *F*', là où x est une description nette d'un individu¹¹⁸. Ce point est clair: je sais très bien que 'le gagnant du dernier 6/49 est riche', mais j'ignore que 'je suis riche'. Si nous voulons justifier le 'je' ou 'ici' comme étant apte à référer directement, tel un indexical typique, alors il faut rejeter l'idée que la référence-à-soi demande une seconde opération mentale par laquelle nous identifions un certain x quelconque à notre propre personne.

Evans, compte tenu des positions qu'il adopte vis-à-vis des liens informationnels et des pensées correctement fondées, pense qu'un agent pourra formuler une idée adéquate de soi-même s'il réussit à se représenter soi-même comme étant un élément du monde objectif/public. Par le fait même, un agent ne sera pas en mesure d'identifier sa propre douleur, à moins qu'il soit capable, à partir de cette douleur, d'identifier qui est le sujet (le corps, ici) de ces sensations. Ainsi donc, la référence à soi ne peut pas s'incarner dans le simple constat d'une douleur (ou n'importe quel autre état mental), car cet état mental devra nécessairement être assigné en amont à un sujet x, afin d'être saisi correctement. Conséquemment, l'identification que l'on souhaite démontrer est déjà présumée au préalable. Evans en conclut donc que

¹¹⁸ Evans, *op. cit.*, p. 255

l'identification du soi ne s'incarne pas au travers d'une simple mention de certains états mentaux ou de nos expériences phénoménologiques.

La réponse, selon Evans, se trouve ailleurs. Selon lui, il est absurde de prétendre que l'on constate certaines pensées ou certains états mentaux, sans savoir qui serait le sujet de ceux-ci¹¹⁹. Il faut donc reconnaître une forme de priorité conceptuelle et sémantique des concepts 'je' et 'ici' par rapport aux autres mécanismes d'identification (telle que la description). Comment alors l'autoréférence est-elle possible? Après tout, son importance dans le programme philosophique d'Evans (et pour une philosophie du langage en général) est difficile à surestimer. Fidèle à son réalisme, l'auteur répond qu'une pensée autoréférentielle est tout simplement une pensée à propos du monde *objectif*. En d'autres mots, c'est fondamentalement une pensée à propos d'un *objet*, physique et localisé dans le temps et dans l'espace.

C'est là que se trouve le mécanisme, voire le cœur de l'autoréférence (et le gain de sens/référence des termes 'ici' et 'moi'): dans notre capacité à nous représenter dans l'espace en tant qu'entités physiques et corporelles. Les mêmes mécanismes informationnels qui nous livrent des informations véridiques sur nos perceptions, notre corps, notre géolocalisation, etc., deviendront, par le fait même, les mécanismes qui nous permettent de nous identifier nous-mêmes (et le lieu où nous nous trouvons) à l'aide des indexicaux fondamentaux 'ici' et 'moi'. Evans pense tout de même qu'aucun de ces deux indexicaux n'est plus fondamental que l'autre. Il écrit que le gain de référence du terme 'je' et 'ici' sont simplement « deux facettes de la même faculté, chacune dépendante de l'autre »¹²⁰. En résumé donc, les voies par lesquelles l'agent peut se représenter son corps (et donc peut obtenir de bonnes informations sur soi) sont justement les voies par lesquelles le sujet peut se représenter soi-même, et ainsi faire référence à sa propre personne à l'aide d'un terme réflexif.

Ces thèses impliquent un rejet de la conception cartésienne de l'esprit. Evans est contraint de conclure qu'il est intenable de croire que l'esprit et le corps représentent deux substances fondamentalement distinctes. Cela dit, Evans ne s'aventure pas à prétendre qu'il y a identité entre les états mentaux et les états physiques, mais seulement que l'esprit comme tel ne se conçoit tout simplement pas sans son lien intime et nécessaire au corps. Comme il en a été question au second chapitre, les organes de la perception (visuels, auditifs, tactiles, etc.) sont fondamentaux à l'esprit. En effet, la conscience s'incarne toujours au

¹¹⁹ Evans, *op. cit.*, p. 253

¹²⁰ Evans, *op. cit.*, p. 256

sein d'un individu doté d'un corps, occupant donc un espace donné, se trouvant en relation intime avec le monde extérieur, etc. Evans y trouve donc les bases suffisantes afin de rejeter en bloc n'importe quelle version d'un dualisme cartésien. Pour les propos de l'auteur, cependant, les multiples questions relatives à cette problématique ne doivent pas nécessairement être résolues. Spécifiquement, la difficulté affrontée par Evans se manifeste seulement si on conçoit que l'esprit est une entité ontologiquement autonome, là où une assignation d'un prédicat *F* à un esprit *x* pourrait s'appliquer à un autre corps que celui dans lequel l'esprit *x* se trouve (comme s'il pouvait se faufiler un doute irréductible quant à l'union du corps de l'individu et son esprit).

Au passage, l'auteur rappelle que le principe de généralité vaut ici aussi: le sujet est encore en mesure de s'imaginer un autre individu *x*, se trouvant dans le même état mental que soi-même. Cela implique concevoir un individu occupant un autre espace que le nôtre, mais étant le sujet d'un même état mental (par ex.: la douleur).

Cela nous amène au philosophe P. F. Strawson qui, malgré ses différends d'argumentaires avec Evans, s'entend avec lui sur le fait que nous devons rejeter le modèle cartésien de l'esprit. Si on rejette cela, alors on prétend que l'esprit n'est fondamentalement ni extirpable, ni indépendant des facultés plus fondamentales du corps. En d'autres mots, une personne n'est pas constituée de deux substances distinctes, mais bien d'une seule: la substance matérielle. Cependant, nous sommes contraints d'accepter que cette dernière s'incarne de manière suffisamment complexe pour donner lieu, par exemple, au phénomène de la conscience.

Strawson soutient lui aussi une version du *principe de généralité*, particulièrement par rapport aux états d'esprit. Selon lui, on ne peut pas être en mesure d'assigner un quelconque prédicat mental à soi, à moins d'être capable de l'assigner à autrui¹²¹. Cette idée est reliée au rejet de Strawson d'une vision cartésienne de l'ego, car si l'esprit était de l'ordre cartésien, alors seul l'ego pourrait correctement parler de ses états d'esprit. Si cela était le cas, il en irait de même pour nos pairs : ils ne pourraient que parler de *leurs* états d'esprit, car ces derniers seraient imperméables aux états d'esprit des autres. Or, nous n'avons jamais eu du mal à exprimer nos états d'âme à nos interlocuteurs; il est tout à fait possible de 'se mettre à leur place' et de s'imaginer être dans la même situation. Ainsi, Strawson conclut que nous devons rejeter la vision

¹²¹ Strawson, *Individuals*, p. 99-100

plus traditionnelle, et que nous devons, afin de conserver une grammaire intelligible, protéger le *principe de généralité*.

Evans conclut de tout cela qu'on ne peut pas référer à une entité mentale pure en parlant de nous-mêmes; nous devons par le fait même parler aussi de notre corps. Si l'individu ne fait *qu'un* (dans ce cas-ci au sein d'un *corps* plutôt qu'au sein d'un esprit), alors la référence correctement entendue devra référer à *une* entité seulement.

En conclusion, rappelons une idée qui a été présentée au second chapitre de ce mémoire, qui est la suivante: il n'y a pas de différence notable entre la perception d'un phénomène et la croyance de l'existence de ce phénomène¹²². Dans un contexte normal, percevoir un événement revient à y croire; nul besoin de demander à l'agent une seconde opération mentale, l'un où il exprimerait, par exemple, « je crois bel et bien ce que j'ai perçu ». En effet, pour les propos qui nous intéressent, on peut adopter la maxime selon laquelle 'le voir, c'est le croire'. Cela dit, un autre type de croyance découle de la simple perception, une qui est encore difficilement séparable de la perception elle-même. Evans écrit que 'percevoir quelque chose' revient à savoir que *nous-mêmes* percevons quelque chose. Ici, on ne signifie pas *seulement* que les perceptions doivent être conscientes, mais bien que toutes les perceptions dont nous sommes le sujet impliquent nécessairement la croyance, voire la *certitude*, que nous sommes-là, en chair et en os. Dit autrement, dire 'la Lune est pleine' à un certain moment signifie simultanément 'je vois que la Lune est pleine'; le second énoncé fait appel à une position spatiale *x* qu'occupe notre corps, et qui assure un minimum de cohérence à nos pensées.

Ce qu'on appelle une théorie de la perception *basée sur l'acte* est une théorie de la perception selon laquelle la perception dépend des actes/actions potentiels que peut faire un agent¹²³. Cette théorie implique un rejet du schéma 'input-output' de la perception. Pour Evans, cependant, cela n'implique pas une réduction de la perception aux dispositions comportementales. Plutôt, il souhaite examiner la relation intime entre perceptions et actes qui offrent à l'agent des représentations spatiales. Evans souhaite comprendre le lien qui existe entre la perception et notre saisie de 'l'espace égocentrique'. D'abord, il faut admettre qu'un sujet perçoit toujours selon sa propre position corporelle, ainsi que de la position

¹²² Evans, *op. cit.*, p. 238-239

¹²³ Evans, *op. cit.*, p. 154-155 ; Robert BRISCOE et Rick GRUSH, "Action Based Theories of Perception" dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édition été 2020, introduction ; §4, consulté en septembre 2022

géographique de *ce qu'il perçoit*¹²⁴. En partie, cela s'incarne dans la capacité du sujet à interagir avec son environnement. Bien sûr, certaines perceptions (telle l'audition) ne nous livrent pas les mêmes détails géographiques de l'objet de notre perception au même titre qu'une perception tactile ou visuelle. Entendre quelque chose ne conduit pas à la certitude *d'où se trouve ce que nous entendons*. Cependant, toucher quelque chose s'accompagne bel et bien de la certitude *d'où se trouve cet objet*. Cela dit, il n'y a *qu'un seul* espace égocentrique, puisqu'il n'existe qu'un seul espace auquel un sujet unique peut s'identifier¹²⁵. Il y a donc interaction riche et complexe entre les stimuli perceptifs et les possibilités comportementales qui en découlent.

3.3 Les indexicaux comme termes à la dénotation éphémère

Il faut évidemment conserver la possibilité d'exprimer les énoncés vrais *à rebours*, comportant des indexicaux. Pour cette raison, Evans martèle l'importance de la *mémoire*, qui assure à l'agent la capacité de réactualiser ses croyances issues de perceptions antérieures. L'identité du 'je' est dorénavant assurée, tant et aussi longtemps qu'on exprime fidèlement les états de fait, par exemple, le constat 'je vois que la Lune est pleine' au jour *j*, deviendra 'j'ai vu, hier, que la Lune était pleine' au jour *j + 1*. Non seulement le constat empirique est sauvé ('la Lune est pleine à *j*' = vrai), mais également la certitude d'avoir été *là*, en personne, pour faire cette constatation. Le rapport intime entre croyance et conscience de son propre corps demeure inchangé, même lorsqu'on se projette dans l'avenir.

Ce processus requiert donc un travail mental de mise à jour presque continu, afin de préserver la vérité de nos croyances issues de perceptions passées. Pourquoi 'issus de perceptions passées' est-il nécessaire? La raison en est que la croyance selon laquelle, par exemple, ' $2 + 2 = 4$ ' ne sera pas située temporellement, ni spatialement, alors que le sera la croyance que 'j'ai vu ma voisine hier'. Cela représente une propriété fondamentale de plusieurs indexicaux: 'moi' deviendra 'lui', 'aujourd'hui' deviendra 'hier', et ainsi de suite. C'est à chaque individu de demeurer consciemment sensible à ces changements de contextes sans quoi

¹²⁴ Evans, *The Varieties of Reference*, p. 155

¹²⁵ Evans, *op. cit.*, p. 160

une multitude de constats empiriques ne pourront jamais être correctement réexprimés à nouveau. Or, cette conséquence est bien évidemment absurde, ce qui démontre bien en retour l'importance phare de la mémoire au sein du 'discours sur le vrai'.

Le philosophe François Recanati, dans ses études sur les *fichiers mentaux*, a proposé un modèle plutôt intuitif afin d'expliquer le fonctionnement des indexicaux. Avant de présenter ses thèses qui s'avèrent pertinentes pour nos propos, voyons d'abord ce que sont ces fichiers mentaux.

Selon Recanati, il existe plusieurs classes de fichiers mentaux. Il existe les fichiers *démonstratifs*, les fichiers *encyclopédiques*, ainsi que les fichiers de *reconnaissance*. Les fichiers démonstratifs sont non-descriptifs: ils ne réfèrent pas à l'aide d'une quelconque description. Les fichiers encyclopédiques, eux, possèdent précisément cette propriété descriptive: ils servent à entreposer des descriptions, des faits relatifs à certains objets du monde¹²⁶. Ces 'objets' peuvent être tout autant des individus historiques, que des lieux, des événements, et ainsi de suite. Ainsi, la connaissance d'un agent que la Première Guerre mondiale s'est terminée en 1918 se range dans son fichier encyclopédique de 'première guerre mondiale'. Bien évidemment, ici, la perception ne jouit pas du tout du même rôle; la communication, la lecture, et ainsi de suite sont tous des accès légitimes d'approfondissement de nos connaissances encyclopédiques. Il suffit d'avoir un seul lien informationnel légitime.

De la même manière, aucun être humain vivant aujourd'hui n'a pu assister à la mort de Socrate, bien que nous sachions qu'il est mort empoisonné. Ces fichiers, eux, sont bel et bien descriptifs, et donc ne doivent surtout pas être comparés ou confondus avec les fichiers démonstratifs qui justifient notre usage courant des indexicaux. Ainsi donc, les fichiers *démonstratifs* seront ceux qui seront privilégiés pour nos propos sur les indexicaux.

Les fichiers démonstratifs sont des dossiers qui sont corrélés à un objet ou une dénotation qui est exprimée démonstrativement, tout en prenant appui sur des mécanismes de perception. Ils sont justifiés et reconnus comme tels tant et aussi longtemps que la relation entre l'agent (et son fichier) et l'objet tient toujours.

¹²⁶ François RECANATI, *Mental Files*, 2013, Oxford University Press, p. 73

Selon Recanati, une référence indexicale (telle 'ici', 'moi', ou 'elle') ne peut pas être comprise par description non-indexicale (ou objective); elle doit être saisie au travers de mécanismes indexicaux et perceptuels en soi¹²⁷. Selon Recanati, exprimer une expression indexicale en termes strictement descriptifs ne réussirait pas à évacuer toute trace d'indexicalité/contextualisme¹²⁸. Les démonstratifs, par exemple, demandent une manipulation de termes indexicaux eux aussi, et requièrent alors une familiarité perceptive, par exemple, avec l'objet dénoté.

Les fichiers mentaux sont un élément fondamental du projet philosophique de Recanati. Ces derniers jouent un rôle primordial dans l'esprit des agents et de leur utilisation sensée du langage. En somme, un fichier mental est un dossier contenant de l'information par rapport à un objet quelconque, qui est corrélé à un certain mode de présentation (non-descriptif) de l'objet.

Evans a beaucoup parlé des liens informationnels qu'un agent possède avec un objet *x*. Ces liens sont une relation de connaissance/perception entre un agent et un objet. Recanati y reconnaît une relation importante dans notre économie épistémique : une relation épistémiquement enrichissante¹²⁹. La *perception* est la relation la plus simple qui corresponde à ce type de relation épistémiquement riche. La communication en forme également une autre. L'idée, ici, est que ces relations ont précisément la propriété de livrer à l'agent des connaissances, ou des états de fait, à propos d'un objet donné. Conséquemment, les fichiers mentaux naissent et survivent grâce à ces relations épistémiquement enrichissantes, qui assurent une continuité à ces dossiers. Cela dit, certains fichiers seront à plus long terme que d'autres, et ce, même sous la seule catégorie des indexicaux¹³⁰. Les termes 'ici' ou 'maintenant' font appel à un fichier qui disparaîtra au moment même où l'agent scindera sa relation épistémique avec le contexte. Ici, donc, dès que l'agent quitte le lieu où il était, le fichier 'ici' original disparaîtra pour faire place à un nouveau fichier, et dès que le moment représenté par 'maintenant' sera passé, alors le même processus se produira pour son fichier 'maintenant'. Bref, ces fichiers sont éphémères, et existeront tant et aussi longtemps que leur relation contextuelle demeure. Ils devront, ainsi, être continuellement mis à jour, si on veut reproduire nos références passées.

¹²⁷ Recanati, *op. cit.*, p. 32

¹²⁸ Recanati, *op. cit.*, p. 33

¹²⁹ Traduction de "*epistemically rewarding*"

¹³⁰ Recanati, *op. cit.*, p. 35-36

Cependant, un autre terme dont la référence varie complètement selon le contexte d'énonciation est le terme 'je'/'moi'. Cela dit, le fichier mental qui correspondra à ces termes sera le fichier 'soi', qui possède des propriétés différentes d'autres indexicaux. La relation, ou bien le mode de présentation, qu'un agent entretient avec soi-même ne cesse jamais de tout son vivant, contrairement à sa relation au lieu et au moment qu'il occupe à un temps donné. Le fichier du 'soi' est entretenu à long terme¹³¹. Cet aspect est à nuancer des fichiers purement éphémères (tels 'ici'). En effet, la nature même de la relation qu'entretient l'agent avec son fichier du 'soi' est différente: la relation est avec soi-même, et donc n'est pas soutenue grâce à des critères purement contextuels¹³². Cela dit, la relation au fichier 'soi-même' est cruciale, considérant son importance dans le projet de Recanati et Evans.

D'abord, le fichier est instancié dans chaque esprit unique¹³³. La relation fondamentale, ici, se trouve alors entre le fichier mental et l'individu lui-même. Recanati croit, par ailleurs, qu'une pensée à la première personne manifestée par un sujet A peut être saisie, telle qu'elle, seulement par ce sujet A-là¹³⁴. Si un second sujet, B, souhaite saisir exactement le même contenu de pensée exprimée par A, alors il devra remanier les termes (ou les fichiers) afin de réexprimer la pensée à la troisième personne; deux sujets ne peuvent pas saisir la même pensée à la première personne, précisément parce que, ainsi donc, elle référerait à deux personnes distinctes. La solution sommaire de Recanati est la suivante: afin de communiquer sans ambiguïté la référence de 'je', il ne faut pas penser qu'on partage un contenu incommunicable et conceptuellement hétérogène entre deux agents. Au contraire, on partage une certaine référence, qui sera interprétée sous un autre mode de présentation au sein de l'esprit des interlocuteurs: la référence du 'je' sera comprise à la première personne pour le sujet qui l'exprime, mais sera saisie selon l'angle de la troisième personne pour son public. Dans sa compréhension, un terme tel 'je' est intersubjectif, et on doit précisément remanier le mode de présentation afin de s'assurer d'exprimer le même objet¹³⁵. La bonne compréhension va conceptuellement assurer la correspondance entre les fichiers mentaux de deux locuteurs. Si A dit 'je', alors le fichier du 'soi' de A correspondra à la référence du

¹³¹ Recanati, *op. cit.*, p. 36

¹³² Recanati, *op. cit.*, 68-70

¹³³ *Ibid*

¹³⁴ Recanati, *op. cit.*, p. 209-211

¹³⁵ Recanati, *op. cit.*, p. 217

fichier 'toi' au sein de l'esprit de *B*¹³⁶. Dans ce cas-ci, ils sont encore et toujours non-descriptifs; Recanati nous rappelle à plusieurs occasions qu'il faut évacuer l'idée selon laquelle ces références seront, ultimement, soutenues par des descriptions déguisées.

Bien sûr, on ne prétend pas que ce phénomène se fait consciemment, au sein d'une délibération interne. Bien au contraire, de jeunes enfants comprendront sans problèmes nos références indexicales telles 'moi', 'hier', 'ici', etc. Nul ne remettra en question, semble-t-il, que les indexicaux trouvent alors leur référence au sein des contextes d'énonciation.

Un dernier aspect très important chez Recanati est le principe de conversion des fichiers. Comment s'assurer qu'un agent puisse repenser à un objet avec lequel il était en relation, une fois que cette relation est rompue? Il serait absurde de prétendre qu'il m'est impossible de repenser à la référence de 'cela' une fois qu'il échappe à mon champ de perceptions. La conversion de fichier assure justement le transfert d'information, et réactualise le contenu de nos références indexicales lorsque le lien informationnel est brisé. L'idée est que le contenu sera transféré d'un fichier à un autre, il ne sera pas transformé¹³⁷. On le remarquera bien, le rôle de la mémoire est ici encore primordial. Tout comme chez Evans, Recanati a besoin de la faculté de la mémoire pour assurer la capacité des agents à assurer le relais entre les dénnotations de leurs expressions. Si le lieu dénoté par le terme 'ici' à t_1 doit nécessairement être réexprimé par 'là-bas' à t_2 , alors c'est la mémoire qui assure la correspondance entre ces références. Nous l'avons vu, chez Evans, la mémoire est fondamentale à la capacité à suivre le changement de contexte et de termes utilisés, afin d'assurer la continuité de nos dénnotations. Le jour dénoté par 'hier' ne sera pas sélectionné indéfiniment par ce terme. Ainsi, chez Recanati, la mémoire garantit aux agents d'être certain de réexprimer correctement le contenu de leur expression; sans cela, ce phénomène serait un simple article de foi. En résumé, la longévité des fichiers est déterminée par la capacité d'entretenir une relation épistémique avec leur objet. Cependant, le rôle de la mémoire, et le concept du transfert de contenu d'un fichier à l'autre, assure aux agents la capacité de dénoter à nouveau les mêmes objets, et de réexprimer le même contenu objectif d'une occasion à l'autre. Le contextualisme qui pèse lourd chez Recanati et Evans ne ferme aucunement la porte à la possibilité réelle et démontrable que nous exprimons correctement, à t_2 , le contenu de nos pensées suivant le changement de contexte spatio-temporel.

¹³⁶ Recanati, *op. cit.*, p. 218

¹³⁷ Recanati, *op. cit.*, p. 82

Bien sûr, tous les fichiers ne sont pas éphémères : les fichiers encyclopédiques sont manifestement long terme. En effet, pour certains fichiers, la relation que l'individu entretient avec l'objet n'est pas issue du contexte. Le fichier demeure le même, et ne demande pas une familiarité ou une proximité contextuelle avec son objet. Par exemple, je possède un fichier mental de 'Londres' bien que je n'y aie jamais mis les pieds. Ce fichier rassemble les descriptions que j'ai emmagasinées par rapport à cette ville.

Ce qui demeure, cependant, est que le projet de François Recanati offre une bonne piste de réponse quant à l'explication des indexicaux. Le point crucial pour ce mémoire est que nous avons une base d'explication supplémentaire afin de justifier la possibilité pour un agent de se représenter dans le temps et dans l'espace. Le projet d'Evans demande exactement ce type d'explication. D'abord, nous avons à expliquer comment un agent pouvait tenir des propos sensés, alors que le contenu sémantique est purement relatif à son positionnement propre (voire l'explication du sens et de la dénotation chez les indexicaux). La seconde facette nécessaire pour nos propos est la suivante: nous avons besoin d'un mécanisme qui explique comment le même contenu 'objectif' peut être véhiculé, sur la base d'énoncés ou de termes qui sont subjectivement fondés. Recanati offre justement certaines réponses à ces questions grâce au concept de fichier démonstratif, de fichier de reconnaissance, ainsi que le phénomène de transfert de contenu d'un fichier à l'autre. On réussit alors à justifier philosophiquement la possibilité réelle de penser au même objet, et de se représenter le même contenu, et ce, même en manipulant des indexicaux purs. Cela demande toujours, bien sûr, un exercice mental constant afin d'être certain de se représenter encore et toujours les bons objets. À cela, autant Recanati que Evans croient que la mémoire joue un rôle prépondérant.

3.4 Conclusion

En conclusion, les termes indexicaux jouissent d'un *caractère* défini, et trouvent leur *contenu* grâce à des mécanismes épistémiquement subjectifs. Ces mécanismes sont essentiellement les mêmes que ceux qui permettent à un agent de se localiser dans le temps et dans l'espace, grâce aux organes de perception, par exemple. Bien que ces *identifications à soi* ne soient pas nécessairement infaillibles, ils ont une force et une étendue indéniable, qui nous permettent d'assurer la cohérence de leur sens et de leur référence

malgré les changements de contextes. Cela dit, il faut évacuer une lecture descriptiviste ainsi qu'une conception cartésienne de l'esprit. En effet, le rôle du corps et des organes sensoriels est essentiel; sans ceux-ci, Evans aurait du mal à concevoir comment la référence-à-soi est même possible, ce qui contredit la certitude toute intuitive que cela est bel et bien possible. Tous les locuteurs compétents d'une langue utilisent et comprennent ces termes réflexifs.

Finalement, Recanati réussit à expliquer comment nous sommes en mesure de faire référence aux mêmes objets, et ce, à rebours, c'est-à-dire après l'énonciation originale. À cela, on doit reconnaître chez les agents une capacité mentale à suivre les lieux, les moments et les identifications passés. Bien sûr, la mémoire est probablement la faculté de l'esprit la plus fondamentale quant à cela. Ainsi, les indexicaux ne se bornent pas du tout à une sémantique rigidement objective, mais bien l'inverse: c'est la capacité subjective et épistémique, bien que partagée, à se représenter soi-même qui assure la liaison d'un terme à sa référence ainsi que sa saisie mentale par les autres agents.

En résumé, les termes indexicaux sont profondément et fondamentalement saisis et déterminés grâce à des mécanismes subjectifs. Les mêmes mécanismes qui assurent la saisie de notre propre position, notre propre corps, etc., permettent également le gain de sens des termes démonstratifs. Ainsi, leur sens sera subjectivement fondé. Bien sûr, cette 'subjectivisation' (ou plutôt, cette *épistémologisation*) n'implique pas du tout le relativisme, ni une opacité des sens et croyances. Les locuteurs d'une langue se comprennent parfaitement, et afin de saisir les mêmes références, ils doivent seulement s'attarder à une manipulation réfléchie de leurs fichiers mentaux. Cela assurera la concordance de leur contenu mental et des dénotations effectuées.

Dès lors, les indexicaux tels 'moi', 'ici' ou 'là' doivent tous être mis en jeu grâce à un point zéro subjectif. Il faut rappeler que cette idée ne change en rien la saisie et la communicabilité de ces termes. On peut dire que bien qu'ils ne soient pas radicalement *objectifs*, les indexicaux sont, au moins, intersubjectifs et non-relatifs. Leur force épistémique et sémantique est conservée : ces termes ont un sens fixe et réel, intelligible par autrui, bien qu'il ne soit pas aussi public ou objectif que le croyait Frege. Ainsi, l'aspect réaliste de la théorie n'est pas forcément remis en question ici.

CHAPITRE 4

Les termes vides et les termes singuliers

Dans ce dernier chapitre, il sera d'abord question des termes vides, qui posent eux aussi problème à la théorie traditionnelle. Nous examinerons les solutions possibles afin de rescaper l'utilisation correcte et intelligible de ces termes. Finalement, nous analyserons les critères et les mécanismes sémantiques en jeu dans l'utilisation des termes singuliers (noms propres), et comment Evans défend une conception particulière des *liens causaux* en jeu quant à la saisie de leur référence.

4.1 Introduction

Ce quatrième et dernier chapitre se concentrera sur quelques questions fondamentales touchant la sémantique des termes. Tout d'abord, le problème des *termes vides* (et de leur pertinence philosophique) sera abordé. Il importera de comprendre comment ces derniers peuvent être utilisés significativement. Dans la même section, nous analyserons la théorie d'Evans relative aux objets *fictifs*, dont la légitimité de l'utilisation semble être mise en péril par la défense du principe de Russell. Pouvons-nous affirmer des choses d'un objet qui n'existe pas? Et ce même si cela n'est que pour rendre compte du fait qu'il n'existe pas?

Ensuite, la seconde section s'attardera à la sémantique des *termes singuliers* (qui correspondent, en grammaire, aux *noms propres*). Puisque ces termes suivent un mécanisme référentiel fondamentalement distinct de celui des termes généraux (les *noms communs*), il est important de les analyser séparément. Nous l'avons déjà mentionné: les *termes généraux* vont dénoter plusieurs entités d'une même espèce. Prenons le terme 'chaise', qui peut référer jusqu'à toute la classe des chaises du monde (selon le contexte d'énonciation). Le rapport entre le nom et les objets est donc le suivant: *un* terme pour un *ensemble* d'individus. À l'inverse, les *termes singuliers* fonctionnent différemment. Ces derniers ne réfèrent pas à un ensemble, mais plutôt à *un seul* particulier. Ces termes auront alors comme référence *un et un seul* objet. Au niveau philosophique, cela doit tout de même être justifié. À cette fin, Evans fera appel aux

communautés linguistiques et sociales, aux connaissances consciemment partagées, ainsi qu'aux découvertes épistémiques passées et futures qui peuvent affecter la dénotation de nos termes singuliers.

Nous avons parlé brièvement des *descriptions définies* chez Evans (ainsi que chez Russell), mais nous devons en approfondir notre compréhension. Selon Evans, comprendre une description définie revient à saisir les conditions d'applicabilité de l'expression en question¹³⁸. En effet, une certaine utilisation des descriptions définies pose nécessairement et du même coup ces conditions d'applicabilité¹³⁹. L'exemple maintes fois utilisé par Evans est celui de *Julius*, là où 'Julius' n'est qu'un nom provisoire qui dénote 'l'inventeur de la fermeture éclair'. Ici, on postule que 'Julius' est l'inventeur de la fermeture éclair, et c'est précisément cette condition ('être l'inventeur de la fermeture éclair') qui établit la référence et permet l'identification. Ici, on devrait parler de *nom descriptif* plutôt que de pure description définie, mais le fonctionnement logique demeure le même. Une pure description ne serait pas déguisée en un nom propre tel 'Julius'.

Evans nuance le tout, cependant. Selon lui, il faut distinguer les descriptions définies des expressions référentielles dites « ordinaires »¹⁴⁰. La distinction entre les deux ne se traduit pas par une exactitude plus précise de nos croyances. En d'autres mots, ce n'est pas l'exactitude du contenu de nos croyances qui va déterminer quel type d'expression est utilisé; c'est au contraire la fiabilité de la *source* d'où nous tirons ces informations qui va déterminer quelle classe d'expressions référentielles est en jeu.

Saisir la bonne information, qui va ensuite garantir l'identification du bon objet, implique qu'on suive la bonne chaîne causale informationnelle, celle qui remonte à l'objet lui-même. Le contenu des croyances du locuteur, lui, ne changera pas nécessairement entre la saisie d'une pensée informationnelle causalement fondée, et l'utilisation d'une description définie¹⁴¹. Une pensée qui sera fondée sur une information correcte (causalement retraçable à l'objet) sera fondamentalement différente d'une pensée strictement descriptive. Le 'système informationnel' de l'agent est un bagage de contenus issus d'expériences passées, excluant les *noms descriptifs*, qui n'ont pas du tout la même force explicative ou épistémique. Établir temporairement que « *Julius* » est « *l'inventeur de la fermeture éclair* » a bel et bien

¹³⁸ Evans, *op. cit.*, p. 320-321

¹³⁹ Evans, *op. cit.*, p. 306-307

¹⁴⁰ *Ibid*

¹⁴¹ Evans, *op. cit.*, p. 308

une utilité, mais cela ne signifie pas que nos croyances ont accommodé cette identification pour autant. À l'inverse, un sujet se trouvant dans une relation informationnelle fiable et fidèle (comme c'est le cas dans la perception), manifestera des croyances causalement déterminées. Rappelons-le, pour plusieurs des philosophes en question ici, percevoir quelque chose va causer la croyance correspondante que ce *quelque chose* est le cas.

Ainsi, Evans voit une importance considérable derrière les expressions véhiculant-de-l'information (traduction de '*information-invoking*'), une expression ayant une source causale réelle et retraçable à sa source. Leur effet sur nos croyances et nos jugements de faits est dramatiquement plus important que celle des descriptions qui, par leur nature, n'ont pas une proximité intime avec la réalité. En effet, n'importe quel nom descriptif pourrait être temporairement posé et manipulé, contrairement aux bons termes singuliers qui sont issus causalement de notre interaction avec un objet *réel*.

Au sujet des termes singuliers, Evans conçoit que n'importe qui qui saisit le sens d'un certain nom propre saisira par le fait même s'il s'agit d'un terme singulier conventionnel ou s'il s'agit au contraire d'un nom propre descriptif¹⁴². Ainsi, un locuteur suffisamment familier avec les conventions du langage et le bagage conceptuel de sa communauté constatera bien que 'Napoléon' réfère à un individu historique, alors que 'fontaine de Jouvence' ne réfère pas à quoi que ce soit de réel. Lorsqu'on écrit que le locuteur devrait être suffisamment familier avec le bagage conceptuel de sa communauté, on veut signifier que les termes singuliers ne sont pas compris dans l'absolu, ils sont saisis au travers d'un consensus et d'un partage communautaire d'information. Le lien entre le terme et son objet est établi par divers mécanismes, et ces derniers sont fondés dans la communauté linguistique, plutôt que par l'intermédiaire des croyances et des intentions d'un locuteur donné. Evans écrit qu'il est très malhabile d'utiliser un terme singulier sans avoir le soupçon que notre interlocuteur sait de qui nous parlons; un nom propre seulement saisi par soi serait inutile. En effet, « lorsqu'un locuteur fait une utilisation d'une expression référentielle *véhiculant-de-l'information*, il présuppose un bagage d'information [...] partagée »¹⁴³.

Finalement, pour Evans, les expressions référentielles *véhiculant-de-l'information* ont la propriété d'être *russelliennes*. Une expression (ou pensée, un terme, etc.) dite russellienne sera une expression dont l'existence de la référence est présupposée, voire nécessaire. En d'autres mots, une expression sera

¹⁴² Evans, *op. cit.*, p. 310

¹⁴³ Evans, *op. cit.*, p. 323

russellienne si la saisie et l'exactitude de cette expression dépendent du fait que l'objet existe vraiment (ou doit exister). Par le fait même, si le terme utilisé est un terme vide (pensons à 'fontaine de Jouvence'), alors l'énoncé entier sera dépourvu de sens. Le locuteur n'aura donc réellement *rien* dit. Dans le cas où le locuteur ignorait que le terme *t* était vide, alors clairement il voulait dire quelque chose, mais cette volonté ne rend pas nécessairement ses propos intelligibles, ou doués de sens¹⁴⁴.

4.2 Termes vides, objets imaginaires et fiction

Un aspect bien important des considérations présentées ici par rapport aux termes singuliers est celui des objets non-existants (qui sont représentés à l'aide de *termes vides*). Il faut cependant clarifier que les objets non-existants dont nous parlons ici sont analogues aux objets *fictifs*, plutôt qu'aux objets métaphysiquement impossibles. Ainsi, lorsqu'il est question de termes vides, il faut avoir en tête ici les termes du type 'fontaine de Jouvence' plutôt qu'aux termes du type 'cercle carré'. La nuance est la suivante: aucun contexte fictif ne peut reconnaître l'existence du cercle carré, que ce soit de manière temporaire ou hypothétique. Cela n'est pas forcément le cas de la fontaine de Jouvence, qui existe de manière fictive dans certains mythes et récits. Dans de ce quatrième chapitre, le concept de *terme vide* référera seulement aux objets fictifs; nous ne nous attarderons pas aux objets métaphysiquement impossibles.

Cela étant dit, Evans est sceptique quant à l'idée de pouvoir comprendre le sens d'une expression faisant appel à un terme vide¹⁴⁵. Quel sens y a-t-il à dire que nous pouvons saisir un objet qui n'existe pas? L'idée ici est que l'agent peut bel et bien *faire comme si* l'objet en question existait réellement, et ajuster ses pensées en fonction, quand bien même qu'il serait au courant de la non-existence de l'objet. Cette idée permet aux locuteurs de ne pas être systématiquement disqualifiés du discours dès qu'ils manipulent un terme vide. Lors d'une utilisation dite « normale » du langage (imaginons ici un discours proprement scientifique), nos expressions seront encore fondamentalement russelliennes. Cependant, cet usage n'est

¹⁴⁴ Evans, *op. cit.*, p. 338

¹⁴⁵ Evans, *op. cit.*, p. 338-340

pas le seul et unique usage du langage. Evans défend l'idée selon laquelle il existe un usage *en contexte*, où le locuteur comprend bien que le terme qu'il mentionne ne réfère pas à quoi que ce soit de réel. L'exemple le plus simple, mais le plus significatif est certainement celui du type « l'objet x n'existe pas ». Pour l'auteur, analyser cet usage particulier du langage permettra de mieux mettre en lumière l'étendue des termes dits *russelliens*.

L'endroit où les confusions de nature philosophique sont certainement les plus manifestes (vis-à-vis de nos propos sur le langage, bien sûr) est le monde de la fiction¹⁴⁶. Le cinéma, la littérature et le théâtre impliquent maints personnages et endroits fictifs. Cela dit, jamais cela n'a empêché un agent de se prononcer sur le contenu de ces œuvres. Faudrait-il vraiment conclure que tous ces jugements sont incompréhensibles, inutiles ou faux? Difficile à soutenir. Il y a tension entre, d'un côté, notre intuition qui nous porte à croire que cela est bel et bien approprié, et nos théories philosophiques, de l'autre, qui semblent nous dire que ce type de discours devrait être totalement évacué des discours portant sur les faits. Ce qui demeure dans le discours sur la fiction ici est qu'il est toujours accompagné de la connaissance, voire la certitude que ce dont nous parlons est fictif. Un locuteur qui n'a pas capté ce détail à propos de l'objet (fictif) dont nous parlons ne formera donc pas les mêmes croyances ou les mêmes attitudes épistémiques face à cela. Ainsi, ce type de discours doit être attaqué séparément du simple discours où l'agent croit *à tort* que l'objet existe. À l'inverse, pour ce qui est des films, romans, etc., personne ne va prétendre que les personnages ou les événements mentionnés dans ceux-ci existent vraiment dans le monde. Ainsi, on appelle cette utilisation du langage l'utilisation du type *jouer-le-jeu* (traduction de *make-believe*; qui est également synonyme au « contexte de la fiction »).

Afin de développer plus en détail ses thèses quant à l'utilisation en contexte de la fiction, Evans fait appel à un jeu enfantin, le jeu des '*mud pies*'. L'auteur tentera de montrer que bien que ces jeux soient imaginés, cela n'implique pas pour autant que tous les coups sont permis, et qu'il y aurait là un relativisme inéluctable. En d'autres mots, Evans voudra démontrer que même au sein du discours fictif dont il est question ici, les énoncés en jeu sont bel et bien encadrés par certains *faits*, et suivent une certaine structure qui donne un sens aux *coups* que nous faisons dans ce jeu. Le jeu doit ainsi avoir certaines règles

¹⁴⁶ Evans, *op. cit.*, p. p. 353

plus ou moins claires, afin que les participants puissent donner un sens à leurs actions, à leurs *coups* au sein du jeu.

Face au problème philosophique des objets fictifs, le philosophe David Lewis a proposé certains arguments, dans son article « Truth in Fiction », publié en 1978. La tension soulignée par l'auteur est la suivante: comment pouvons-nous exprimer certaines vérités ou faussetés à propos d'un personnage fictif, parallèlement aux vérités ou faussetés que nous exprimons au sujet de personnages *réels*? Lewis pose l'exemple suivant : l'énoncé « Sherlock Holmes porte un chapeau de soie » serait jugé faux, tout comme l'énoncé « Nixon porte un chapeau de soie ». Or, les deux sujets de ces énoncés, Holmes et Nixon respectivement, ne sont pas du même ordre ontologique: Nixon existe (ou *existait*, plutôt) en chair et en os; Sherlock Holmes est un personnage fictif. Face à cette tension plutôt difficile, Lewis offre une réponse: les descriptions *xy* à propos d'un personnage fictif *N.N.* ne sont pas des descriptions véridiques, analogues aux jugements que nous exprimons sur le monde réel. L'auteur écrit qu'il faut plutôt réinterpréter ces jugements, de manière à y ajouter la clause selon laquelle l'énoncé s'incarne précisément dans l'œuvre de fiction dont il est question. Lewis écrit, ainsi, que les énoncés de fiction du genre '*s est F*' sont en réalité une simple abréviation d'un énoncé du type '*au sein de l'œuvre de fiction xy, s est F*'¹⁴⁷. Conséquemment, un énoncé difficile d'approche tel '*Holmes aimait se vanter*' (qui serait, dit Lewis, soit catégoriquement faux ou tout simplement *hors-jeu*) doit être reformulée de cette manière: '*au sein de l'œuvre portant sur Sherlock Holmes, Sherlock Holmes aimait se vanter*'. Lewis appelle la *clause*, selon laquelle on traite d'une simple fiction, le *préfixe* de la phrase. Sans ces préfixes, *tous* les jugements à propos d'une œuvre de fiction seront faux, ce qui s'accorde bien avec notre réalisme sous-jacent. La mention du *préfixe* à propos de la fiction va alors influencer la valeur de vérité de nos énoncés.

Mis à part les événements et les personnages en jeu au sein d'une œuvre de fiction, on tiendra pour acquis que plusieurs faits seront également des faits qu'on reconnaît dans le monde ordinaire. Conséquemment, un énoncé ayant un préfixe qui dirait, par exemple, « dans l'œuvre de fiction *x*, Paris est en France » sera vrai dans la fiction tant et aussi longtemps que ce détail n'a pas été explicitement remanié au sein de

¹⁴⁷ David LEWIS, "Truth in Fiction", *American Philosophical Quarterly*, vol. 15 (1), University of Illinois Press, 1978, p. 37

l'œuvre. Par le fait même, dépendamment de ce qui a été établi dans cette œuvre, il est possible qu'un énoncé du type « dans l'œuvre de fiction x, Paris est au Québec » soit vrai dans ce contexte.

Lewis conçoit que ce qui est vrai dans un récit fictif est ce qui est également vrai si ces histoires étaient contées telles des histoires de faits, plutôt que de la fiction. Il ajoute que les lecteurs de ces récits ont tous un bagage de croyances factuelles, et que tant que ces croyances ne sont pas temporairement levées ou remises en question au sein de la fiction en jeu, elles demeureront présentes et assumées par les lecteurs. La communauté des lecteurs porte donc en elle un bagage de croyances qui régit ce qui doit être tenu pour vrai dans certaines fictions, et ces croyances doivent nécessairement être des croyances explicites et partagées par les lecteurs. Cela dit, les énoncés potentiels relatifs à une œuvre ne sont pas nécessairement tous soit vrais ou faux, seulement ceux dont la justification se retrouve ou bien *dans* l'œuvre en elle-même, ou bien dans le bagage de connaissances partagées par la communauté. Lewis écrit donc que, par exemple, la question 'combien de cheveux Sherlock Holmes a-t-il sur la tête?' n'a pas de réponse.

Lewis montre très clairement quel type d'énoncé portant sur une œuvre de fiction peut être correctement jugé vrai ou faux. Il conserve à la fois l'importance du contexte de la fiction (qui détermine ce qui *est le cas* dans certains récits) ainsi que l'importance des connaissances et croyances véhiculées par les lecteurs de ces récits. On voit très bien, alors, là où les jugements de faits à propos d'une fiction sont vrais, là où ils sont faux, et là où ils demeureront indéterminés.

Quant à lui, Evans croit que la référence réussie est tout à fait possible même dans un contexte de fiction; la communication peut toujours être réussie¹⁴⁸. Cela dit, cette référence se fera toujours à l'aide d'une *description* qui régira ce qui est vrai dans ce contexte, et ce qui ne l'est pas. Evans écrit alors que deux locuteurs peuvent tout à fait identifier un objet fictif, grâce à un terme vide, tant et aussi longtemps qu'ils pensent à cet objet à partir de la même description (par ex., dans le cas d'un jeu pour enfants: cet individu est le *policier*, l'autre individu est le *bandit*).

Une question demeure pour Evans: considérant le fonctionnement particulier des termes vides, est-ce que le principe de Russell est remis en question? Doit-on le rejeter ici? Pour l'auteur, le principe tient toujours

¹⁴⁸ Evans, *op. cit.*, p. 360-361

la route, même si les termes vides peuvent tout à fait être utilisés au sein de propositions intelligibles. Comment cela s'incarne-t-il? Les prochaines lignes vont s'attarder à ces questions.

Puisque Evans adopte encore et toujours le principe de Russell, il défend l'idée selon laquelle un agent qui fait une utilisation normale d'un terme singulier vide n'exprimait rien. Cela dit, l'auteur conçoit qu'il est tout à fait possible d'utiliser ces termes, tout en sachant qu'ils sont vides. Comment réconcilier cela avec le principe défendu ci-dessus? Evans écrit que les utilisations intelligibles de termes singuliers vides représentent précisément une utilisation 'anormale' de ces termes; on ne doit pas nécessairement y voir la même pertinence épistémique.

Ainsi, une utilisation anormale d'un terme vide semble alors être une utilisation qui va de pair avec un traitement ontologique spécial de ces termes. Dit autrement, une utilisation anormale serait problématique précisément puisqu'un usage de ce type s'accompagne de la croyance que nous parlons de quelque chose qui existe. Ces usages 'anormaux', mais intelligibles, doivent donc reconnaître un statut d'existence spécial (c'est-à-dire négatif) de ces objets. La problématique qui jaillit, ici, pourrait se résumer ainsi: dans une situation normale, une proposition ayant la forme 'x est F' sera fautive, à moins que la proposition « il existe un x, tel que (x = a) » soit vraie¹⁴⁹. Or, l'absence de l'objet x rendrait cette dernière fautive: il n'existe pas de x, tel que x = a.

L'auteur, ainsi, identifie deux usages courants, intelligibles et féconds d'un terme vide en position de sujet au sein d'une proposition: l'usage relatif aux énoncés existentiels négatifs, ainsi que l'usage visant à partager de l'information à propos d'une œuvre de fiction¹⁵⁰. Le premier usage sera analysé ici, et le second sera explicité davantage plus bas.

La première utilisation se résume ainsi: nous voulons exprimer la non-existence d'un objet. Nous pouvons nous imaginer un énoncé tel 'la fontaine de Jouvence n'existe pas'. Ici, le constat est vrai précisément en vertu du fait que l'objet dénoté (la 'fontaine de Jouvence') n'existe pas. Pour Evans, ainsi, un énoncé faisant appel à un terme vide sera intelligible s'il respecte le critère suivant: il doit être véridique, et ce, justement

¹⁴⁹ Evans, *op. cit.*, p. 344

¹⁵⁰ Evans, *op. cit.*, p. 343

quand son objet ne se trouve pas dans la réalité. Conséquemment, l'énoncé offert ci-dessus respecte bel et bien ce critère.

Inversement, les énoncés conçus ici ne devraient pas pouvoir être vrais si l'objet *x* existe vraiment. On le voit bien, si la fontaine de Jouvence existait, alors l'énoncé 'la fontaine de Jouvence n'existe pas' serait faux. Une phrase qui serait toujours vraie, peu importe le statut ontologique de son sujet, serait une phrase tautologique et non pertinente qui, clairement, ne pourrait pas faire progresser notre connaissance de la même manière qu'un énoncé a posteriori peut le faire.

Evans se penche longuement sur l'adverbe « vraiment », plus particulièrement sur son utilisation au sein d'un énoncé existentiel du type « cela existe »¹⁵¹. Jumelé à ceux-ci, on retrouverait les énoncés possibles suivants: « cela existe vraiment », et « cela n'existe pas *vraiment* » (signifiant « n'existe pas dans la réalité », et non « n'existe pas tout à fait »). L'ajout de cet adverbe a la propriété de sortir l'agent d'un usage du type *jouer-le-jeu* de ses propositions. Ainsi, l'énoncé « ce *x* existe vraiment » souhaite exprimer un état de fait réel, qui n'est pas restreint à un contexte de fiction. Cependant, l'auteur veut nuancer: l'utilisation du terme vide, dans ces énoncés, sera une utilisation se faisant dans un certain contexte de fiction. On ne peut pas concevoir ces termes vides comme des termes normaux, car, nous l'avons vu, ces énoncés seraient immédiatement exclus d'une utilisation intelligible. En d'autres mots, lorsqu'on ajoute l'adverbe « vraiment » à ces énoncés existentiels, l'énoncé initial doit être saisi suivant la logique du type *jouer-le-jeu*¹⁵². Cela dit, c'est ce mécanisme qui permet aux interlocuteurs de passer d'un contexte semi-fictif à un discours factuel. Sans cela, il n'y aurait aucune différence entre les énoncés « *x* existe » et « *x* existe vraiment », ce qui semble menacer la séparation féconde entre les discours de faits et les discours représentationnels (sur la fiction, par exemple). L'ajout de cet adverbe, alors, permet aux agents d'exprimer un état de fait relatif à un objet qui pourrait potentiellement ne pas exister. On s'extirpe donc du discours de fiction, là où certains termes vides peuvent être temporairement conçus comme des termes singuliers ordinaires.

S'il n'y avait pas ce mécanisme du *contexte de la fiction*, alors le principe de Russell fermerait la porte aux possibilités d'utiliser tout terme vide, au risque d'exprimer systématiquement des non-sens, des phrases inintelligibles. Or, en général, nous sommes très habiles pour déterminer si on parle d'un objet dont on

¹⁵¹ Evans, *op. cit.*, p. 356-357; p. 361

¹⁵² Evans, *op. cit.*, p. 369-371

présume l'existence ou non. Si un ami me parle de la fontaine de Jouvence, par exemple, je ferai appel immédiatement à un certain contexte de fiction. Bien sûr, on se réserve la possibilité d'exprimer le fait que la fontaine de Jouvence n'existe pas vraiment. Or, si nous n'avions pas ce contexte temporaire, nous ne serions ni capable de formuler, ni de saisir un énoncé de ce genre. Pour quelle raison? Le terme 'fontaine de Jouvence' mettrait tous les énoncés l'incluant hors-jeu, puisqu'il est vide, et ce, même lorsqu'on met en lumière le fait que l'objet n'existe pas. Conséquemment, même lorsque nous exprimons précisément qu'un objet n'est pas 'réel', nous avons tout de même besoin d'un certain contexte de fiction afin que l'énoncé exprime une proposition vraie ou fausse.

Ainsi, Evans n'exclut pas un type de discours qui, à première vue, semble être menaçant pour son projet. Ce discours est, cependant, tellement familier et intuitif, qu'il faut plutôt trouver comment celui-ci peut s'accorder avec les principes défendus par Evans (tel le principe de Russell). Ici, cela passe par l'acceptation du fait que tous les énoncés que nous prononçons ne sont pas à concevoir comme étant réellement descriptifs, traitant de ce qui existe vraiment dans la réalité. Après tout, lorsque deux amis discutent d'un film, ils se comprennent très bien, identifient les bonnes références, et ne vont jamais supposer que ces énoncés réfèrent fidèlement à l'ensemble de ce qui est réel.

Dès lors qu'on accepte ces différents contextes, là où les agents sont conscients des différents modes de discours (incluant le discours factuel et les contextes de fiction), on peut encore et toujours défendre le principe de Russell. La nuance se trouve dans le fait que tous les énoncés prononcés par nos pairs ne sont pas à être acceptés tel quel (en anglais, '*at face-value*'). Le 'contexte de la fiction' d'Evans nous permet justement de garder 'en jeu', temporairement et consciemment, certains énoncés dont le sujet n'existe pas. Succinctement, le nom 'Sherlock Holmes' ne réfère pas au sein d'un discours factuel ou scientifique, mais il réfère très bien dans un contexte de fiction. Par conséquent, le principe de Russell adopté par Evans semble conserver sa légitimité au sein d'un contexte scientifique, là où chaque énoncé tente de représenter un état de fait réel.

Si nous voulons adapter le principe en question même aux contextes plus souples, il faudra alors conclure que le contexte de fiction est assez puissant pour accommoder le principe de Russell. En d'autres mots, si le contexte dans lequel nous *jouons-le-jeu* s'y accorde, c'est parce que cette simulation philosophique est assez claire et précise pour que, fonctionnellement, cela soit analogue à un discours sur le réel. Ici donc, un nom tel 'Sherlock Holmes' pourrait être inclus dans des énoncés pleinement sensés, tant et aussi

longtemps que 'Sherlock Holmes' est temporairement et imaginativement conçu comme étant un objet réel, en chair et en os. En effet, rien ne nous pousse à déclarer que le discours factuel devrait être le seul qui soit doué de sens, intelligible et pertinent. Après tout, utiliser la langue ne se réduit pas au simple fait d'exprimer sans cesse des vérités objectives; deux interlocuteurs peuvent très bien se comprendre, utiliser de la même manière un certain terme, et tout de même échouer à exprimer quoi que ce soit de factuel (tenu ici au sens strict). Ce qui importe, aux fins de communication et d'identification réussie, est que les agents tirent leurs informations de la même source (l'œuvre de fiction qui fait référence à l'objet)¹⁵³.

Bref, il serait d'une prétention philosophique arrogante de supposer que toutes les personnes qui expriment un énoncé comprenant un terme vide n'ont rien exprimé du tout, et que la compréhension des interlocuteurs n'est qu'illusoire. Après tout, une théorie du langage qui est aveugle vis-à-vis les usages courants de la langue serait une théorie incomplète ou simplement pauvre. Bref, il ne faut pas croire qu'il y a identité entre le discours scientifique et l'ensemble du discours intelligible en général.

En élaborant sur ce point, il faut comprendre que, bien sûr, pas tous les termes vides ne sont que des noms d'objets fictifs au sens où ils existent dans un contexte d'œuvres de fiction. Il existe des objets dont nous refusons l'existence aujourd'hui, mais dont qu'on jugeait comme étant réels il y a quelque temps. C'est le cas de *l'éther* ou du *phlogiston*, des substances qui rendaient cohérentes certaines explications de phénomènes physiques et chimiques observables. Les scientifiques qui supposaient leur existence utilisaient ces termes (« éther » et « phlogiston ») en pensant référer à quelque chose de réel. Or, avec le raffinement de nos théories physiques et chimiques, la communauté scientifique a fini par abandonner ces entités dans leur explication théorique. On pourrait dire alors qu'ils pensaient tout à fait référer à *quelque chose*, mais qu'ils ne parlaient de rien, en fait. La différence fondamentale dans ce contexte était que les utilisateurs de ces termes voulaient *vraiment* parler de la réalité observable et empirique. Ils n'étaient manifestement pas dans le contexte de la fiction tel que défini plus haut. Dorénavant, dans le contexte actuel, nous pouvons parler correctement de ces entités si nous avons la croyance explicite *qu'ils n'existent pas*. Ainsi, on pourrait former des énoncés vrais, mais qui seraient reconduits dans un contexte de *type* fictif. Par exemple, si on reconnaît que nous devons *jouer-le-jeu* de la science du XVII^e siècle, alors il serait correct d'exprimer « l'éther est la substance qui remplit l'espace ». Cependant, comme nous avons vu, il suffit d'être conscient que l'éther n'existe pas *vraiment* afin de se sortir de ce contexte d'énonciation.

¹⁵³ Evans, *op. cit.*, p. 362

En effet, la différence phare est qu'à un certain moment donné dans l'histoire des sciences, nous parlions en supposant *réellement* leur existence, mais tel est le fonctionnement du progrès scientifique : il n'y a rien de menaçant a priori ici. En d'autres mots, ces termes ne sont pas forcément hors-jeu, ils n'ont tout simplement plus la même utilisation et pertinence dans notre langue.

Cela dit, si nous cherchions un système de logique qui saurait représenter fidèlement les phrases du type 'Sherlock Holmes aimait se vanter' en énoncés formels, tout en accueillant les conséquences ontologiques que prône Evans, alors il faudrait davantage se tourner vers des logiques non-classiques que des logiques classiques. Sans surprise, il faudrait privilégier un système qui *ne présuppose pas* l'existence des objets en jeu dans nos énoncés. Sans cela, toutes les propositions faisant référence à un objet fictif seraient soit fausses, ou tout simplement *hors-jeu* (impossible de juger de leur valeur de vérité), tel que nous l'avons mentionné à plusieurs reprises. Un système de logique qui figurerait comme un bon candidat serait la *logique libre*, une forme de logique non-classique qui n'applique pas une binarité de statut d'existence sur ses objets. En d'autres mots, la logique classique ne réussit pas à former des énoncés vrais à propos d'objets fictifs, alors que la logique libre, dans sa souplesse ontologique, en est capable¹⁵⁴. Sans les présupposés de la logique libre (ou d'autres logiques plus souples), la logique classique risque de confondre la portée d'une négation d'un énoncé donné. En effet, il est ambigu si la négation de 'le x est F ' devait être interprétée comme étant 'le x n'est pas F ', ou plutôt comme signifiant 'il est faux que le x est F '¹⁵⁵. On comprend que la première interprétation rejette l'utilisation de termes vides, précisément ce que nous tentons d'éviter avec Evans. Ainsi, adopter un système de logique de ce type nous permettrait de transcrire formellement des énoncés mondains du type 'Sherlock Holmes est F , G , etc.', qui sont généralement bel et bien compris et jugés par une grande partie de la communauté. Bref, *l'usage* des termes et les divers contextes d'énonciation devraient prescrire *quel* système de logique on utilise, plutôt que l'inverse : une situation où le système de logique qu'on adopte nous dicte normativement quelles propositions sont possibles, et lesquelles sont inexprimables ou inintelligibles. Encore une fois, suivant l'auteur, on cherche plutôt à privilégier une théorie *descriptive* plutôt que *normative*.

¹⁵⁴ Evans, *op. cit.*, p. 51-52

¹⁵⁵ *Ibid*

4.3 Les termes singuliers et le rôle de la communauté

Cette section se concentrera sur les termes singuliers, et leur sémantique philosophique. Le rôle et l'essence de ces termes seront analysés en premier. Ensuite, leur sémantique sera approfondie. Finalement, le lien intime entre ces termes singuliers et la communauté sera mis en lumière. On conclura, avec Evans, que les termes singuliers sont indissociables du bagage de savoirs d'une communauté linguistique donnée, et que le sens et la référence de ses termes ne sont donc pas de simples entités publiques, qu'il suffit de constater avec objectivité. Au contraire, cette classe d'expression est intimement liée au contexte historique et social de la communauté qui utilise et partage ses termes singuliers.

D'abord, qu'est-ce qu'un terme singulier? Nous l'avons mentionné plusieurs fois déjà: un terme singulier est un terme langagier qui dénote un et un seul objet. Les termes généraux, en opposition, sont des termes qui réfèrent à une multitude d'objets. Or, les termes singuliers n'ont *qu'une seule* référence possible au sein d'un contexte donné. Bien sûr, certains de ces termes ont des homonymes, mais cela ne devrait pas mettre en péril le concept de terme singulier en soi. Par exemple, le terme « Paris » va référer à la capitale de France dans la grande majorité des contextes. Cela dit, il existe plusieurs autres villes nommées « Paris », qu'on peut retrouver aux États-Unis, par exemple. Malgré tout, cela ne change rien au fonctionnement de ces termes puisque, dans un contexte donné, le terme référerait soit à un « Paris » spécifique, ou bien à un autre; il ne référerait pas à tous les « Paris » simultanément. La question à savoir de *quelle* ville il est question exactement sera résolue une fois qu'on saisit le contexte conversationnel, le lieu, l'époque, etc. En effet, pour un habitant du Texas vivant à quelques kilomètres de Paris (Texas), ce terme tel que couramment utilisé aura une référence différente du français habitant le 12^e arrondissement. Les termes singuliers (noms propres) ne sont donc pas que des simples termes généraux (noms communs) camouflés.

Cependant, comment ces entités du langage gagnent-elles leur sens? Et ces sens sont-ils éternels? Est-il possible qu'un terme singulier change de sens et de référence au fil des générations? Et si c'est le cas, cela représenterait-il une corruption du sens dit « bon » ou « correct »? Face à ces questions, Evans argumentera que les termes singuliers ne sont pas imperméables aux changements de référence. En effet, il existe un lien intime entre le corpus informationnel disponible aux agents d'une communauté, et le consensus que le nom '*N.N.*' réfère à son objet. Exprimé d'une autre manière, les règles qui régissent quel nom réfère à quel objet ne sont ni fixes, ni intemporelles (comme Frege concevait les règles régissant le

sens et la référence des termes généraux). Un terme singulier doit toujours s'employer au sein d'un contexte social et historique quelconque.

Dans son article « The Causal theory of Names », Evans défend une conception à mi-chemin entre le *réalisme* et un *épistémologisme*¹⁵⁶ par rapport à ces noms¹⁵⁷. Elle est réaliste, car l'utilisation correcte de ces noms est régie par des critères qui sont indépendants de l'individu et de ses volontés arbitraires. Les interlocuteurs *doivent* respecter le consensus linguistique qui lie les termes singuliers à leurs objets. À un temps donné *t*, au sein d'une communauté *c*, le nom propre '*N.N.*' n'aura jamais *qu'une seule* référence valide possible. Cela dit, le critère selon lequel les termes singuliers n'ont qu'une seule référence n'implique pas du tout que cette référence ne pourra jamais changer avec le temps, ou même selon les cultures. Il n'en demeure pas moins que ces termes, pris en contexte, possèdent en fait une et une seule *bonne* interprétation.

Cependant, ce *consensus* en soi n'est pas le miroir d'un état de fait qui serait radicalement indépendant et séparable des croyances, habitudes et conventions des locuteurs. Dit autrement, Evans défend une version de base d'un épistémologisme pour la simple et bonne raison que les termes singuliers (d'un individu historique, une ville, un pays, etc.) peuvent fluctuer avec le temps et la communauté, relativement aux développements des connaissances et des apprentissages des agents. Ces termes singuliers peuvent toujours être actualisés, révisés ou même éliminés de la langue. C'est alors la communauté linguistique, comprise tel un *tout*, qui va établir quel terme dénote quel objet. Ce fonctionnement est donc minimalement subjectiviste, puisqu'on considère que la correspondance entre le nom et son objet relève d'un *consensus* social et linguistique; cette correspondance n'est pas fixe, selon une sorte d'ordre naturel des choses. De plus, ce fonctionnement sémantique est aussi épistémique : les agents ne peuvent pas aller plus loin que les connaissances qu'ils ont par rapport à l'objet et par rapport à ce qu'ils savent sur la communauté linguistique. Ce second aspect est encore plus important.

¹⁵⁶ Par le terme *épistémologisme*, nous entendons une conception sémantique qui se rabat ultimement sur les *connaissances* d'un individu ou d'une communauté. Se faisant, nous concevons qu'il est possible qu'il y ait un gouffre entre ce qui est métaphysiquement vrai (réalisme), et ce que nous *savons* sur cet état de faits (épistémologisme).

¹⁵⁷ Gareth Evans, "The Causal Theory of Names – I", p. 202

Ainsi, Evans réussit à conserver deux thèses qui, à première vue, auraient pu sembler contradictoires: les termes singuliers ont une seule référence, mais l'association entre objet dénoté et son nom est susceptible de changement.

Un exemple très parlant offert par Evans prend la forme d'une simple expérience de pensée. Imaginons-nous que Napoléon soit décédé lors de son séjour sur l'île d'Elbe¹⁵⁸. Si c'est le cas, alors celui qui se disait être Napoléon, après 1815, n'était en fait qu'un imposteur. Par conséquent, en fonction du contexte dans lequel nous utilisons 'Napoléon', il est possible que nous fassions référence à un autre individu que le Napoléon original. Si Napoléon d'avant 1815 est l'individu auquel nous référons par ce nom, alors il faudra trouver un nouveau nom pour l'imposteur, afin d'être historiquement et métaphysiquement fidèle. Ainsi, on voit très bien comment une découverte historique donnée a le potentiel de réaménager notre bagage de termes singuliers.

Si nous voulions être plus charitable, nous pourrions apporter la modification suivante: puisqu'il y a *deux* individus auxquels on souhaite référer en utilisant le nom 'Napoléon', on peut réviser quel nom on utilise. On peut retranscrire le terme 'Napoléon', afin que d'un côté nous ayons Napoléon A, et de l'autre, Napoléon B. Bien que cela semble futile, surtout considérant l'étrangeté de la situation imaginée par Evans, il faut comprendre qu'on réussit alors à conserver le modèle des termes singuliers, où pour *un* terme donné, il n'y a *qu'un* seul objet dénoté.

Evans suit d'abord et avant tout l'argumentaire du philosophe américain Saul Kripke, qui a proposé une première lecture causale des termes singuliers. Nous exposerons ici les grandes lignes de sa théorie, par souci de concision. La première étape importante, que nous détaillerons rapidement, est celle du rejet d'une théorie descriptiviste de la référence. Selon la théorie traditionnelle descriptive, un terme singulier tel 'Aristote' réfère à son objet grâce à une description définie ou un ensemble de descriptions qui ne s'appliquent qu'à son objet. Le nom 'Aristote' serait donc toujours mentalement accompagné d'une description qui nous permet de sélectionner exactement l'individu dans le monde, en fonction des

¹⁵⁸ Evans, *op. cit.*, p. 201

croyances des agents¹⁵⁹. On se doit de reconnaître ici que référer au bon objet demande *plus* que la simple évocation de son nom; mais comment envisager cela?

Les objections d'Evans contre à la théorie descriptiviste portent sur le fait que, d'abord, ces conditions ne sont pas nécessaires. Un locuteur peut tout à fait exprimer le nom d'un individu, par. ex. 'Aristote', sans pour autant être en mesure de former ou d'exprimer quelque croyance ou description correcte que ce soit à propos de cet individu. Il serait malhabile, ainsi, de dire que lorsque quelqu'un se questionne à savoir 'qui est Aristote?', il n'a en fait pas réussi à référer au philosophe antique, et son utilisation du nom n'aboutit à rien. Après tout, si quelqu'un lui répond « il était l'élève le plus célèbre de Platon », il aura nécessairement saisi correctement la référence, ce qui semblait impossible. Succinctement donc, Evans rejette le critère des descriptions exactes comme critère fondamental de la référence. Cela dit, comme nous le verrons ci-dessous, les descriptions ont bel et bien un rôle sémantique important; mais elles n'ont pas la prépondérance que nous leur avons attribuée par le passé.

La deuxième objection formulée par Evans est la suivante: on peut correctement dénoter un objet donné même si, à notre insu, la description phare que nous utilisons ne s'applique pas à son objet. Imaginons un instant qu'Aristote n'a pas écrit *La Métaphysique*, mais qu'il s'agit plutôt d'une œuvre d'un auteur grec inconnu. Si on ignore le subterfuge, alors on devra convenir qu'un individu qui a toujours référé à Aristote songeant à la description « l'auteur de *La Métaphysique* » aura eu tort, et aurait fait plutôt référence à un autre individu, dont il ignore l'existence. Il est difficile d'être convaincu de la plausibilité de cet argument.

Après tout, pour chaque objet donné, il existe tellement de descriptions uniquement applicables à celui-ci. Reprenons l'exemple de la ville de Montréal. Il s'agit d'un objet auquel on peut assigner les descriptions suivantes : « la ville fondée par de Maisonneuve en 1642 », « la métropole de la province de Québec », ou encore « la deuxième ville la plus peuplée du Canada ». Cela dit, il existe forcément un très grand nombre de descriptions décrivant uniquement Montréal dont nous ignorons l'existence. Imaginons ici une description du genre « la ville natale de *a* » où « *a* » est une personne que nous ne connaissons pas. En ce sens, bien que Montréal soit bel et bien la ville natale de *a*, j'ignore le fait que cette description sélectionne Montréal. À l'inverse, il peut y avoir un très grand nombre de descriptions qui, en réalité, ne s'appliquent pas exactement à l'objet qu'on souhaitait décrire. Nous pouvons imaginer une simple découverte

¹⁵⁹ Evans, *op. cit.*, p. 187-188

archéologique ou historique qui remettrait en question nos utilisations des descriptions comme flèche sémantique. En effet, si nous référions à Montréal grâce à la description « la ville fondée par de Maisonneuve en 1642 », alors il suffirait de découvrir que *ce n'est pas* réellement de Maisonneuve qui l'ait fondée, ou même qu'elle ait été fondée *une autre année* que 1642 afin de faire échouer nos références entendues. De plus, selon cette idée, la référence n'aurait pas abouti *même* si les deux interlocuteurs avaient bel et bien la ville de Montréal en tête. Ce cas démontre ainsi comment il serait possible de faire sauter toutes nos utilisations passées d'un certain nom, alors que tous les agents en question étaient d'accord sur la dénotation en jeu¹⁶⁰. Cela semble tout à fait absurde, et fondamentalement contraire à notre utilisation courante de la langue.

En effet, dans un contexte normal, lorsque nous discutons de substances ordinaires ou d'objets mondains, on ne demande jamais des critères sémantiques et épistémiques si forts. Alors pourquoi tenir des critères si rigides dans une situation, bien que philosophique, si courante? Evans écrit, en effet, que très peu de gens seraient aptes à fournir des descriptions exactes (ou plutôt, exactement représentatives) de choses comme le chlore, ou la nicotine¹⁶¹. L'alternative privilégiée par Evans est plutôt celle du rejet du descriptivisme énoncé plus haut. Le fait d'être en position de familiarité avec l'objet qu'on souhaite dénoter est suffisant pour assurer une référence réussie. On doit alors rejeter le critère mental sous-jacent à la théorie des descriptions.

Kripke conçoit que la référence n'aura pas échoué par le simple fait que nous possédions une information fautive par rapport à l'objet x ¹⁶². Au contraire, elle est réussie si le nom '*N.N.*', parlant de a , est un nom utilisé dans la communauté linguistique, un nom dont on peut retracer la source. Nul besoin, encore une fois, d'un critère trop rigide qui exige toujours une description juste. Le rôle de la description est important, cependant; même s'il n'est pas celui envisagé par la théorie traditionnelle. La description, pour Kripke, sert à *fixer* la référence à l'origine, et non à justifier cette référence à répétition¹⁶³. Ainsi, on peut retracer l'objet dénoté grâce à un 'fait contingent' relatif à celui-ci. De plus, fidèle à sa logique modale, Kripke

¹⁶⁰ Evans, *op. cit.*, p. 188

¹⁶¹ Evans, *op. cit.*, p. 191

¹⁶² Saul Kripke, *Naming and Necessity*, Blackwell publishing, 1981, p. 106

¹⁶³ *Ibid*

conclut que le nom préalablement fixé référerait ensuite à son objet dans tous les mondes possibles, même là où la description associée ne s'appliquerait plus (le mètre étalon en est un bon exemple).

Bien que les termes singuliers ne doivent pas être conçus comme étant de nature descriptive, Evans défend le fait que certains noms descriptifs peuvent naître de descriptions. Kripke, ainsi qu'Evans, croit qu'un terme singulier peut être introduit suivant une clause ou description très précise, qui ensuite justifie cet usage et réfère précisément à l'objet qui, peu importe lequel il est, correspond exactement à la description fournie. Le cas de *Jack l'Éventreur* de Kripke et de *Julius* chez Evans en sont les exemples phares.

À ce sujet, nous pouvons refaire appel au philosophe François Recanati, qui a abordé des questions similaires. Pour Recanati, il y a un léger problème dans les thèses de Kripke citées plus haut. On nous demande de songer à un objet indépendamment de notre familiarité avec celui-ci; on veut pouvoir se le représenter directement. Or, Recanati ne croit pas qu'il soit possible que la simple introduction d'un nom descriptif soit suffisante pour former une pensée singulière à propos de l'objet dénoté¹⁶⁴. En effet, Recanati résume son projet en deux thèses qui empêchent cette situation¹⁶⁵. La première est qu'un sujet ne peut pas avoir une pensée à propos d'un objet 'a', à moins qu'il possède un fichier mental dont la référence est 'a'. La seconde thèse dit qu'afin de posséder un fichier mental sur 'a', il faut être en relation de familiarité avec cet objet. Ainsi donc, la simple description ne sera pas assez puissante pour présenter, à l'esprit de l'agent, un nouvel objet.

Bien sûr, Kripke ne traitait pas de *fichiers mentaux* dans son ouvrage, mais cela ne change rien quant à la possibilité de songer à un objet à l'aide d'une description précise selon lui. Cela dit, il peut être admis qu'un simple nom descriptif ne sera pas aussi riche qu'un nom qui fait référence à un objet avec lequel nous sommes familiers. Par exemple, il me serait impossible de remettre en question ma proximité avec la ville de Montréal, dont je fais l'expérience tous les jours. L'objet représenté par mon fichier mental de 'Montréal' pèse lourd dans mon économie mentale et dans mes convictions épistémiques. À l'opposé, un objet connu strictement par descriptions n'a pas cette proximité avec moi. Jack l'Éventreur pourrait bien être une pure spéculation faite par la police de Londres au XIX^e siècle, bien que peu probable, et donc mon fichier mental lui correspondant ne dénoterait rien. Les convictions de l'agent face aux fichiers

¹⁶⁴ Recanati, *Mental Files*, p. 149

¹⁶⁵ Recanati, *Mental Files*, p. 155

démonstratifs seront définitivement différentes des convictions qu'il détient quant à des objets liés aux fichiers descriptifs.

Maintenant, quelle réponse Evans aurait-il offerte face à cette situation? Il aurait proposé, fidèle à ses écrits, une théorie dite 'causale' des termes singuliers, mais qui se distingue de manière notable de la théorie 'causale' de Kripke. Ce dernier a proposé une lecture très particulière de la référence des noms propres. Nous allons l'analyser rapidement, puisqu'elle pose certains concepts repris par l'auteur britannique.

La première thèse qui définit cette théorie est la suivante: la dénotation se justifie par la préservation de la chaîne causale entre le nom et l'objet¹⁶⁶. Là où se trouve cette relation causale, cela représente le cœur du désaccord entre Evans et son prédécesseur Kripke. Les détails de cela seront résumés ici.

Tout d'abord, ce qu'on appelle le 'baptême initial' est d'une importance primordiale chez Kripke. Le baptême est l'acte qui consiste à nommer un objet pour la première fois, assignant ainsi un certain nom propre à l'objet désigné¹⁶⁷. Ce baptême peut se faire soit par ostension, soit par description. Baptiser quelque chose par ostension c'est pointer du doigt un objet, et lui donner un nom (comme dans le cas d'un nouveau-né, avec lequel nous avons une relation de familiarité). Le baptême par description sera plutôt une assignation de nom à l'aide d'une description D qui sélectionne l'objet dans le monde. L'exemple de *Jack l'Éventreur* est précisément un cas de baptême par description, puisque Jack l'Éventreur n'est nul autre que *celui* qui a commis les meurtres sordides irrésolus en Angleterre au XIX^e siècle¹⁶⁸. Peu importe *qui* est cet individu, nous le nommons ainsi grâce à une description définie. Le lien causal sera alors préservé d'une génération à l'autre, tant et aussi longtemps qu'on reconnaît que le nom exprimé par de nouveaux locuteurs sera utilisé de la même manière que le faisaient les précédents locuteurs¹⁶⁹. En soi, le baptême est un geste *a posteriori* et contingent, mais comme l'a remarqué l'auteur, un acte (ou même une découverte) *a posteriori* ne veut pas dire que tout ce qui en découle n'est que vérité contingente, comme le concevait la tradition philosophique. En effet, ce geste *a posteriori* pose et établit quelque chose

¹⁶⁶ Evans, *op. cit.*, p. 191

¹⁶⁷ Kripke, *op. cit.*, p. 96

¹⁶⁸ Kripke, *op. cit.*, p. 79

¹⁶⁹ Kripke, *op. cit.*, p. 106

qui devient fondamentalement nécessaire. Une fois qu'un objet x est baptisé, il devient alors *nécessaire* que le nom qu'on lui ait donné, '*N.N.*', réfère à x , et ce, dans toutes les situations possibles.

Maintenant, il faut faire remarquer qu'après le baptême, certaines caractéristiques s'appliqueront à l'objet, et deviendront une partie de la conception de l'objet¹⁷⁰. Un exemple est le suivant: une fois que le métal précieux 'or' a été baptisé (imaginons un baptême ostensif ici), nous avons progressivement fait des découvertes sur sa structure atomique. Nous savons, dorénavant, qu'il est le 79e élément du tableau périodique, signifiant qu'il possède 79 électrons et 79 protons dans son atome. La substance est ainsi pleinement déterminée, et nos termes pourront référer rigidement à ce métal. De la même manière, Kripke écrit que la chaleur n'est rien d'autre qu'un 'mouvement moléculaire', et qu'identifier l'un à l'autre représente une vérité nécessaire, malgré le fait qu'elle n'était pas *a priori*; il a fallu diverses découvertes physiques et chimiques afin de déterminer ce qu'est la chaleur. Cela a bien changé nos concepts, mais il n'y a eu aucun changement de référence, croit Kripke¹⁷¹. Bien sûr, quelqu'un qui ignore la structure atomique de l'or sera quand même capable d'y référer en prononçant le nom; 'or', ainsi, est un désignateur rigide. Tant et aussi longtemps qu'on réfère ultimement au même objet, il n'importe pas d'avoir la même description à l'esprit.

Dans le cas des termes singuliers, le phénomène est comparable à celui qu'on vient de décrire : le cas des espèces naturelles (eau, or, air, etc.). Par exemple, un terme singulier tel 'Aristote' réfèrera également tel un désignateur rigide, là où la description qu'on jugerait fondamentale (disons, être l'auteur de *La Métaphysique*) n'est pas nécessaire¹⁷². Nul besoin pour deux interlocuteurs d'avoir la même description exacte à l'esprit afin de dénoter correctement le philosophe nommé Aristote : il suffit que le lien causal entre le baptême et notre utilisation contemporaine du nom ait été conservé.

Là où il y a une différence importante entre Kripke et Evans est ici: le lien causal défendu ne s'incarne pas au même endroit. Pour l'américain, le lien causal se trouve entre le baptême initial et l'utilisation du nom aujourd'hui; tant et aussi longtemps qu'il y a une chaîne causale qu'on peut retracer, alors le nom en question réfère correctement et toujours à cet objet-là. À l'opposé, Evans croit plutôt que le lien causal se retrouve entre les informations associées à l'objet, et les connaissances établies de la communauté

¹⁷⁰ Kripke, *op. cit.*, p. 135-137

¹⁷¹ Kripke, *op. cit.*, p. 138

¹⁷² Kripke, *op. cit.*, p. 139

linguistique en jeu. Ainsi, un nom '*N.N.*' suivra bien un lien causal légitime si les informations rattachées à '*N.N.*' sont bel et bien issues du corpus d'information véhiculé par la communauté linguistique¹⁷³. Si l'information tire sa source de ce corpus d'information, alors elle est légitime. On remarque bien que les descriptions, états de fait, etc., relatifs au corpus d'information propre à une communauté *L* par rapport à un objet *a*, seront remarquablement distincts de toutes les descriptions ou informations qui sont *réellement*, voire *métaphysiquement* associables à l'objet *a*. L'idée ici est que les 'bonnes' informations tirées à la source selon Kripke seront potentiellement très différentes des 'bonnes' informations/descriptions tel que conçues par Evans. Ces informations se livrent par divers moyens: soit la lecture, la perception, l'échange avec nos pairs, etc.¹⁷⁴.

Ainsi, il est temps d'exposer sommairement la logique des termes singuliers selon Evans : '*N.N.*' est le nom de *a* au sein d'une communauté *L*, dans laquelle il est admis et reconnu que '*N.N.*' réfère à *a*¹⁷⁵. Le succès de la référence, ici, dépend de la connaissance commune que '*N.N.*', dans la communauté *L*, dénote l'objet *a*. Nul besoin donc de suivre une quelconque description définie. Afin que l'usage d'un nom devienne reconnu et accepté, il doit être un usage répété et socialement soutenu. On peut contraster cette idée avec la référence à la Kripke, qui fait fi d'une caractéristique sociale comme ingrédient fondamental.

Ses différends avec Kripke sont clairement exprimés par l'auteur: la théorie causale de Kripke, prise telle quelle, ignore plusieurs facteurs contextuels de la référence. En d'autres mots, si le baptême initial est la source fondamentale de la dénotation correcte, alors il n'y aurait pratiquement jamais de changement de sens ou de dénotation légitime; il n'y aurait que des ruptures des liens causaux. Or, cette idée peut être contestée. Evans veut faire remarquer que des variations de sens et de références sont des phénomènes sociaux tout à fait normaux et identifiables, qui ne remettent pas en cause la légitimité de chacune de ses références.

Un exemple offert par Evans lui-même de la possibilité d'un changement légitime de nom (ou de dénotation) est celui du terme « Madagascar ». Premièrement, le nom « Madagascar » est né d'une mécompréhension phonétique du nom « Mogadishu »¹⁷⁶. Deuxièmement, l'île que nous nommons

¹⁷³ Evans, *op. cit.*, p. 197

¹⁷⁴ Evans, *op. cit.*, p. 199

¹⁷⁵ Evans, *op. cit.*, p. 202

¹⁷⁶ John P. BURGESS, "Madagascar Revisited", dans *Analysis*, vol 74 (2), 2014, p. 195-196

aujourd'hui « Madagascar » ne correspond pas à ce que les locuteurs originaux signifiaient lorsqu'il exprimait le nom « Mogadishu ». Ainsi, il y a eu, à un moment donné dans l'histoire, un changement de dénotation clair et net qui persiste jusqu'à aujourd'hui. Evans croit que le nouveau nom (et sa référence) est dorénavant placé en *position dominante*, signifiant que la nouvelle paire terme-objet est celle qui sera socialement et épistémiquement reconnue comme étant la *bonne* identification.

Ce concept de *position dominante* est important pour Evans, car il explique en partie un phénomène que sa théorie tente d'accommoder: une substitution, ou le changement légitime de référence d'un nom. Un nom qui se trouve en position dominante est tout simplement un nom que la communauté linguistique donnée reconnaît comme étant *le bon nom* de l'objet auquel il réfère. Nous l'avons vu, puisque la substitution est possible, alors il faut reconnaître qu'un glissement graduel peut aussi se produire. Les noms ne changent pas de référence d'un seul coup; la communauté linguistique doit s'adapter graduellement. Après une période suffisamment longue (mais, *a priori*, indéterminée) un nouveau nom détrônera l'ancien nom, et figurera en position dominante, c'est-à-dire qu'il deviendra le nom principal, socialement reconnu de son objet. Cela est le cas que l'on parle soit d'un changement de *nom* d'un objet quelconque (objet *x* qui était nommé '*N.N.*' en *t* se nomme maintenant '*M.M.*' en *t'*) ou bien que l'on parle d'une substitution d'objet ('*N.N.*' dénote l'objet *x* à *t*, mais l'objet *y* en *t'*). Grosso modo, le phénomène est le même. Cela dit, la 'bonne' théorie des termes singuliers devrait précisément être capable d'expliquer intelligiblement ces changements ou ces substitutions de dénotation qui se produisent bel et bien au fil du temps¹⁷⁷. De la même manière, il est possible que le nom original, issu du premier baptême, soit oublié. Le nom en *position dominante* peut ainsi devenir le *seul* nom accepté.

Cela dit, Kripke lui-même, ainsi que les auteurs s'inspirant de lui, a bien reconnu le défi philosophique que représente le problème historiquement observé du changement de dénotation du terme singulier « Madagascar ». Le philosophe John P. Burgess s'est intéressé à ces questions, et a voulu répondre aux objections lancées par Evans, précisément dans une perspective kripkéenne. Pour élaborer, nous approfondirons quelque peu l'exemple de l'île de Madagascar et l'origine de son nom. Le problème est que le nom « Madagascar » ait changé de référence, même si les locuteurs historiques (entre autres, Marco Polo) souhaitaient en toutes instances dénoter le même objet¹⁷⁸. Cela est problématique, dans une

¹⁷⁷ Evans, *op. cit.*, p. 197-198

¹⁷⁸ Burgess, *op. cit.*, p. 195-196 ; Evans, *op. cit.*, p. 196.

perspective kripkéenne puisqu'il y a eu un changement de référence *après* le baptême. Il s'agit, bien sûr, d'une situation plus complexe que celui d'une simple situation où deux objets portent le même nom. Dans le cas du nom « Madagascar » on dénotait à l'origine une région spécifique du continent africain, une péninsule habitée par des musulmans (qu'on identifierait aujourd'hui à la péninsule somalienne). Le nom « Madagascar », lui, provient d'une mauvaise compréhension phonétique du nom « Mogadishu », qui était le nom donné à ladite péninsule par la population locale¹⁷⁹. Cependant, lorsque Marco Polo a entendu le nom, il pensait qu'on référerait à la grande île au large de la côte africaine. Ainsi, l'usage qu'il en a fait ensuite (et celle qui est devenue dominante à ce jour) est précisément son usage à lui, qui semble faire fi du baptême prôné par Kripke. Une fois que les explorateurs européens ont véritablement trouvé l'île au large de l'Afrique, ils ont déduit que cet endroit devait être *le* Madagascar dont parlait Marco Polo (qu'il n'avait jamais vu lui-même). Si le *baptême initial* est réellement le seul et unique critère sémantique de la référence, alors on serait tenu de conclure que *tout* usage du terme singulier « Madagascar » ne référant *pas* à la péninsule du Somali était erroné. Or, cela va fondamentalement à l'encontre de tous les usages contemporains qui identifient, sans équivoque, que « Madagascar » réfère à l'énorme île au large du continent africain. Face à ce problème, soulevé par Evans lui-même, Burgess nous offre une réponse kripkéenne à l'objection souhaitant, d'une part, accommoder les usages réels et observables, et de l'autre, conserver l'intégrité et l'importance du baptême initial.

Selon sa lecture, Burgess nous dit qu'un nom '*N.N.*' qu'utilise un agent *x* pour référer à l'objet *A* peut, par inadvertance, être utilisé par *y* pour référer exclusivement à l'objet *B*, seulement si *y* est suffisamment familier avec *B* pour être en mesure de former une croyance *de re* à propos de *B*, qui est celle utilisée par *x* pour dénoter l'objet grâce au nom '*N.N.*'¹⁸⁰. L'idée est que le baptême initial s'accompagne également de *l'intention* de vouloir référer au même objet que la personne qui nous a appris le nom. L'erreur de communication, celle qui aura pour conséquence la corruption (ou la substitution) du nom original s'incarne comme suit selon Burgess : l'agent *y*, en discutant avec *x*, pensait qu'en utilisant le nom '*N.N.*' on parlait de *B*, un objet avec lequel il entretient une relation de familiarité (alors qu'on parlait de *A*). Or, on parlait plutôt de l'objet *A*, ce que *y* ignore et donc, *y* a l'intention de dénoter l'objet *B* par le nom '*N.N.*'. Avec suffisamment de temps et d'autorité épistémique, il est possible que l'intention du locuteur *y* devienne l'intention généralisée, communément acceptée. Ceci a été le cas dans l'exemple du nom

¹⁷⁹ Evans, *op. cit.*, p. 196

¹⁸⁰ Burgess, *op. cit.*, p. 198

« Madagascar ». Dans ce cas spécifique là, Burgess explique comment Marco Polo a été le *seul* à introduire le nom aux cartographes européens. Ainsi, personne n'a pu *tester* (essayer de falsifier) son utilisation du nom, ce qui aurait pu corriger la mécompréhension originale. Si l'intention de respecter l'usage original avait bien suivi cet usage original, alors le lien causal aurait été conservé. Ainsi, c'est comme si, pour les cartographes européens, il y a eu un nouveau baptême, qui a tout autant un pouvoir sémantique important et qui explique le changement de dénotation. Ce changement est ce qu'Evans appelle un nom devenant en 'position dominante'. Dans la plupart des cas, heureusement pour Kripke, il y a bel et bien des mécanismes qui peuvent tester et confirmer ou falsifier nos usages de certains noms. Ainsi, nous avons de bonnes raisons de croire que nos usages futurs respecteront le baptême initial.

En résumé, Evans croit qu'un nom '*N.N.*' référerà à son objet grâce à l'usage reconnu et répété des agents d'une communauté. Le fait que ce nom soit reconnu par les locuteurs comme étant *le* nom que porte un certain individu ou objet, cela est constitutif de l'usage correct de ce terme¹⁸¹.

Il semble, alors, que si nous adoptons la position plus modérée selon laquelle il est possible d'introduire descriptivement un fichier mental, il demeure que ces derniers ne seront pas aussi lourds et autonomes que les fichiers démonstratifs, qui demandent une relation intime et retraçable à l'objet. En effet, puisque c'est la relation entre le sujet et l'objet qui définit le fichier mental en jeu, la relation qu'un agent entretient avec sa ville natale, par exemple, sera bien différente de la relation qu'il entretient avec un meurtrier du XIX^e siècle dont l'identité demeure inconnue. Le cas d'un fichier mental introduit descriptivement est beaucoup plus propice à la révision, aux découvertes futures, et ainsi de suite. À l'inverse, un objet avec lequel on interagit (et son fichier mental correspondant) est moins propice à être renommé dans l'éventualité; ici, on entend « renommer » au sens où on corrige l'usage passé pour mieux adhérer au baptême, on ne parle pas d'un *nouveau* baptême potentiel, car tous les objets sont égaux à ce niveau-là.

De plus, rappelons que Evans croit que l'attribution d'un certain nom à un objet peut être faite par deux mécanismes différents: soit par description, ou bien par familiarité. Cela dit, l'attribution d'un nom basée sur une familiarité avec son objet représente le *baptême* qui est à privilégier. Ainsi, selon cette logique, une substitution de nom ou d'objet est tout à fait possible, et ne viole aucun principe normatif préalablement posé par Evans. À l'inverse, Kripke refuserait ce point: selon lui, le baptême original va

¹⁸¹ Evans, *The Varieties of Reference*, p. 382

restreindre et encadrer l'usage futur d'un certain terme singulier. Le modèle d'Evans est plus souple, et garde toujours à l'œil l'usage actuel de la langue. La thèse d'Evans est ainsi plus descriptive que normative, au sens où elle tâche de décrire l'usage du corpus de noms propres tel quel, plutôt que de vouloir corriger notre usage selon certains critères fixes. Bien sûr, Evans manipule certains critères rigides, mais sa théorie ne restreint pas l'usage correct de termes singuliers dans les situations futures, ou dans les autres mondes possibles.

Le philosophe J. E. J. Altham a lui-même poussé la discussion de la théorie d'Evans un peu plus loin, en deuxième partie de l'article « The Causal Theory of Names ». Il offre certaines critiques ainsi que certaines clarifications de la théorie d'Evans. D'abord, Altham considère que la théorie d'Evans est à mi-chemin entre une théorie causale et une théorie de la *communication* qui tâche d'expliquer comment l'utilisation de certains termes singuliers peut changer avec le temps. Il est bien sûr d'accord avec Evans et Kripke pour le rejet d'une théorie descriptive des noms propres¹⁸². Avec Evans, il sera d'accord avec l'idée selon laquelle les descriptions permettent de fixer la référence d'un certain nom, telle est la logique du baptême initial prôné d'abord par Kripke¹⁸³.

Selon Altham, la relation causale dont il a été question ne doit pas être posée entre un item et des propositions, mais bien entre un item et des croyances par rapport à celui-ci¹⁸⁴. L'idée ici est que les propositions ne sont pas causées, au sens strict. Les croyances, elles, le sont. Bien sûr, Altham croit lui aussi qu'il existe un lien important entre les descriptions acceptées comme étant associées à *x* et le rôle de la communauté linguistique à laquelle on appartient. Ce n'est pas un seul individu, donc, qui peut déterminer quelle description s'applique à quel objet, il s'agit là d'un travail social et communautaire¹⁸⁵. À ce sujet, on peut ajouter que selon Altham, une identité de dénotation pour deux locuteurs implique une identité d'information tenue pour vraie.

À ses yeux, la théorie de Evans n'est pas plus précise que les théories descriptives quant à la détermination de ce qui est la référence d'un terme singulier quelconque. Elle est cependant plus intelligible que la

¹⁸² J. E. J. ALTHAM, "The Causal Theory of Names – II", *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 47, 1973, p. 209

¹⁸³ Altham, *op. cit.*, p. 215

¹⁸⁴ Altham, *op. cit.*, p. 211

¹⁸⁵ Altham, *op. cit.*, p. 218

théorie traditionnelle, car elle coupe court à des situations fâcheuses où on réfère à un objet x inconnu qui répond mieux aux descriptions que nous manipulons¹⁸⁶.

Nous avons vu que la communauté de locuteurs possède bien la capacité de changer ou de manipuler le sens de certains termes. Un platonisme sémantique fort minerait cette éventualité. Or, plusieurs expériences de pensée (ainsi que de réels cas historiques) nous montrent que c'est un phénomène tout à fait possible. Une théorie radicalement objectiviste semble alors nous éloigner d'une théorie *descriptiviste*, et nous rapprocher d'un prescriptivisme sémantique. Cela dit, les théories profondément prescriptivistes comportent plusieurs problèmes fondamentaux, plus précisément leurs refus d'accepter l'usage réel et commun d'un certain terme donné comme norme sémantique.

En d'autres mots, Evans veut poser les critères sémantiques quelque part entre deux pôles intenable. D'un côté, nous avons la lecture descriptiviste de la référence, qui est trop sévère et rigide : elle n'accommoder pas les changements de connaissances, de croyances, de culture, etc., qui peuvent affecter la compréhension de certains noms propres. La référence ne s'incarne pas telle une flèche métaphysique irréprochable; elle est également contrainte par des critères épistémiques. De l'autre côté, nous avons la menace du relativisme sémantique qui dit que la référence des noms propres est relative aux croyances de l'individu. En d'autres mots, les termes réfèrent selon les croyances d'une certaine personne lorsqu'elle prononce le nom, et ainsi de suite pour les autres locuteurs. Le relativisme sémantique implique alors que la référence peut différer d'un individu à l'autre, puisque chacun peut avoir un objet différent en tête. Le problème majeur du relativisme est qu'il stipule que cette variation (cette relativité, sans surprises) est *normale*, et résume correctement la logique de la référence. Bien sûr, Evans ne croit pas à cela. Peu importe les croyances de l'agent tenues individuellement, il doit se positionner en fonction des croyances de la communauté linguistique à laquelle il appartient. Ainsi, un agent donné peut tout à fait se tromper en pensant que '*N.N.*' réfère à x (à l'inverse du relativisme). Afin de mieux comprendre les ambiguïtés possibles ici, il suffit de distinguer clairement la référence sémantique (traduction de « *semantic reference* ») de la référence du locuteur (traduction de « *speaker's reference* »).

Lorsque nous parlons de nos théories de la référence, nous tentons d'expliquer, en dernière instance, ce qui justifie et assure la référence *sémantique*, car nous la décrivons comme étant plutôt stable, objective

¹⁸⁶ Altham, *op. cit.*, p. 212

et réelle, bref, la *bonne* référence. De l'autre côté, lorsque nous décrivons les dangers du relativisme pour toute sémantique, nous avertissons qu'il ne faut pas réduire la référence *sémantique* à la référence du *locuteur*, car les agents peuvent toujours se tromper, oublier, etc. Dans une situation où une personne dit vrai et utilise les bons noms pour les bons objets, cette personne aura réussi à accorder, à faire identité entre *ses* références avec les références *sémantiques* telles que reconnues par l'ensemble des connaissances et des croyances de la communauté.

L'idée principale d'Evans par rapport aux noms propres (et même par rapport aux noms de personnages de fictions) est que la référence *sémantique* n'est pas métaphysiquement séparable du corpus informationnel de la communauté. On peut encore décrire les références comme étant fixes et objectives, mais il faut admettre un certain degré de variabilité possible (dans le futur, entre certaines communautés, etc.). En effet, on reconnaîtra que les conditions *épistémiques* sont nécessairement plus souples et changeantes que des fonctions comme le *baptême initial* qui se veut rigide, peu importe le contexte. Sans surprise, la raison pour laquelle les conditions épistémiques sont dites « plus souples » est que nous pouvons toujours réviser nos connaissances passées, et nous pouvons toujours apprendre de nouvelles choses sur certains objets. Les recherches de vérités ne cessent jamais à proprement parler. Ainsi, aucune référence (et informations à propos d'elle) n'est à l'abri de certaines modifications, même si elles sont triviales. En effet, les forces épistémiques en jeu dans la sémantique des noms propres démontrent que ces références sont bien le fruit d'un travail social et communautaire; les noms n'ont pas de références correctes sans un certain consensus et une solidarité sémantique.

Si ce n'était pas le cas, alors on devrait se fier à des critères métaphysiquement trop éloignés de l'usage intelligible et consensuel d'un terme quelconque. On pourrait alors se retrouver dans une situation fâcheuse où *tous* les locuteurs d'une langue *L* se trompent quant au sens d'un mot. *L'épistémologisation* du sens opérée par Evans va justement minimiser cette possibilité sémantiquement débilante. En effet, le sens des termes, ainsi que leur dénotation, ne sont pas des entités anhistoriques et asociales. Bien au contraire, une *bonne* description philosophique du langage doit justement permettre d'accommoder ces variations. Elle doit également tempérer un certain relativisme (qui stipulerait que les individus peuvent déterminer le sens d'un terme relativement à leurs croyances personnelles). La raison est qu'il faut bien que les locuteurs suivent des conventions langagières très claires; un individu donné, pris isolément, ne jouit d'aucune autorité face au sens de certains termes. Il faut alors trouver une position intermédiaire entre ces deux extrêmes. En ce sens, il est approprié de parler d'une épistémologisation pour deux raisons :

la première est que les connaissances ne sont pas individuelles, elles sont établies (ou produites) par une communauté entière. Les agents tenus individuellement ne représentent pas une autorité sémantique forte par rapport à la collectivité de locuteurs, d'experts, de scientifiques, etc. Ce n'est pas dire pour autant que les informations par rapport à un objet sont le fruit d'une force mystérieuse hors du contrôle de la communauté prise telle un tout. Il s'agit en fait d'une forme d'intersubjectivité et d'un travail d'abord et avant tout *social* qui assurent une rigidité de la référence des termes singuliers. Sans cette rigidité, il n'y aurait pas forcément de bonnes ou de mauvaises réponses quant à la référence d'un certain nom, ce qui appelle au relativisme, et qui engendre un lot de problèmes menaçants.

La deuxième raison est la suivante : tout ce qui touche à la connaissance suppose que des révisions, des changements ou des ajustements futurs sont possibles et parfois souhaitables. Par exemple, des découvertes archéologiques que nous ferons à l'avenir peuvent tout à fait contraindre la communauté à revoir certains usages de termes singuliers. Une *connaissance* qui est imperméable aux changements potentiels (aussi peu probables qu'ils soient) n'est pas vraiment une connaissance; il s'agirait plus d'un dogme ou même d'une simple définition d'un concept.

La position d'Evans semble justement remplir ces rôles décrits: la communauté forme une autorité forte (*exit* le relativisme), mais cette dernière n'est bien évidemment pas immunisée contre les changements historiques et sociaux de croyances, de connaissances et d'usages. Bref, à un moment donné, il y a bel et bien une rigidité sémantique, où il existe vraiment de *bons* sens pour les *bons* termes. Cependant, lorsque pris dans son *ensemble*, le sens des termes singuliers peut tout à fait varier, trouver de nouvelles références, et ainsi de suite. Cela n'est ni un défaut ni une qualité: il s'agit tout simplement du *réel* fonctionnement de nos langues naturelles. Le langage n'est pas du tout une structure qui se retrouverait alors au-delà des conventions et des savoirs historiques, scientifiques, etc. La théorie d'Evans a donc précisément l'avantage d'expliquer ces cas de changements (ou de substitution), tout en demeurant assez rigide et réaliste, là où l'usage de la langue demeure ordonné, prévisible et philosophiquement explicable. Cette dernière idée est à bien comprendre : lorsqu'Evans critique l'objectivisme radical de la théorie traditionnelle, il n'épouse pas pour autant une position antiréaliste. Au contraire, il défend plutôt une position épistémico-réaliste, où la grande différence avec les théories traditionnelles est que les références et les sens sont soumis aux connaissances reconnues et accessibles par les membres de la communauté. Ceci réussit, entre autres, à expliquer la mention d'énoncés vrais, même s'ils traitent d'objets fictifs, puisque même si ces objets n'existent pas, certains mythes ou œuvres peuvent véhiculer des informations

à propos d'elles, et ces informations peuvent tout à fait ensuite entrer dans le corpus informationnel de la communauté de manière analogue aux objets qui existent réellement. En ce sens, cette perspective est avantageuse, car elle justifie philosophiquement un type de discours en entier (celui de la fiction).

Cependant, selon moi, si on conserve *l'intention* des locuteurs de garder les mêmes références comme prescrit par le baptême kripkéen, alors il se peut très bien que la théorie causale de Kripke devienne tout aussi convaincante que celle d'Evans. Cela dit, Evans reconnaît de prime d'abord le rôle important que jouent les communautés sociolinguistiques et scientifiques qui sont en jeu dans l'adéquation entre un nom et sa référence. Ainsi, ces *intentions* doivent donc être identiques à l'intention de la personne qui a baptisé l'objet à l'origine. Si ce critère est bel et bien respecté, alors on peut voir qu'il y a encore et toujours une force épistémique qui régit le phénomène de la référence, puisque nous pouvons, au mieux, seulement estimer *savoir vraiment* comment on a nommé l'objet lors du baptême. À moins d'entretenir une relation de familiarité avec l'objet en question, le mieux qu'on puisse faire est de trouver des moyens épistémiques afin de confirmer que notre intention référentielle est identique à l'intention originale.

4.4 Conclusion

En conclusion, Gareth Evans souhaite expliquer la sémantique de deux types de termes qui posent problème dans une perspective traditionnelle. Le premier type de terme est celui des 'termes vides', des noms dont la dénotation n'existe pas. Les personnages de fictions ont été l'exemple phare de cette classe d'expression. Le second type est celui des 'termes singuliers', appelés aussi 'noms propres'. Ils ont la propriété de dénoter un et un seul objet dans le monde, contrairement aux termes généraux qui visent *plusieurs* objets.

De plus, Evans démontre comment la référence à des objets fictifs (issus d'œuvres de fiction tels des romans, des films, etc.) s'opère précisément au travers d'un 'contexte de fiction' qui s'accompagne d'un corpus de clauses et de croyances provisoires relatives à ces œuvres. Ainsi, il devient tout à fait correct de référer à ces objets fictifs grâce à un certain terme (qui sera vide par définition). Dans ces *contextes de fictions*, il est également possible d'exprimer des énoncés vrais à propos de ces objets qui n'existent pas.

Par exemple, dans un certain contexte de fiction donné, il est *vrai* que la fontaine de Jouvence rajeunit celui qui boit de son eau. Le seul danger, dans cette situation, serait de confondre le discours de fait et le discours de fiction. C'est pourquoi Evans, comme d'autres penseurs d'ailleurs, croit que chaque discours sur la fiction doit s'accompagner de la croyance explicite que nous *ne parlons pas* d'états de fait du monde objectif, mais bien d'objets imaginaires. Afin de former des énoncés intelligibles sur ces objets de fiction, il suffit de *jouer-le-jeu* du contexte de fiction. Heureusement, cette sensibilité aux différents contextes est très intuitive et naturelle.

Quant à la question des noms propres, Evans défend la thèse selon laquelle la référence correcte dépend du lien causal qui existe entre l'objet et l'ensemble des informations véhiculées par la communauté dans laquelle on se retrouve. En d'autres mots, il faut qu'il y ait un lien informationnel fiable entre l'objet et les croyances partagées par la communauté afin que l'on puisse se comprendre en utilisant un terme donné. Ainsi, il n'est pas nécessaire que les informations soient ultimement vraies (rejet du descriptivisme), elles doivent seulement être bel et bien acceptées par un ensemble suffisamment large d'agents.

Evans y conclut que la sémantique des termes singuliers est analogue à celle des termes de fiction. Nous avons un certain terme auquel nous assignons un corpus informationnel (soit réel ou fictif), et sur la base de ces informations tirées de l'objet, nous pouvons référer correctement à lui. Deux critères sont importants ici. D'abord, les informations doivent être causalement issues de l'interaction avec l'objet lui-même; il ne doit pas être purement accidentel que nous ayons certaines informations vraies à propos de l'objet. Dans le cas des objets de fictions, c'est l'œuvre originale qui doit être la source de ces informations-là. Le second critère est que la communauté dans laquelle nous vivons, prise telle un tout, reconnaisse ces faits et ces informations-là. En d'autres termes, il faut suivre les conventions socialement établies qui lient un terme donné à son objet.

Les avantages de ces thèses sont multiples, mais *un* en particulier rend la théorie d'Evans légèrement plus convaincantes que les théories rivales mentionnées. L'avantage majeur est le suivant : la théorie se marie beaucoup mieux à notre utilisation mondaine de la langue et à nos intuitions de base. Le descriptivisme, par exemple, semble expliquer suffisamment bien la sémantique des noms propres, mais il suffit de pousser ses limites afin de se rendre compte de ses conséquences profondément contre-intuitives. En particulier, Evans ne supposera jamais qu'il faut nécessairement exprimer des énoncés uniquement vrais

d'un objet donné afin d'y référer. Au contraire, on peut tout à fait utiliser une description pas tout à fait vraie, mais faire comprendre à notre interlocuteur de quel objet il était question.

CONCLUSION

1. Rappel et résumé du point de départ d'Evans

Au premier chapitre, nous avons introduit les bases conceptuelles et argumentatives des thèses du philosophe Gottlob Frege. Ces *bases* seront le point de départ pour Evans, qui reprendra plusieurs concepts (tels les concepts de *sens*, de *dénotation*, et l'idée selon laquelle que c'est le premier qui déterminera le second).

Frege adopte également une ontologie très *objectiviste*, qui stipule que les sens sont à concevoir tels des objets (au sens philosophique du terme) : ils sont publics, observables et indépendants de notre expérience subjective. Ces *sens* sont également une voie qui mène à la dénotation par l'entremise des termes, car ils déterminent de quel objet il est question. Cela dit, un objet donné peut avoir plusieurs sens, il peut être saisi ou exprimé sous différents aspects. Pour reprendre un exemple précédent, la ville de Montréal (prise comme *objet* sémantique) peut tout autant porter le sens de 'ville fondée par de Maisonneuve en 1642' que 'la métropole de la province de Québec'. Bien sûr, ces deux *descriptions* (prises telles des *termes*) ne sont pas les deux seuls qui dénotent, nous pourrions en formuler plusieurs. Ce qui demeure, cependant, est que ces *sens* sont objectifs; ils décrivent un état de fait et leur dénotation, sur cette base, ne peut pas être ambiguë. Il est possible que tous les êtres humains vivants oublient que c'est de Maisonneuve qui ait fondé Montréal en 1642, et tout de même, l'identité 'la ville fondée par de Maisonneuve en 1642 = Montréal' demeurera vraie. Frege fait d'ailleurs un parallèle entre le *sens* et les vérités arithmétiques, dont la validité est éternelle. Un constat tel ' $2 + 2 = 4$ ' sera *toujours* vrai, peu importe des croyances des humains par rapport à cela.

Une autre conséquence du platonisme frégeen est l'idée selon laquelle les valeurs de vérité (soit le *vrai* ou le *faux*) sont des objets à proprement parler. En effet, ils *sont* la dénotation d'une proposition complète. La logique est la suivante : un terme donné réfère à son objet ('Montréal' dénote la *ville* de Montréal), et une proposition réfère également à son objet (le vrai ou le faux). On qualifie cette position de platonicienne, car le vrai et le faux existent pleinement et indépendamment des volontés ou activités humaines, au même titre que les arbres et les planètes existent. Sans trop entrer dans les détails, cela est également le cas pour les nombres chez Frege. Il adopte alors aussi un platonisme mathématique.

Pour Russell, il fallait éviter la situation problématique où une proposition est dépourvue de valeur de vérité. La difficulté se manifeste lorsqu'on prend en compte les *termes vides*, ceux qui n'ont pas de dénotation. Justement, chez Frege, l'utilisation d'un terme vide en position argumentaire force l'énoncé à être *hors-jeu*. Russell, qui ne veut pas y reconnaître une valeur de vérité neutre, va alors adopter une logique légèrement différente où les énoncés peuvent être reformulés en plaçant un quantificateur existentiel devant le sujet. L'idée se résume ainsi : si on exprime que 'x est F', nous voulons réellement dire 'il existe un x, tel que x est F'. Si ce x n'existe pas, alors l'énoncé est faux. Cela a l'avantage d'être beaucoup plus intuitif : s'il n'y a pas de roi de France, alors on ne peut rien dire de vrai sur celui-ci. Plutôt que de conclure que la phrase n'est tout simplement pas significative, on peut dorénavant conclure qu'elle est fautive.

2. Les critiques et apports d'Evans face à la philosophie du langage traditionnelle

Avant de détailler les ajouts philosophiques positifs d'Evans au programme frégéen, il importe de résumer ses critiques. Nous allons résumer chacune de ses critiques et ses apports selon l'ordre des chapitres, excluant le premier.

Le principe de Russell, selon la lecture d'Evans, stipule que nous devons savoir de quel objet il est question lorsque nous formons un jugement quelconque. Nous l'avons vu, on ne dit pas qu'il faut savoir exactement *quel* objet, mais plutôt qu'il faut avoir certains critères d'identification afin de reconnaître ou identifier cet objet. L'identification démonstrative (par *ostension*) est l'exemple phare d'une identification qui respecte ce *principe*. Evans appelle l'unité mentale qui rassemble ces critères d'identification une *idée fondamentale*, qui nous permet de distinguer un objet d'un autre, en fonction de certaines caractéristiques plus ou moins essentielles. Ces concepts permettent à Evans de clarifier comment nous pouvons significativement formuler des jugements à propos de certains objets de notre environnement. Cela permet également d'expliquer comment nous pouvons parler et identifier linguistiquement des objets de notre perception : cette faculté a précisément la propriété de nous informer sur certains états de fait des objets perçus. En ce sens, l'identification démonstrative repose sur l'existence d'organes de perception. Son importance sera analysée plus bas.

Evans parle aussi d'un autre principe qui détaille une certaine structure de l'esprit, la *contrainte de généralité*. L'idée est simple : si nous pouvons formuler l'énoncé 'x est F', alors nous avons la capacité à formuler les énoncés 'y est F' et 'x est G'. L'idée est que si nous pouvons assigner une propriété à un objet, alors on peut y assigner une *autre* propriété, ou bien assigner cette propriété à un *autre* objet. Cela dit, les jugements du type 'x est F' ne doivent pas nécessairement être *vrais*, ils demeurent cependant tout à fait concevables.

Evans analyse l'importance de la *perception* quant à la saisie des sens de certains termes. Premièrement, la perception assure la saisie (visuelle, auditive, tactile, etc.) d'un certain objet par un certain agent. Dès lors, on peut parler d'une certaine relation qui existe entre l'agent et l'objet de sa perception, ce qu'Evans appelle les liens informationnels. Ils sont 'informationnels' puisqu'ils véhiculent certaines informations, certains états de fait de l'objet à l'agent. L'exemple de la perception visuelle est très fort : voir un objet implique voir sa forme, sa couleur, sa grandeur, etc. Ainsi, la perception est nécessaire afin d'identifier certains objets dans notre périphérie.

La perception, pour Evans, est également inséparable du concept d'*espace* et de *carte mentale*. Ces deux derniers concepts sont toujours interreliés avec la perception. Regarder quelque chose, c'est également être en mesure de se situer par rapport à cet objet, et avoir, du même coup, une idée de notre propre position corporelle. Cela est primordial dans plusieurs phénomènes : l'identification d'objets physiques dans notre environnement, la capacité à trouver des repères dans un endroit familier, se projeter mentalement ailleurs dans l'espace, etc. Cette faculté intuitive et innée à se concevoir et se projeter tel un objet physique parmi tant d'autres est également au cœur de la référence-à-soi, dont l'analyse a été effectuée au troisième chapitre.

Une autre faculté est d'une importance fondamentale pour Evans : celle de la mémoire. Selon lui, la mémoire est indispensable afin d'avoir la capacité à *suivre* mentalement certains objets qui se déplacent dans le temps et l'espace. Ainsi, elle assure une continuité entre une référence passée, présente et future. Cette *continuité* garantit (dans les situations où il n'y a pas eu de corruption) que nous référons au *même* objet que nous avons dénoté par le passé. Par exemple, je peux tout à fait référer à un moment passé en exprimant 'il y a une heure' ou 'hier'. Sans la *mémoire*, il serait difficile d'expliquer comment on peut être *certain* que nous référons au même objet à plus d'une reprise. Il serait problématique, voire inacceptable,

que notre théorie du langage n'offre aucune garantie que nous puissions bel et bien faire référence à un objet à rebours; nous faisons cela régulièrement et sans obstacle.

Ces deux facultés suffisent, selon Evans, pour défendre le *principe de Russell*, ce principe selon lequel afin de se prononcer correctement sur un objet *x*, il faut avoir l'objet *x* à l'esprit. La perception et la mémoire sont deux facultés fondamentales au *principe de Russell*, car elles permettent précisément à l'agent d'avoir un certain objet à l'esprit. La perception nous permet de saisir un objet dans l'espace, et la mémoire nous permet d'y faire référence encore et encore. Si la perception est à concevoir comme strictement instantanée, une simple série de stimuli visuels, auditifs, etc., elle serait inutile. C'est la mémoire qui rend toutes ces perceptions cohérentes, fluides, et disponibles à dénoter au futur. Bref, la perception sans la faculté de la mémoire n'aura jamais l'importance épistémique et sémantique dont elle jouit.

Ce qui est notable, pour les propos de l'auteur, est que la *perception*, les *idées fondamentales*, la *carte mentale* et la *mémoire* sont toutes des facultés subjectives et privées. Elles sont *partagées* par tous les humains, mais elles ne sont pas séparables des esprits individuels; nous pouvons donc les qualifier d'*intersubjectives*. Tel que nous l'avons vu, ces facultés sont nécessaires pour la saisie de certains sens et certaines références. Un changement majeur s'effectue alors entre la théorie d'Evans et la théorie traditionnelle : oui, le langage est une entité publique, mais la compréhension et la formulation de certains énoncés ne sont pas uniquement fondées dans l'objectivité. En effet, Evans a identifié au moins quatre facultés fondamentalement *subjectives* qui sont *nécessaires* quant à notre utilisation complète du langage. Le simple fait de comprendre une phrase, et d'en formuler une autre fait appel à plusieurs de ces facultés de l'esprit. Comme tel, il serait presque inconcevable de s'imaginer comment une personne sans perceptions, sans carte mentale et sans mémoire serait capable d'exprimer des phrases douées de sens.

Ensuite, au troisième chapitre, Evans a montré comment, dans son système, fonctionne la dénotation des termes indexicaux. Ce sont des termes philosophiquement uniques, puisque leur référence n'est jamais fixe, ni stable. Des termes indexicaux comme 'moi', 'aujourd'hui', 'ici' peuvent changer de dénotation en fonction de plusieurs variables, en l'occurrence le locuteur, le temps et le lieu. Cela fait contraste aux termes généraux et singuliers, dont la référence ne varie jamais : le terme 'chaise' réfère aux chaises, peu importe qui l'a prononcé, quand, et à quel endroit. Ainsi, l'analyse sémantique des termes indexicaux doit être distincte du traitement philosophique que nous avons réservé aux noms communs et aux noms propres. La critique qu'il adresse à la théorie traditionnelle quant aux indexicaux est que leur modèle ne

réussit pas à accommoder les changements de dénotation radicaux qui sont propres à ces termes. Les indexicaux ne sont pas non plus de simples descriptions déguisées, qui seraient traductibles en termes non-réflexifs tout en conservant la même dénotation; les indexicaux sont indivisibles et doivent être analysés tels quels.

Il importe maintenant de résumer pourquoi la théorie d'Evans nous conduit à une théorie plus *épistémique* du sens et de la référence. On peut voir cela dans sa théorie des termes indexicaux, ces termes dont la dénotation dépend du contexte d'énonciation. Nous avons vu comment la *référence-à-soi* est absolument fondamentale pour un grand nombre de références. Cette autoréférence est le fondement des références démonstratives temporelles et géospatiales. L'idée est que nous devons avoir la capacité de référer à soi-même afin de justifier les références indexicales du type 'ceci', 'ici', 'maintenant', etc. Du même coup, elles établissent la référence de termes indexicaux non immédiats, comme 'hier', 'là-bas', 'lui', et ainsi de suite.

L'idée fondamentale ici est que ces termes indexicaux (dont l'importance linguistique est non négligeable) portent la dénotation qu'ils ont grâce à des mécanismes mentaux proprement subjectifs. Se repérer dans le temps et dans l'espace, la mémoire, etc., ce sont des facultés individuelles propres à tous. Cette saisie, relative au contexte lors de l'énonciation d'un terme indexical, est profondément épistémique; elle relève de la connaissance et du savoir. De plus, afin de saisir les indexicaux prononcés par autrui, il faut également exercer une manipulation de fichiers mentaux, dont la source et le fonctionnement sont, encore une fois, subjectifs. L'explication de la saisie des indexicaux faisant appel aux fichiers mentaux est très habile pour montrer comment le même objet devra être désigné sous différents termes. Lorsque je parle à mon interlocuteur, le terme 'moi' dans ma bouche signifiera 'lui' dans la sienne. Ces indexicaux, ainsi, n'ont pas de sens et de référence objectifs; ils sont toujours relatifs à un facteur contextuel dont la saisie sera nécessairement épistémique et subjective. On le voit bien, il ne peut pas exister de 'moi' ou de 'ici' *objectif* ou absolu.

Finalement, au quatrième chapitre, nous avons repris une critique d'Evans qui a été également adressée au premier chapitre : la question des termes singuliers vides. Le problème que pose ces termes dans une perspective frégéenne est qu'il y a du flou dans la compréhension des propositions ayant un terme vide en position argumentative. En d'autres mots, si nous avons une proposition telle 'la fontaine de Jouvence est *F*', comment devons-nous juger sa valeur de vérité? La réponse dépend de si nous nous plaçons dans un contexte fictif ou non. Si nous suivons certaines clauses comme prescrit par une œuvre fictive ou un

mythe, il est possible que l'énoncé soit vrai. À l'inverse, si nous parlons du *vrai*, d'un état de fait objectif, alors aucun énoncé de ce type ne peut être jugé vrai; il sera toujours *faux*. En ce sens, nous pouvons dire quelque chose de vrai en disant : « au sein de l'œuvre fictive *x*, la fontaine de Jouvence rajeunit celle qui boit de son eau ». Les agents doivent rester à l'affût de ces variations de contextes pour ne pas se confondre entre le discours fictif et le discours factuel.

Il est clair que certaines phrases significatives peuvent être formulées, comprises, peut-être même jugées vraies, malgré qu'elles comprennent un terme vide. Or, dans la sémantique frégéenne, cela est presque inconcevable.

Une autre critique lancée par Evans (qu'on l'on retrouve également chez Kripke) est la suivante : les descriptions ne déterminent pas la dénotation. Les descriptions sont bel et bien utiles, elles peuvent conduire le sujet d'un nom à un objet, mais elles ne vont pas déterminer métaphysiquement ce qu'est la dénotation de ce nom. Reprenons l'exemple de 'Montréal' : quelqu'un se demande 'qu'est-ce que Montréal', et nous lui répondons par une description en disant 'c'est la métropole de la province de Québec, au Canada'. Notre interlocuteur peut maintenant saisir ce qu'est l'objet dénoté par le terme 'Montréal', grâce à la description qu'on lui a offerte. Cela dit, ce n'est pas cette description qui a fixé métaphysiquement la dénotation du terme. Ces descriptions n'ont pas le pouvoir sémantique d'établir la référence d'un certain nom. Si c'était le cas, il faudrait s'assurer que chacune des descriptions que nous utilisons soit toujours exacte, or, il est évident que tous n'ont pas un bagage de descriptions, tel que chacune de ces descriptions soit épistémiquement et métaphysiquement exactes. Evans prend l'exemple de deux substances chimiques pour éclairer cette idée : le chlore et la nicotine. Une personne normale connaît ces substances et peut y référer, mais il est très peu probable que leurs descriptions soient telles qu'elles soient uniquement vraies du chlore, d'un côté, et de la nicotine, de l'autre. Ce qui *fixe* la dénotation d'un terme est alors *autre chose*. Quel est-il alors?

Evans croit que c'est la conservation des liens informationnels qui assurent qu'un terme a la dénotation qu'il a, au passé et au futur. Il défend alors une théorie causale de la référence. Bien qu'il prenne plusieurs arguments et concepts chez Kripke, il va corriger certains aspects de la théorie de ce dernier.

Kripke croit que c'est l'acte de nommer un objet par un nom, le baptême, qui lie le terme à sa dénotation. Une fois qu'un objet a été baptisé, le terme qu'on lui donne aura précisément la propriété de référer à son objet. Basé sur un geste contingent et *a posteriori*, nous établissons une identité qui devient alors

nécessaire. Selon cet ordre d'idée, le terme 'Montréal' réfère à la ville de Montréal justement parce qu'à un moment donné, une ville donnée a été baptisée ainsi; il est nécessaire dorénavant que le nom 'Montréal' réfère à la *ville* de Montréal. Pour reprendre un exemple tiré de la littérature, pour Kripke, si le nom 'Aristote' réfère au philosophe grec Aristote, c'est parce que cet être humain a été baptisé ainsi originalement.

Evans va alors retravailler certains aspects de la théorie de Kripke. Selon lui, le rôle du lien causal de la référence demeure très important. La nuance est là où on doit concevoir ce lien causal. Evans argumente qu'un nom propre référera à sa dénotation si les liens informationnels ont été adéquatement préservés entre le baptême initial et notre utilisation courante du nom. Si les liens ont été perdus ou corrompus, il est tout à fait possible et adéquat qu'un nom réfère à un objet qui n'a pas nécessairement été le sujet du baptême.

Evans ne ferme pas la porte à la possibilité que nous utilisions des noms que l'objet n'a jamais porté à l'origine, et même que, cela n'est pas problématique en soi. L'auteur conçoit qu'il est précieux d'accommoder l'usage contemporain des noms propres; une théorie sémantique qui fait la sourde oreille quant à comment les gens d'une communauté utilisent *vraiment* certains noms serait incomplète. Si l'usage d'un certain nom devient l'usage *normal* de ce nom, alors cela est sémantiquement précieux. Cet usage 'normal' pourra tout à fait devenir l'usage accepté et reconnu de ce nom. Encore une fois, Evans croit qu'il n'a rien de menaçant en soi que nos noms propres changent de dénotation avec le temps : les liens informationnels entre l'objet et la communauté ne sont pas incorruptibles. Ainsi, un individu historique, un territoire, un évènement, etc., peuvent tous changer de noms avec le temps, et ce, sans menaces sémantiques a priori. Les *nouveaux* noms, qui seront dorénavant en position dominante, peuvent très bien être non ambigus.

Evans montre donc comment les termes singuliers ne jouissent pas d'une référence selon un modèle sémantique abstrait des individus qui composent une communauté linguistique donnée. Au contraire, les termes singuliers ont la dénotation qu'ils ont précisément grâce au cœur de connaissances que véhicule une communauté linguistique. Cette structure sémantique est nécessairement teintée de facteurs historiques, épistémiques et sociaux. Par exemple, une découverte archéologique pourrait nous forcer à renommer un certain individu historique, sans pour autant laisser sous-entendre que notre utilisation du nom propre *prédécouverte* était erronée. En résumé, s'il existe un consensus sérieux sur le fait que '*N.N.*'

est x , alors cet objet x se nomme ' $N.N.$ '. Lorsque formulé de cette façon-là, on voit comment le baptême initial ne réussit pas à expliquer toute utilisation au futur.

Le résumé des quatre chapitres a tenté d'exposer cette thèse d'Evans : le sens des noms repose sur des bases épistémiques : on ne peut pas aller plus loin que nos connaissances individuelles (ou celles de la communauté) à propos d'un objet. Cela n'implique pas du tout qu'il n'y a aucune trace d'*objectivité* dans sa philosophie sémantique. Au contraire, il conserve plusieurs principes à saveur objective de Frege, mais l'*épistémologisation* et l'ajout de souplesse à la théorie traditionnelle lui permettent d'élargir la portée de sa théorie du langage. En effet, on réussit à offrir une explication intuitive aux problèmes posés par les termes fictifs, les termes vides, les noms propres, dont l'explication philosophique était plutôt faible dans une perspective purement *traditionnelle*. Bien que l'utilisation de la langue pour des fins purement scientifiques fût très bien expliquée par la philosophie frégréenne, il restait à expliquer comment fonctionne le langage dans des contextes moins rigides. Tous les discours ne sont pas comparables aux purs discours factuels, et une théorie qui réussit adéquatement à expliquer l'usage scientifique autant que quotidien de la langue sera une théorie plus juste. Evans croit que *Varieties of Reference* a atteint son but.

Le but d'Evans n'a cependant jamais été de rendre le sens et la référence entièrement *subjectifs*; il s'agissait en fait de les rendre légèrement *plus* subjectifs que conçu par Frege. La théorie d'Evans vise à se placer presque à mi-chemin entre un *objectivisme* et un *épistémisme*. Cela lui permet de rejeter toute forme de relativisme sémantique, en plus d'expliquer le fonctionnement de termes plus souples (tels les objets fictifs et les indexicaux). De plus, un autre avantage de sa théorie est que le langage est dorénavant conçu telle une structure historique, sociale et changeante.

On peut voir un certain parallèle dans une autre branche épistémique : en linguistique, les théories *prescriptivistes* ont été largement abandonnées au profit des théories dites *descriptivistes*. L'idée est qu'une *bonne* théorie du langage doit être en mesure de *décrire* les faits, et non de les *prescrire*. Tous les usages de la langue, s'ils sont compréhensibles, sont légitimes. Jamais une lecture descriptiviste ne pourra dire 'les locuteurs ont tort'; s'ils se comprennent, ils ont nécessairement raison, et c'est justement le rôle de la *théorie* de rendre cela compréhensible. En d'autres mots, si les locuteurs d'une communauté ont l'habitude de faire x , et réussissent quand même à se comprendre, alors la *bonne* théorie du langage doit pouvoir expliquer comment cela est possible. Notre théorie doit s'adapter aux faits : ce n'est pas aux agents de se plier à la théorie. C'est précisément *là* où se trouve la force de la théorie d'Evans : on justifie

autant les usages scientifiques de la langue que les usages informels, fictifs, etc. Comparativement à la théorie traditionnelle, nous avons éclairci certaines pratiques qui demeuraient dans l'ombre. Voilà un autre avantage dont jouit la théorie défendue par Evans : elle réussit à expliquer un plus grand nombre de phénomènes linguistiques. Sa portée explicative est tout simplement plus grande. Cela dit, il existe tout de même des critères identifiables qui nous permettent d'identifier quand un locuteur s'est trompé, et n'a pas dénoté l'objet qu'il souhaitait. Une théorie du langage ne peut pas supposer que *tous* les locuteurs ont *toujours* raison, qu'ils vont toujours se comprendre. Encore une fois, on peut constater que cela est faux, il arrive parfois que les gens se trompent, en n'identifiant pas la même référence par exemple. Une théorie plutôt descriptiviste ne défend pas l'idée selon laquelle les locuteurs ont nécessairement toujours raison, et la théorie d'Evans montre exactement là où on peut dire qu'un locuteur s'est trompé : s'il ne reflète pas le corpus d'informations tel que véhiculé par sa communauté linguistique.

Une théorie quelconque peut avoir les explications les plus riches et nuancées, mais quelle pertinence aura-t-elle si elle ne se colle jamais aux *faits*? La philosophie, en soi, est une étude rationnelle et conceptuelle, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne devrait jamais constater les états de faits actuels afin de développer ses théories; c'est là est un inconvénient majeur d'une théorie trop *rationaliste*. De cette manière-là, Evans semble réussir deux choses distinctes. D'abord, il réussit à développer une théorie du langage qui s'accorde très bien avec la manière dont les agents et les communautés utilisent la langue. Il remanie la théorie traditionnelle afin de la rendre plus flexible, et ce, pour de bonnes raisons. Il nous montre comment plusieurs sens et dénotations sont saisissables par des canaux subjectifs et du même coup, il réussit à expliquer comment fonctionnent les indexicaux, les noms propres fictifs, l'identification démonstrative, etc.

Finalement, il réussit tout de même à conserver des critères sémantiques objectifs, et assure donc une cohérence et une stabilité de la langue. L'importance de la sphère épistémique vis-à-vis de la sémantique ne le fait pas sombrer dans le relativisme. En d'autres mots, si la théorie traditionnelle est profondément objectiviste, Evans a réussi à la modérer légèrement, tout en conservant certains principes fondateurs. Comme nous l'avons exposé, cette théorie garde les avantages de la théorie traditionnelle, mais refaçonne ses points faibles, afin d'aboutir avec une théorie légèrement plus intuitive, ayant également une plus grande portée explicative.

BIBLIOGRAPHIE

- Altham, J. E. J. (1973). The Causal Theory of Names - II. *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, 47, Oxford University Press, p. 209-225.
- Armstrong, D. M. (1968). *A Materialist Theory of Mind*. Grande-Bretagne : Routledge.
- Braun, D. (2017). Indexicals. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (édition été 2017), Edward N. Zalta (éd.), consulté en septembre 2022. URL = <https://plato.stanford.edu/entries/indexicals/>
- Briscoe, R., Grush, R. (2020). Action Based Theories of Perception. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, (édition été 2020), Edward N. Zalta (éd.), consulté en septembre 2022. URL = <https://plato.stanford.edu/entries/action-perception/>
- Burgess, J. P. (2014). Madagascar Revisited. *Analysis*, 74 (2), Oxford University Press, p. 195-201.
- Dummett, M. (2001). *Frege: Philosophy of Language (second edition)*. Londres, Duckworth.
- Evans, G. (1973). The Causal Theory of Names - I. *Proceedings of the Aristotelian Society, Supplementary Volumes*, 47, Oxford University Press, p.187-208.
- _____ (1982). *Varieties of Reference*. New York: Oxford University Press.
- Frege, G. (1948). Sense and Reference. *The Philosophical Review*, 57 (3), p. 209-230.
- Kaplan, D. (1989). Demonstratives: An Essay on the Semantics, Logic, Metaphysics and Epistemology of Demonstratives and other Indexicals. Dans Almog, J., Perry J. et Wettstein H. (dir.), *Themes from Kaplan*, p. 481-563. Oxford University Press.
- Kripke, S. (1981). *Naming and Necessity*. États-Unis, Blackwell Publishing.

Lewis, D. (1978). Truth in Fiction. *American Philosophical Quarterly*, 15 (1), University of Illinois Press, p. 37-46.

Metzinger, T. (2009). *The Ego Tunnel*. New York : Basic Books.

Perry, J. (1977). Frege on Demonstratives. *Philosophical Review*, 86 (4), Duke University Press, p. 474-497.

Putnam, H. (1975). The Meaning of Meaning. *Language, Mind and Knowledge*, 7 (13). Minneapolis: University of Minnesota Press, p. 131-193.

Recanati, F. (2013). *Mental Files*. Royaume-Uni : Oxford University Press.

Russell, B. (1993). Descriptions. Dans *Meaning and Reference*, A.W. Moore (dir), p. 46-55. New York : Oxford University Press.

_____ (2001). *The Problems of Philosophy*. New York, Oxford University Press, 102p.

Shoemaker, S. S. (1968). Self-Reference and Self-Awareness. *The Journal of Philosophy*, 65 (19), p. 555-567.

Strawson, P. F. (2004). *Logico-Linguistic Papers*. Londres : Richard Clay Ltd.

_____ (2005). *Individuals: an essay in descriptive metaphysics*. New York : Routledge.

De Vignemont, F. (2020). Bodily Awareness. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édition automne 2020, Edward N. Zalta (éd.), consulté en septembre 2022. URL = <https://plato.stanford.edu/entries/bodily-awareness/>